

Emanuel Swedenborg

LE LIVRE DES RÊVES

présenté et traduit du suédois
par Régis Boyer

L'Autre Rive
Berg International

EMANUEL SWEDENBORG

LE LIVRE DES RÊVES

(Drömboken)

Journal des années 1743-1744

présenté et traduit du suédois
par Régis Boyer

L'AUTRE RIVE

BERG INTERNATIONAL

EMANUEL SWEDENBORG

De Régis Royer
aux éditions Berg International

Le monde du monde. « La magie chez les anciens Scandinaves ». 1974.
La saga de l'homme et du monde. Traduit de l'anglais (anglais).

LE LIVRE DES RÊVES

(Dybboken)

LE LIVRE DES RÊVES

Journal des années 1741-1744

présenté et traduit du suédois
par Régis Royer

L'AUTRE RIVE

5. édition, septembre 1991
151, boulevard Saint-Michel, 75006 Paris
01 47 00 11 00
G. 1991 Berg International, Paris

De Régis Boyer
aux éditions Berg International

Le monde du double, « La magie chez les anciens Scandinaves », 1986.

La saga de Hervör et du roi Heidrekr (traduit de l'islandais ancien),
1988.

© 1985 Berg International Editeurs
129, boulevard Saint-Michel, 75005 Paris
ISBN 2-900269-37-7
2^e édition, septembre 1993

EMANUEL SWEDENBORG

LE LIVRE DES RÊVES

(Drömboken)

Journal des années 1743-1744

présenté et traduit du suédois
par Régis Boyer

L'AUTRE RIVE

BERG INTERNATIONAL

EMANUEL ZWEDENBORG

De Rijk Rijk
internationaal gelykmoedige

Le monde de l'homme et le monde des esprits Scandinaves

Le monde de l'homme et le monde des esprits Scandinaves

LE LIVRE DES RÊVES

(Dromedaire)

Journal des années 1743-1744

présenté et traduit du suédois
par Régis Boyer

L'AUTRE RIVE

1997

BERG INTERNATIONAL

1997

Ubi caritas et amor :

L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL DE SWEDENBORG

Comme son nom l'indique, Emanuel Swedenborg est Suédois, et comme chacun sait, il a rédigé en latin une œuvre considérable qui fait de lui l'un des grands mystiques de l'Europe moderne. Voilà pour l'essentiel et n'importe s'il ne s'appelle pas vraiment Swedenborg, n'importe s'il a composé au moins autant de travaux scientifiques que de mystiques. Ajoutez Seraphitus-Seraphita que Balzac, vaut-il la peine de le rappeler, a emprunté au grand Suédois (mais où ? comment ? pourquoi ? allez donc savoir !) et le tour de la question est fait. O impénétrables, inexpugnables, impérissables brumes du Nord !

Parce que l'occasion m'est ici offerte de proposer une traduction française d'un des textes les plus curieux que Suédois ait jamais écrit, je voudrais exploiter la circonstance et donner quelques précisions afin, également, de présenter d'un peu près ce *Livre des Rêves* si inattendu. Après tout, il est exact que Swedenborg est un des grands mystiques et des grands génies scientifiques qu'ait connus l'âge classique mais sa figure étonnante et originale mérite mieux, réellement, que ce genre de caractérisation hâtive. Je me propose donc de reprendre sa biographie avec quelque détail : on va voir qu'elle fournit un complément précieux à la lecture du journal des années 1743-1744 qu'est *Le Livre des Rêves*.

♦♦

Le 29 janvier 1688 naît à Stockholm Emanuel Swedberg, second fils de Jesper Swedberg (1653-1735) qui est alors aumônier du régiment royal de Charles XI et sera évêque

(luthérien, bien entendu) de Skara. La famille est originaire de Dalécarlie. Le petit Emanuel va perdre sa mère en 1696, à l'âge de huit ans, donc.

En 1699, il a commencé des études qu'il terminera brillamment dix ans après, à Uppsala : en 1709, il est docteur en « philosophie » mais en vérité, c'est principalement aux sciences naturelles qu'il s'est intéressé, ainsi qu'à la musique où ses progrès sont si rapides qu'il lui arrive parfois de remplacer l'organiste de la célèbre cathédrale d'Uppsala. En 1709, il a bien pu aussi rencontrer l'amour en la charmante petite personne de l'une des filles du savant Polhem (surnommé l'Archimède du Nord) mais il n'y a vraisemblablement pas lieu d'outrer l'importance d'une petite idylle qui dut être banale et que Martin Lamm a sagement ramenée à ses véritables proportions. En fait, Swedenborg était fait pour les livres, les recherches et la méditation : il restera célibataire toute sa vie, ce qui ne signifie nullement, on le verra bien à la lecture du *Livre des Rêves*, qu'il soit parvenu à étouffer les appels de la nature en lui ! Il se peut qu'il ait renoncé à la petite Polhem parce qu'il ne s'était pas senti assez aimé. Probable aussi que l'auteur de tant de pages immortelles sur l'amour d'âmes n'a pu consentir à incarner ses splendides théories ! Il y avait en lui, on aura l'occasion de le dire et redire ici, un pèlerin de l'Absolu qui, de toute manière, n'aurait pu se contenter d'un simple amour terrestre.

Toujours est-il que, l'année suivante (1710), il s'embarque pour l'Angleterre où il passera presque quatre ans, étudiant les mathématiques, la musique et les sciences naturelles tout ensemble, suivant les cours de Newton, fréquentant Halley, bref, s'intéressant de tout près à l'astronomie également.

Tout en voyageant, du reste, pour parfaire son éducation : il visite les Flandres et la Hollande, l'Allemagne et la France dont la langue lui est familière au point d'émailler son suédois de façon hautement divertissante (on rencontre à chaque page dans *Le Livre des Rêves* d'étourdissants décalques comme *abouterà, approbation, campagne, porterad för sexen* que je n'hésiterai pas à rendre par « porté sur le sexe », *hideusa, experiencen* et des verbes : *inaugurera, prosternera, passera, purifiera, résolvera, contemplerà, adressera*, etc., on voit que c'est une affaire de suffixes). A Paris, d'ailleurs, il fera la

connaissance de l'astronome La Hire et de l'algébriste Varignon.

Dès 1710, il s'essaie aux belles-lettres et publie, à Greifswald, en Poméranie, un recueil de fables en vers latins imités d'Ovide : *La Muse du Nord*.

En 1714, cet esprit ordonné et systématique se révèle tel qu'en lui-même, par un catalogue qu'il a dressé à l'intention de son oncle Benzelius, futur archevêque d'Uppsala ; c'est la liste complète des inventions qu'il avoue avoir élaborées depuis qu'il existe : une machine à vapeur, une machine volante dotée d'ailes fixes et propulsée par une hélice, nouveauté remarquable, donc, dans ce domaine, un appareil sous-marin, un fusil à air comprimé, un modèle d'écluse d'un type nouveau et une pendule à eau destinée à représenter le mouvement des planètes. Toute sa vie, d'ailleurs, il sera passionné de ce genre de choses et c'est peut-être là qu'éclate, de façon plus évidente que partout ailleurs, son génie.

En fait, parfait représentant du siècle des Lumières, surtout s'il faut en croire son père disant qu'à cette époque, le jeune homme (il n'a pas trente ans, il mourra plus qu'octogénaire) connaît une dizaine de langues dont quelques orientales, auxquelles il ajoutera plus tard l'hébreu et l'araméen.

Il convient sans doute de marquer ici un temps d'arrêt pour jeter un coup d'œil sur l'état de la réflexion et de la science en Suède au début du XVIII^e siècle. Pour elle comme pour une bonne partie de l'Europe, c'est l'avènement de l'Age des Lumières, mais dans un contexte différent de ce que nous avons pu connaître en France.

Le siècle précédent avait été marqué par l'absolutisme royal et les guerres meurtrières, « l'ère de la grande puissance » (*stormaktstiden*), illustrée par Gustav-Adolf et Charles XII. Sur le plan intellectuel, la toute-puissance de la scholastique médiévale (en théologie, en métaphysique, en logique) dont la prestigieuse université d'Uppsala était restée le sanctuaire sourcilieux ne s'était pas démentie. En fait, le pays accusait un retard si sensible que, par exemple, il aura fallu attendre 1658, avec l'*Herkules* de Georg Stiernhielm pour que se répandent enfin dans le Nord les idéaux de notre Renaissance.

Non que des ferments novateurs, venus de France en dernière instance, n'aient pas lentement, et sans consécration

officielle, fait leur chemin, mais c'est, d'une part, dans un climat d'hostilité et de malveillance entretenu par les tenants d'une tradition luthérienne féroce figée sur des assises poussiéreuses, d'autre part, et ce point ne doit jamais échapper à qui veut comprendre Swedenborg, par l'intermédiaire de maîtres à penser qui sont avant tout des Hollandais — s'il s'agit des théories nouvelles — et des luthériens allemands, en ce qui concerne les tenants de la tradition. Je veux dire que la lente montée du cartésianisme en Suède, car c'est bien de cela qu'il est question, ne se fera, au positif, qu'à travers l'écran hollandais, les réfutations passant, elles, par le chenal allemand. En sorte qu'il est très malaisé de dégager une réelle spécificité suédoise au moment où le tout jeune Swedenborg fait ses études, même si, par contrecoup, ses réactions et prises de positions trouvent une originalité qui leur vient de la distance accusée à l'égard d'une pensée assez patinée pour avoir perdu les aspérités de la nouveauté. Ajoutons une précision importante : si c'est une absurdité que de dire que la Suède n'a jamais connu de grand philosophe, il reste vrai que ces esprits se défient comme par nature des trop grandes abstractions et que, pour donner un exemple clair, l'utilitarisme venu d'Angleterre, dont le succès ira croissant au cours du XVIII^e siècle, séduira toujours les esprits du Nord plus que la métaphysique pure.

Autrement dit, pour citer Jean-François Battail à qui les notations que voici doivent beaucoup¹, la période 1660-1690, qui marque l'avènement d'« une conception moderne de la science et de l'univers » (comprenons : du cartésianisme) en Suède est capitale pour nous puisqu'elle est responsable de la future pensée de Swedenborg. Or il aura fallu effectivement trente ans de disputes souvent violentes, conclus par une décision royale en 1689, pour que les théories de l'auteur des *Principes* ébranlent « la puissance de l'orthodoxie luthérienne, pilier de l'Etat ». Il est significatif aussi que la querelle, centrée comme il se doit autour de l'Université d'Uppsala, puis autour de celle de Lund tout récemment créée, s'en prenne à Pufendorf plutôt qu'à Descartes. L'aristotélisme reste valeur établie à Uppsala, même si Paracelse nourrit un solide courant de

1. « Essai sur le cartésianisme suédois » dans *Nouvelles de la République des Lettres*, Napoli, 1982 : 2, pp. 25-71.

pensée dans la première moitié du XVII^e siècle, même si Ramus (Pierre de la Ramée, l'iconoclaste français qui, après sa conversion au protestantisme, trouvera tant d'échos en pays luthériens) s'infiltrer insidieusement dans plus d'un ouvrage autorisé comme ceux du chancelier Johan Skytte ou de l'évêque Laurentius Paulinus Gothus. Comme le dit fort bien J.-F. Battail, « les cartésiens suédois ne sont pas persécutés pour leur tiédeur ou leur manque de foi — ils sont d'ailleurs aussi bons chrétiens que quiconque — mais bien parce que leurs schémas de pensée et leur langage mettent en péril l'édifice conceptuel consacré par l'Eglise et par l'Etat »².

Comprenons que l'interprétation littérale du texte de la Bible, qui reste de rigueur, ne s'accommode simplement pas des théories nouvelles et, notamment, de la pratique, d'ailleurs mal comprise, du *dubito* cartésien. Aussi est-ce en Hollande que vont se former le plus illustre promoteur du cartésianisme en Suède, Petrus Hoffvenius, et le plus fracassant des révolutionnaires de l'esprit qu'ait, peut-être, jamais connu ce pays, cet Olof Rudbeck dont les ouvrages philologiques, « historiques » et scientifiques n'ont pas encore cessé de passionner la critique : ils vont à Leyde, suivre les cours d'anatomie de J. van Horne, les leçons de médecine appliquée de J.A. van der Linden, de botanique de A. Vorstius, habitude que ne reniera pas Swedenborg. Linné de même passera à Harderwijk pour y être fait docteur.

On remarquera d'ailleurs ce trait qui ne se démentira jamais : c'est toujours à partir de la pratique de sciences exactes, de l'expérimentation que se formera la pensée en Suède et dans les pays intellectuellement apparentés. Ainsi, Stenius, le premier probablement à avoir diffusé les conceptions mécanistes dans le milieu médical suédois, aurait tenu son savoir de François Durietz qui était médecin de la reine Christine lorsque celle-ci invita Descartes à Stockholm. C'est Stenius qui forma à son tour Olof Rudbeck, lequel découvrit, en 1653, les vaisseaux lymphatiques dans sa *Nova exercitatio anatomica, exhibens ductus hepaticos aquosos*.

Dès lors, le mouvement est lancé. Sans m'aventurer dans le menu détail, que suit patiemment Jean-François Battail, de

2. Art. cit. p. 38.

querelles envenimées dans un milieu en effervescence par les inévitables questions de personnes et d'autorités, je soulignerai seulement que, derrière les adaptations dans des thèses retentissantes appliquées à des recherches empiriques que nous dirions aujourd'hui ponctuelles, ce sont les grands principes cartésiens — mécanisme, négation des causes finales, doute constructif, thèse de l'infinité du monde — qui se font plus ou moins ouvertement jour, et que l'Eglise luthérienne réagit brutalement parce qu'elle y voit menacée, entre autres, sa doctrine de la consubstantiation. Il s'agit bien, comme l'écrit l'un des meilleurs historiens suédois actuels de la question, R. Lindborg³ du conflit des « formes substantielles contre la vision mécaniste du monde », ou, pour citer encore J.-F. Battail, de « la crainte des théologiens devant l'utilisation possible du cartésianisme contre la religion évangélique »⁴.

Après Hoffvenius, déjà mentionné, qui donne un manuel cartésien de physique, *Synopsis physica*, en 1678, le nom à citer est celui de Nils Celsius — qui n'est pas le physicien cité plus loin, mais un astronome — qui prétend se dégager de l'autorité de la Bible pour aller sans préjugé à la recherche de la vérité.

Puis, après 1680, la lutte change d'âme, les cartésiens sentant le terrain s'affermir progressivement sous leurs pas. Le physicien Drossander et le mathématicien Bilberg prennent le relais. Et d'ailleurs, les raisons profondes du débat ne sont plus les mêmes non plus : le conflit d'idées, éventuellement sous-tendu par une réflexion d'ordre religieux, tend à se politiser. C'est maintenant « le problème de la fonction de l'université dans la société » (J.-F. Battail) qui se pose, à un moment où la société traditionnelle évolue sous la poussée de l'idéologie française (les « philosophes » et les encyclopédistes). La Suède va passer au despotisme éclairé avec Gustav III, la bourgeoisie amorce, ici aussi, une montée que va traduire une politique des partis inconnue jusqu'alors. En d'autres termes, l'Eglise d'Etat en tant qu'institution perd peu à peu la suprématie qu'elle exerçait sans conteste depuis près de deux siècles. Que peut-elle encore pour stigmatiser toute *libertas philoso-*

3. *Descartes i Uppsala. Striderna om 'nya filosofen' 1663-1689*, Uppsala, 1965.

4. Art. cit. p. 51.

phandi comme *licentia philosophandi* ? Partout ailleurs, en Europe, le mouvement est identique : il revient à une mise en question de l'autorité subie sans examen.

C'est pourquoi P. Lagerlöf dans sa *Réflexion sur la philosophie et son bon usage* (1687) entend séparer absolument science et théologie. Il faudra conserver en mémoire ces débats d'écoles, un peu dérisoires à nos yeux aujourd'hui et du reste rapidement dépassés, pour apprécier à leur véritable valeur les efforts de Swedenborg qui, précisément, toutes théories ambiantes assimilées, reviendront à une tentative de synthèse des deux tendances au prix d'un admirable transfert idéologique et méthodologique, les principes de l'une étant appliqués à l'illustration de l'autre et, *mutatis mutandis*, l'esprit de celle-ci tendant à vivifier la sécheresse de celle-là.

Que Samuel Pufendorf lui-même intervienne directement pour défendre les cartésiens suédois, en 1688, en particulier en apportant les corrections nécessaires sur la véritable nature du doute cartésien, que la défaite caractérisée des théologiens soit évitée de justesse, au demeurant en des termes ambigus, par une résolution royale rendue publique en 1689, cela ne change rien au fond du problème, qui apparaît résolu. A quoi bon assimiler cartésianisme à critique philosophique de la Bible ? Aux yeux d'un voltairien ou d'un lecteur de Bayle sans parler de l'*Encyclopédie*, ces débats sont caducs au tournant du XVIII^e siècle. On entre, comme je le suggérais il y a un instant, dans l'âge de l'éclectisme et J.-F. Battail évoque avec raison le cartésianisant allemand Sturm combinant dans sa *Philosophica eclectica* (1686) Aristote et Descartes en une « *physica conciliatrix* ». Andreas Rydelius (1671-1738), dont Swedenborg lira l'œuvre impressionnante, est un penseur chrétien, moraliste et anthropologue, qui, parti d'un dualisme fondamental en religion et en éthique, entre surtout en guerre contre les « absolutistes », matérialistes purs comme Hobbes ou spiritualistes impénitents à la Leibniz.

C'est que le cartésianisme, comme on l'a déjà laissé entendre, a trouvé en Suède à la fois une terre d'élection comme naturelle et un esprit d'application immédiat. J'ai dit que la spéculation pure, dégagée de tout support matériel, n'était pas vraiment familière à ces esprits. En d'autres termes, que le technique, au meilleur sens du terme (du grec *tekhnè* : art,

métier) coïncidait mieux à leur idiosyncrasie que tout ce que peut porter de connotations le préfixe *meta-*. Sans dépréciation puisque nos excès d'hyperintellectualisme le démontrant assez, la tautologie désespérante ou la logomachie nous menacent. Il est remarquable, en ce sens, que les courants d'idées nouvelles qui acquièrent ainsi droit de cité à partir de la fin du xvii^e siècle partent toujours de l'observation du réel et débouchent sur la recherche expérimentale qui va connaître, au xviii^e siècle, en Suède, un essor admirable. Il n'est pas de penseur parmi ceux que j'ai nommés qui n'ait été aussi, sinon d'abord, expérimentateur, voire, comme Swedenborg, inventeur ou fabricant de machines. Pour suivre encore J.-F. Battail, « ce n'est pas le *cogito* qui les intéresse, c'est la *physica* mécaniste, chacun la pratiquant dans son domaine propre »⁵. Il note pourtant, après avoir rendu un dernier hommage à Descartes et au « pouvoir intégrateur » de sa pensée, « apte à expliquer une multitude de faits à l'aide de quelques principes simples » que c'est « le Descartes des *Principes* plus que celui des *Méditations* qui en a été l'instigateur »⁶.

Et voilà, par là, le débat relancé. Car on a suffisamment écrit de platitudes sur le « mysticisme » scandinave pour qu'il importe de le situer d'un peu plus près, surtout dans la perspective où nous sommes ici. Maintien contre vents et marées de l'actualité scientifique et historique d'une vision médiévale du monde, rigueur sans nuances du dogmatisme de l'Eglise établie, attachement systématique à la littéralité des textes, on est surpris de constater tant de raideur quand on connaît l'esprit d'aventure, la soif d'évasion, le besoin de l'ailleurs et de l'autrement qui poussèrent les Germains dans toutes les directions dès qu'ils apparurent sur la scène de l'Histoire et, tout spécialement, les Scandinaves d'un bout à l'autre du monde connu : on n'évoque habituellement que les prestigieux Vikings à cet égard, sans savoir qu'ils ne sont que la manifestation particulièrement glorieuse à nos yeux, puisqu'elle aura concerné directement notre histoire, d'un mouvement qui, à intervalles réguliers et jusqu'au début de notre propre siècle inclusivement, les jette hors de leurs frontières

5. Art. cit. p. 69.

6. Art. cit. p. 71.

pour tenter leur chance autre part. Ces esprits-là peuvent-ils se plier indéfiniment à une règle contraignante ?

Or je viens de dire la manière de diktat qui s'opposa un tiers de siècle durant à l'irruption de ce que l'on est en droit de tenir pour la pointe du modernisme à l'époque. Cela ne pouvait aller sans exutoire ou plutôt sans contrepartie. Il faut donc savoir que la même période assiste, dans le Nord, à une impressionnante montée de mouvements mystiques où, en somme, l'âme tenue en lisière sur le terrain de la spéculation officielle, peut trouver l'évasion et l'aventure indispensables. Là encore, Swedenborg s'inscrira dans le droit fil d'une attitude partagée par nombre de ses compatriotes. Le piétisme, la pureté tout évangélique des Frères Moraves (ou hennhutisme) trouveront en Scandinavie, après l'Allemagne, un terrain extrêmement favorable.

Magistère de l'Eglise officielle que nul ne doit remettre en question et ces tendances iconoclastes venues de France *via* la Hollande : temps de malaise ou d'insécurité spirituelle que ces âmes volontiers introverties et taciturnes de Nordiques vivent certainement plus lourdement qu'elles ne le feraient sous d'autres latitudes. En face, les échappées toujours aléatoires, toujours contestables et le plus souvent indicibles ou incomprises vers la mystique. Tel est le climat. Et l'on va voir que le plus grand mérite, peut-être, de Swedenborg, est d'avoir assumé intégralement ce parcours, mais avec la marque propre de son génie de synthèse et la chaleur de son cœur de feu.

C'est par les sciences qu'il se fait connaître en fondant, en 1716, la première revue scientifique suédoise qui ait existé, le *Daedalus Hyperboreus* (1716-1718). Parallèlement, Charles XII lui donne le poste d'assesseur extraordinaire au Collège Royal des Mines : il doit assister Chr. Polhem dans ses activités industrielles et techniques. Il est à pied d'œuvre pour exercer son esprit d'invention, dont il donne une parfaite illustration en 1718 en imaginant un moyen de faire passer plus de soixante kilomètres de terre ferme à deux galères, une corvette et cinq chaloupes lors du siège de Fredrikshald, ce qui permettra de prendre l'armée norvégienne à rebours.

Il publie du reste : il dédie, en 1719, à la reine Ulrika Eleonora, un mémoire sur *La hauteur de l'eau et la force du flux et du reflux dans le monde d'autrefois, preuves tirées de Suède*,

qui est un traité de géologie destiné à démontrer, choses véridiques d'ailleurs, qu'il fut un temps où la Suède était complètement immergée et qu'à l'heure où écrit Swedenborg, la côte orientale du pays monte toujours.

1721 : nous arrivons désormais aux grands ouvrages. Voici, publié à Amsterdam, le *Prodromus principiorum rerum naturalium* qui expose les principes de la chimie et de la physique tandis que les résultats de diverses expériences ressortissant à ces disciplines font l'objet des *Miscellanea observata* publiées à Leipzig. En tant qu'assesseur au Collège des Mines, il va également visiter les mines de la Saxe et du Harz et la reine Ulrika Eleonora est si satisfaite de ses prestations scientifiques qu'elle lui confère, chose rare, la noblesse héréditaire, ce pourquoi il modifiera son nom de Swedberg en Swedenborg (même sens). Il siège maintenant de droit à la Diète et il y fera d'honnêtes rapports.

1722 : il écrit et publie. Sur la monnaie, sur le commerce, sur l'économie suédoise. Rien de ce qui est humain ne le laisse indifférent, il applique à toutes choses son rationalisme éclairé et son inlassable curiosité. Il devient assesseur ordinaire au Collège Royal des Mines en 1724, membre de la célèbre Société des Sciences d'Uppsala en 1729 : curieusement, il refuse la chaire de mathématiques pures à l'Université, pourtant célèbre, de cette dernière ville.

Intellectuellement, c'est un cartésien de stricte observance, celui qui écrit dans le *Prodromus* : « On constate ce fait assez étrange que toutes les propriétés de la matière sont fondées sur des principes mathématiques et mécaniques ». Mais sa richesse d'imagination, sa finesse de sensibilité peut-être aussi, le portent à outrepasser parfois les bornes que fixerait sa raison et cela lui vaut d'entrevoir, avec une confondante prescience, force théories ultra-modernes comme celle de l'atome, celle de l'origine du système solaire, à partir des nébuleuses, et des systèmes planétaires à partir du soleil, la théorie ondulatoire de la lumière, la théorie cinétique de la chaleur, etc.

Ce n'est pas pour autant qu'il perd le sens de l'équilibre et de la mesure qui le définissent si bien : au vrai, il fait un peu penser à Bach, à Kant, à ces esprits supérieurs dont la vie est impeccablement dominée, réglée et féconde. Il se partage entre la recherche, la publication et le voyage : c'est ainsi qu'il est

à Leipzig en 1733 pour faire imprimer ses *Opera philosophica et mineralia* qui paraîtront l'année d'après, en même temps que de très grandes œuvres : le *Prodromus de infinito et causa finali creationis deque mechanismo animae et corporis*, qui traite de biologie surtout, les *Principia rerum naturalium* où se trouvent rassemblées ses théories cosmologiques et des *opuscula minora* sur l'infini, sur le mécanisme de l'âme et du corps. On devine que le point de départ du système de pensée est purement matérialiste, au sens qu'avait le mot à l'âge classique : l'univers s'est édifié à partir de principes mathématiques, tout est constitué de particules matérielles.

Les choses vont évoluer sensiblement à dater de ce moment-là. C'est sans doute à partir de 1736 qu'il commence à connaître parfois l'état auquel il donne le nom de *deliquium* : il s'agit de légers vertiges compliqués d'éblouissement et de besoins irrépressibles de dormir qui, si l'on y cède, sont alors suivis de sensations de propreté et de liberté extrêmes. Les spécialistes veulent voir là le stade initial d'une schizophrénie dont l'évolution atteindrait son point de crise aiguë en 1743-1745 pour s'apaiser ensuite. C'est à ce moment-là qu'il se serait mis à noter, sans doute parce qu'il les trouvait bien étranges, ses rêves dans lesquels il voulait voir des signes. Malheureusement, ses notes des années 1736 à 1740 sont perdues et il faut le déplorer car elles devaient, sans aucun doute, constituer une introduction magistrale au *Livre des Rêves* qui n'en est, en somme, que la continuation.

Il se met en disponibilité en 1736 et voyage de nouveau : Allemagne, Hollande, France, Italie qu'il décrira dans *Itineraria*, livre de ses pérégrinations, achevé début 1739.

Paraît à Londres, en 1740-1741, ce qui est peut-être l'ouvrage majeur, *Oeconomia Regni animalis*, un traité d'anatomie qui voudrait, à partir d'observations médicales, faire tout découler du cortex cérébral : là serait le siège de toutes les fonctions psychiques, là se localiseraient les centres sensoriels et moteurs, le tout étant automatiquement contrôlé par la moelle épinière. Il y a quelque chose de neuf dans l'*Oeconomia*, qui détonne nettement sur les propos antérieurs de cet apôtre de l'harmonie préétablie. On lit en effet, non sans stupeur, à propos de l'astronomie, qu'elle « est excellente, mais il faut qu'elle s'élève à pénétrer la vie pour avoir sa pleine valeur, et

non qu'elle reste là dans les globes et les espaces ». Citation importante : il y aurait donc maintenant, pour notre penseur, quelque chose de décevant ou d'inachevé dans le mécanisme matérialiste ? Oui. Et l'on peut dire qu'avec le même esprit de système, le même radicalisme intellectuel, Swedenborg va maintenant appliquer sa méditation à une vue inverse des choses. Et si l'esprit était ce qui compte le plus ? Si c'était lui qui anime tout, y compris la matière ? Nous serions tenus alors de voir l'univers, et l'homme comme des émanations de la lumière divine. Et c'est certainement ainsi que Swedenborg, qui rentre à Stockholm en 1741, pour fréquenter l'Académie Royale des Sciences où il vient d'être élu, sur proposition de Linné, devient théosophe. Théosophe : un mot que j'aimerais bien, pour la circonstance uniquement, bien entendu, rendre par : qui va à Dieu par la force de la science. Un peu par la force des choses aussi, par conséquent, comme dirait Claudel. Mais surtout : un homme auquel la science a donné le goût de l'infini, de l'absolu, et qui s'en va à Dieu en raison même de cette conviction.

Ce tournant est capital, et non moins pour nous qui allons lire *Le Livre des Rêves* puisque l'intérêt majeur, sans doute, de cette œuvre est justement de manifester sans ambiguïté ce changement radical d'orientation. C'est dans *Le Livre des Rêves* qu'est consignée, en style quasi pascalien la grande illumination de 1743, celle précisément qui va donner son sens définitif à sa vie et dont il parle en ces termes à son ami anglais le Dr Hartley : « Le Seigneur se révéla à moi, son serviteur en l'an 1743, et m'ouvrit les yeux sur le monde spirituel. Il me prêta alors et jusqu'à ce jour (Swedenborg écrit ceci en 1745) le pouvoir de communiquer avec les esprits et les anges. Dès lors, je fis publier les divers arcanes qui m'ont été manifestés et révélés. En outre, sur d'autres sujets importants pour le salut et la sagesse des hommes... » Car enfin, il est tout de même peu banal que cet esprit hautement scientifique, ci-devant « matérialiste » se désintéresse tout à coup des sciences dites exactes pour passer dans les rangs de la théosophie et de la religion ; que cet inventeur de machines et cet observateur du réel ne s'intéresse plus qu'à l'âme et à la mystique, au monde invisible du spirituel où, à vrai dire, il va s'efforcer d'introduire quelque système.

C'est aux choses de l'esprit qu'il applique maintenant son célèbre esprit de méthode, à elles qu'il consacre ses puissances d'observation systématique et de méditation. Une tradition quelque peu entachée de légende voudrait qu'un soir de 1745, dans une auberge de Londres, une vision du Christ soit venue le confirmer dans ce qu'il prendra aussitôt pour sa mission : avec le même zèle et la même application qu'il a déployés pour dépeindre l'univers sensible, il lui faut maintenant explorer et décrire le monde supra-sensible, le surnaturel, être le prophète du Seigneur, se faire, si j'ose dire, scientifiquement, rationnellement visionnaire. Dès *Le Livre des Rêves*, il est clair que Swedenborg se veut, sans doute obscurément d'abord, investi de cette mission. Un des intérêts de ce « journal » est justement de montrer par quel biais, il s'entraîne à commercer avec les esprits et l'invisible : par le moyen de ces rêves qu'il note, assez expressément, pour ne rien laisser perdre de son énergie spirituelle, un procédé que les Surréalistes ne lui reprocheraient pas.

L'infléchissement radical de la vie se traduit presque aussitôt dans l'œuvre puisque voici, dès 1745, l'extraordinaire *De Cultu et Amore Dei* qui est un commentaire assez saisissant, même pour un esprit blasé du xx^e siècle, des premiers chapitres de la *Genèse*. Y alternent avec une surprenante virtuosité les visions les plus absconses et les explications d'une clarté limpide. Et la méthode est au point, qui s'attache à représenter l'ineffable selon les principes dont l'auteur s'est autrefois inspiré pour analyser le réel. En somme, pour nous autres hommes du dernier quart du xx^e siècle, rien là qui, au fond, soit de nature à désarçonner. Je viens de parler de Surréalisme, les composantes proprement (étymologiquement) « poétiques » de cette attitude n'ont rien qui puisse étonner et nous en savons assez aujourd'hui pour ne plus trop connaître l'irréel d'avec le réel, à supposer que ces nobles vocables conservent un contenu ontologique solide ; visible-invisible, naturel-surnaturel, ce sont catégories floues, pour parler par euphémisme. Ce qui est intéressant, c'est ce *mouvement* d'approche de l'un par des moyens pris à l'autre, en quelque sorte, cette abolition des différences (des distances) par confusion délibérée des signes.

Car maintenant, Swedenborg tient commerce régulier avec les esprits : il entend leur langue aussi clairement que celle des

humains. Quand j'écris « entend », je veux dire au sens propre aussi bien : les esprits parlent au cerveau lequel, par des chenaux internes, transmet leurs voix aux organes de l'ouïe. Mais il faut prendre garde, et *Le Livre des Rêves* avec ses monstres ou ses malveillants en donne autant d'approximations, aux esprits mauvais qui « nourrissent une haine infernale des hommes et ne désirent rien davantage que de les corrompre dans leur corps et dans leur âme ». N'empêche, les frontières s'abolissent et c'est si vrai qu'en 1747, Swedenborg démissionne de sa charge d'assesseur, sans doute pour se mettre tout entier aux écoutes : il a suffisamment de fortune personnelle pour vivre et se consacrer sans réserves à sa vocation, à ses visions qu'il s'attache maintenant à transcrire, puis à mettre en ordre et enfin à exposer selon un système cohérent qui sous-tend tous ses écrits, surtout théologiques. Le Seigneur « dans sa bonté a ouvert mon intelligence de façon qu'elle puisse voir le ciel et l'enfer, et savoir quelle est leur nature ». Ce seront donc les *Arcana coelestia* (8 vol. 1749-1756) constitués en grande partie d'interprétations allégoriques, des manuels comme *L'Apocalypse révélée*, *Le Dernier Jugement*, *La Nouvelle Jérusalem* (1758) et *La Sagesse angélique* (*De divino amore et de divina sapientia*, 1763). On notera un point très important : nous ne sommes pas ici en pleine littérature mystique au sens disons habituel du terme, mais dans des ouvrages qui, pour être un peu monotones parfois, n'en sont pas moins d'une lecture facile, voire agréable : c'est que Swedenborg entendait édifier une histoire naturelle du monde surnaturel, strictement identique dans son principe à celle qu'il avait écrite autrefois de notre univers visible. Le thème fondamental, en effet, qui anime et « aime » la pensée dans le moindre de ses détails, est que les deux mondes, le naturel et le spirituel, se correspondent étroitement. Il l'a dit dans *De coelo et de inferno* (1758) : « Correspondance de toutes les choses du ciel avec toutes celles de l'homme. »

En outre, appâté qu'il avait été dès sa jeunesse par la recherche en tant que telle, la recherche en profondeur et à partir de faits d'expérience, personnelle si possible, ce qui fait que les sciences naturelles et la technique, la métallurgie, l'astronomie pratique, la géologie et les mathématiques appliquées l'avaient attiré de préférence parce qu'il espérait y faire

des découvertes sensationnelles, il devait en venir à ce domaine essentiel des choses de l'esprit, de la surnature où les faits d'expérience se rencontrent à tout propos et de deux façons, sur deux plans successifs : par l'introspection, à l'état de veille, par le rêve, à l'état endormi. Il y avait là, en soi, matière à recherche appliquée et, éventuellement, à découvertes car on entre en relations avec l'invisible par le rêve et la vision, certes, mais aussi par l'intelligence de l'Écriture ; les uns et les autres peuvent livrer ce « sens caché de la Parole » grâce auquel se fait « la liaison entre le Seigneur et l'homme ».

Il a trouvé sa voie. Il ne bouge plus guère de chez lui, à Stockholm, où il travaille constamment à noter, à organiser ses visions, se couchant à sept heures, dînant de pain de froment trempé dans du lait, ne soupant jamais, prenant plusieurs fois par jour des tasses de café très sucré qu'il prépare lui-même. Ce n'est pas qu'il sombre dans la bizarrerie ou la misanthropie : il sort volontiers, peut se montrer galant avec les dames, a de la conversation et ne perdra jamais une véritable passion pour la musique. Et l'on ne peut qu'être impressionné par le sérieux de ses visions : ceux qui viennent le voir et l'interroger dans le dessein de le ridiculiser en sont d'ordinaire pour leurs frais, quand ils ne sont pas ébranlés, et le fait est que, le 19 juillet 1759, il voit, de Göteborg, un incendie qui a lieu à Stockholm !

Au demeurant, il est maintenant célèbre dans toute l'Europe : en 1766, par exemple, Kant publie les *Songes d'un visionnaire expliqués par les Songes de la métaphysique*⁷. Et 1768 voit la publication de son œuvre la plus célèbre probablement, *De amore conjugiali* (dans la traduction de Le Boys des Guays : *Les Délices de la sagesse par l'amour conjugal*) qui est celle qui impressionnera Balzac et qui contient celles des idées de Swedenborg qui feront long feu : la vie conjugale se prolonge au-delà de l'existence terrestre, les correspondances invisible-visible qui dictent et justifient toutes choses établissent des relations ange-être humain qui développent tout un système de « doubles » dont l'union, la réunion tend éperdument à se réaliser, etc.

Toutefois, le succès même de Swedenborg va finir par lui

7. Cf. E. Kant, *Rêves d'un visionnaire*, traduit et présenté par F. Courtès, Paris, 1967.

porter ombrage. Le 22 mars 1769, l'Eglise officielle de Suède le déclare hérétique : il a, en effet, annoncé la fin de l'Eglise actuelle et l'avènement d'une Eglise nouvelle fondée sur ses révélations, à lui, Swedenborg. Cela n'altère ni ses certitudes ni sa tranquillité d'âme. Il voyage. Il est en 1771 à Amsterdam pour surveiller l'impression de son dernier grand ouvrage : *La vraie Religion chrétienne, contenant la théologie universelle de l'Eglise nouvelle prédite par le Seigneur dans le livre de Daniel (Vera christiana religio)*. Puis il se rend en Angleterre où il rencontre le chef des méthodistes, John Wesley, auquel il prédit le jour de sa propre mort : le 29 mars 1772. C'est bien en effet ce jour-là, à Londres, deux mois après avoir vu Wesley, qu'il rend l'esprit.

Seront publiés à titre posthume l'*Adversaria in Libros Veteris Testamenti* et ce *Diarium spirituale* (publié en anglais de 1883 à 1902) où se trouvent rassemblés tous les matériaux visionnaires qui faisaient le fond de sa prédication, tandis que se constituait assez rapidement après sa mort une église swedenborgienne toujours bien vivante aujourd'hui et dont les assises sont formées, pour l'essentiel, des enseignements de celui qui a été surnommé le Christophe Colomb du monde de l'esprit.

*
**

Proposer quelques clefs pour pénétrer dans *Le Livre des Rêves* est chose extrêmement malaisée. Il va de soi que ces notations, souvent brèves, prises à la diable, quand elles sont intelligibles, en un style quasi télégraphique hérissé d'abréviations, de termes soulignés, de points de suspension (tous caractères que j'ai respectés dans mon essai de traduction) n'étaient certainement pas toujours plus claires pour leur auteur que pour nous. J'ajouterai que ce texte, naturellement, pourrait constituer un document de travail de premier ordre pour la psychanalyse. Et la tentation est forte de s'y engager ! C'est pourtant ce à quoi, délibérément, je me refuserai ici. Par incompetence, sans aucun doute, mais aussi parce que, d'une part, je tends à me méfier des explications qui n'expliquent rien — car nous sommes ici, pour tout le monde à commencer par l'auteur, dans le domaine de l'ineffable qu'il faut cependant

essayer à tout prix de transcrire — ; d'autre part, cet esprit éminemment rationnel suggère lui-même des principes d'organisation et presque une méthode d'élucidation qui se passent assez bien de grilles de décryptement ; en dernier lieu, on va s'efforcer de le montrer, quelques idées-forces très simples, très nettes dans une perspective religieuse bien connue animent une pensée qui n'est ni ésotérique, ni même, sauf exceptions, vraiment inaccessible à l'entendement ordinaire.

Cela dit, je ne prétends pas nier que Swedenborg lui-même, tant sont subtiles les analyses qu'il propose parfois, ne puisse passer pour un bon psychanalyste avant la lettre. Pour ne prendre qu'un exemple, son interprétation des petits oiseaux (8-9 août) qu'il faut plumer d'urgence, et qui renverraient à ses recherches sur les canaux de Malpighi, ne tombe pas sous le sens, c'est le moins qu'on puisse en dire. Et le chien noirâtre qui embrasse l'écrivain et qui figure l'orgueil qui le flatte témoignerait éventuellement d'une subtile faculté de déduction sur des bases non expressément ni immédiatement rationnelles (8-9 avril). L'univers mental d'abîmes, de monstres et de femmes consentantes ou provocantes où nous allons pénétrer ne devrait pas étonner un bon psychiatre, non plus que l'omniprésence de l'eau ou de divers liquides, un fidèle bachelardien, sans parler du principe même de ce « journal » : la volonté de transcrire et, d'aventure, d'interpréter des rêves. J'ajouterai que le thème si fréquent des pieds, lumineux ou sales, auxquels renvoient tant de songes, souvent par des rebondissements absolument inattendus sinon absurdes (« Je vis un gamin qui s'enfuyait avec une de mes chemises et je courais après lui. Doit être que je ne me suis pas lavé les pieds » 22-23 juillet) plonge peut-être de très lointaines racines dans un immense inconscient bien scandinave ; des gravures rupestres de l'âge du bronze nordique au beau dieu vane Njördr que choisit d'épouser la déesse Skadi uniquement parce qu'elle a vu ses pieds, en passant par le rôle majeur que jouent dans ce folklore les plantes des pieds des affreux trolls, cette partie du corps a toujours joué, en Scandinavie, un rôle important de théophane.

Mais encore une fois, je préfère ne pas m'arrêter à cet aspect des choses. Je voudrais essayer simplement d'aller à l'homme lui-même qui consigna ces visions, rêves ou extases et d'en reconstituer la trame, l'évolution, le sens peut-être à partir de

sa personne même telle que nous la connaissons et par ce « journal » et par le reste de son œuvre.

Or ce que nous pouvons déduire de la fréquentation des écrits de Swedenborg, c'est que ce fut un esprit supérieur passionné de sciences mathématiques, doublé d'un bon vivant de commerce agréable, qui connut en effet une crise capitale — celle, exactement, que tente de retracer ce carnet de notes — au terme de laquelle il appliqua à la religion chrétienne une réflexion scientifique qu'avaient formée des décennies d'observations expérimentales et d'intenses méditations. C'est donc à partir de ces quelques évidences simples que je voudrais revisiter une œuvre qui a, en définitive, le grand mérite de proposer, en termes et en images fulgurants, une magnifique vision mystique dont l'actualité demeure.

Bien qu'il s'agisse, en effet, de haute mystique et de visions obscures pour celui-là même qui en est hanté, *l'homme de science* n'abdique jamais et sa première réaction, il faudrait dire son premier réflexe, est d'essayer d'organiser, de systématiser, d'interpréter rationnellement. Une curiosité intellectuelle préside, avant tout, à son attitude devant tant de manifestations étranges, cette curiosité même qui, déjà, en fait un voyageur intelligent soucieux avant tout d'expliquer les remarquables machineries que, par rencontre, il découvre dans ses déplacements : moulins, fortifications et cette pendule dont les aiguilles ont été, à diverses reprises, frappées par la foudre à une heure dite.

Appliquée à tant de rêves étranges, cette propension au rationnel, qui ne se rend ni ne s'offusque jamais, pourra paraître émouvante à l'amateur moderne de psychologie des profondeurs, dans sa naïveté même : elle n'en existe pas moins, et impérieusement. Rarissimes sont les constats d'échecs du type : « ce que cela signifie, je ne sais ! ». De là vient évidemment que l'on pourra se sentir déçu, après tant de décennies de freudisme, jungisme ou adlerisme, par la facilité trop grande de tant d'élucidations rationnelles de ces rêves, encore que l'on ne puisse leur refuser, en règle générale, le mérite de quelque cohérence. Une volonté parfois amusante mais toujours touchante (et réellement édifiante !) préside à cette application à transposer comme spontanément les rêves les plus osés, les plus colorés, les plus incongrus parfois en réalités

bien intellectuelles : j'ai rêvé ceci parce que j'avais fait cela hier, rencontré Untel avant-hier, écrit tel chapitre la veille, réfléchi à telle proposition toute la semaine, etc. Un homme qui se refuse d'emblée au mystère sans examen, qui n'admet l'irruption du supra-humain que contraint et forcé, qui ne désespère pas d'élucider le plus obscur, pour qui l'on sent que le « un jour, vous verrez le ciel ouvert » n'est pas lettre morte. Sans doute avons-nous renoncé aujourd'hui à ce cartésianisme impénitent. Il n'en demeure pas moins que cette volonté est admirable, la saurions-nous vaine, et qu'elle fait de Swedenborg un parfait enfant de son temps. J'apprécie, en particulier, cette déteinte perpétuelle, à son sens, du travail à l'état de veille sur les états de pensée dans le sommeil. On y lit implicitement ce qui sera un jour un des grands postulats de la psychologie : la permanence de l'activité mentale à travers les états successifs de notre conscience et ce n'est pas là le moindre des traits qui rendent son journal si moderne. Et l'ingéniosité ne lui manque pas à cet égard : on se laisserait volontiers emporter par la limpidité de telle transposition comme celle qui nous est proposée pour le 16 septembre, à propos de la femme enceinte, où la conception de l'enfant à venir est assimilée à celle de l'œuvre que Swedenborg peine à composer à la même époque.

Au demeurant, ce parti pris n'est pas toujours gratuit ni vain. Alain, par exemple, aurait apprécié ce sens de la liaison entre physiologique et mental qui nous vaut tel développement, pour le 12-13 avril, sur les incidences de la respiration (inspiration involontaire, expiration volontaire) sur le fonctionnement de la pensée, et il y a, un peu partout dans ces notes, une recherche de syncrétisme dans l'observation du complexe : obsession du sexe - recherche scientifique - quête de la vérité, que nos sexologues actuels ne sauraient désavouer. On en dira le ressort profond et commun, par la suite : sans que cela soit explicitement consigné, il semble clair tout de même que Swedenborg le ressentait bien comme tel. Il n'aurait pas avoué, sans cela, l'apparente aberration qu'il voyait dans la fréquence des images érotiques au cours de ses rêves, lui qui s'étonnait de n'avoir pour ainsi dire plus de désirs sexuels à l'état de veille. Après tout, il a cinquante-sept ans lorsqu'il entreprend de rédiger son *Livre des Rêves* !

Mais on se gardera de pousser au système : il y a comme

une saine réaction thomiste au terme de cette entreprise, qui en dit à la fois la grandeur et les limites — conscientes l'une et les autres. Cet esprit pour qui science, intelligence et raison ne sont pas de vains mots ne pousse ni la naïveté ni l'outrecuidance au-delà de limites sensées. C'est-à-dire qu'il sait fort bien que si l'entendement doit tenir à honneur de s'appliquer à aller le plus loin possible dans l'interprétation des choses sacrées, il lui convient aussi de savoir de science sûre que ce propos ne peut outrepasser certaine frontière inévitable et qu'au-delà commence à proprement parler le domaine de la foi. Il note le 6-7 avril, au début de la consignation de sa grande révélation, qu'au-delà de cette limite, la « foi forte » (*den starka troen*) se trouve comme empêchée par les intrusions intempestives de son entendement (*mitt förstånd*). Et il suffit. Ce n'est pas un philistin ni un diafoirus, tant s'en faut. La grandeur de l'homme (tout court, et de l'homme Swedenborg en particulier) est de tenter de comprendre. A ce titre, il n'y a aucun reproche à faire au grand Suédois.

Car homme, bien vivant, *bon vivant*, il l'est, souverainement et l'une des surprises que réserve incontestablement au lecteur son *Livre des Rêves* est de nous révéler ce regard gourmand de toutes bonnes choses qui s'excuse d'avoir trop *curerat pelliculam* (30 avril-1^{er} mai), s'extasie d'éjaculer « en merveille » (en français dans le texte) ou apprécie en connaisseur cet *oxlåggin*, une décoction locale d'eau de source, de primevère, de levure et de citron. Avec cela, une attention amoureuse aux beautés de la nature printanière en fleur, aux campagnes allemandes, à la délicate porcelaine fine, aux habits de luxe, aux chambres bien nattées, rien à voir avec l'austère mathématicien, astronome ou anatomiste que l'on pourrait risquer d'imaginer sur la nomenclature de ses écrits en latin. Pas de trace de fausse pudeur dans l'intérêt porté aux biens de ce monde, la satisfaction béate que procurent certaines constatations comme de savoir, Dieu merci, que son revenu est suffisant pour le mettre à l'abri du besoin. D'ailleurs, liards, carolins, argent, or tintent et trébuchent d'une page à l'autre, foin de l'ascétisme, de la haire et de la discipline. Je tiens ce point pour essentiel, si l'on veut apporter quelque crédit aux vues éthérées qui, simultanément, abondent dans ces notes. On n'a pas manqué de voir en leur auteur un maniaque, un schizophrène,

un faible d'esprit. Certains des contemporains de Swedenborg, y compris l'illustre Carl Gustaf Tessin ont, immanquablement dirai-je, donné dans ce travers si banal dès que l'on se trouve confronté *in vivo* au génie : « Je ne sais si je dois dire heureux ou malheureux un faible d'esprit (*svagsint*) qui se délecte dans ses imaginations ». Voilà qui est dit. Mais quand bien même l'état de contention extrême où le mettaient ses ravissements mentaux (qu'il appelait, on le sait, *deliquium*) pouvait friser l'anomalie parfois, rien, absolument rien n'autorise à penser que l'auteur du *Livre des Rêves* appartenait au monde des malades. Esprit supérieur, ce n'est point esprit tératologique et pour le reste, on vient de le suggérer, non seulement la vie courante n'est pas absente, tant s'en faut, de ses préoccupations, mais encore une cohésion évidente règne dans cet ensemble de visions, qu'il reste à déceler en ses principes, certes, mais qui ne témoigne aucunement d'un psychisme dérangé.

Je dirai même davantage : ces notations d'extases, de ravissements n'évoquent guère les effusions d'une Thérèse d'Avila ou d'un Jean de la Croix, ces Espagnols hyperpassionnés et, cela soit dit sans dépréciation, monomanes. En revanche, révélation pour révélation, il faut penser à une autre Suédoise, Brigitte de Vadstena qui, elle non plus, ne troqua jamais le grain de la réalité contre la paille des mots. Natures scandinaves que l'on calomnie gravement en les disant déséquilibrées, utopiques ou échevelées, natures, au contraire, étroitement accordées au rythme des saisons et aux beautés des choses, en tout cas peu portées à l'hyperbole et au galimatias : si elles sont tentées de s'évader de l'orbe trop bien inscrite de ce monde, c'est à leur corps défendant et sans jamais la perdre de vue tout à fait. J'aurais à dire les marques que, malgré tout, le puritanisme ambiant laissera dans l'esprit de Swedenborg. Il convient tout aussi justement de noter qu'il disparaît souvent pour laisser se manifester à loisir une sensualité bien éveillée, bien satisfaite, comme impudique, celle qui s'attarde sur ses « jouissances nocturnes » et confesse sans fausse honte d'avoir été « toute sa vie » porté sur le sexe. Décidément, tant pis, nous n'avons pas affaire à un saint glabre et émacié pour piétà inquisitoriales. Et c'est merveille car, de la sorte, ce qu'a précisément à dire le mystique, l'esprit religieux auquel il nous

faut venir à présent prend un poids autrement considérable.

Car mystique, et *mystique visionnaire*, il le fut, nous l'avons sous les yeux, vivant, d'indubitable façon. Bien que les distinctions de vocabulaire aient, finalement, assez peu d'importance ici, il convient tout de même de signaler que *Le Livre des Rêves* ne justifie pas entièrement son titre. Sans doute l'essentiel en est-il constitué de notations de rêves à proprement parler, mais il y est question tout autant de visions ou d'états apparentés sur la nature desquels il est difficile de se prononcer (il y a, par exemple, cette mention fréquente : « comme dans une vision », « comme en vision », qui autorise pas mal d'interprétations) et, bien souvent, on est en droit de se demander de quel phénomène précisément il s'agit en telle ou telle circonstance ; le fameux passage (6-7 avril) qui commence par un triple NB en gros caractères et que l'on cite si souvent, quoique ce soit rarement dans une traduction littérale comme celle que l'on propose ici, peut laisser perplexe. Il est difficile en tout cas de savoir où tracer la délimitation entre purement rêvé et concrètement vécu : « je joignis les mains et priai, et alors une main s'avança qui pressa fortement les miennes ». Il lui arrive de préciser « en rêve », « dans une vision » (en suédois ou en latin) mais là même, il passe avec une déroutante facilité d'un état à un autre sans prendre la peine de spécifier s'il y a soudain eu changement, en sorte que, pour l'essentiel, il semble bien que nous soyons beaucoup plus souvent dans un univers visionnaire que dans un monde réellement onirique.

En fin de compte interviennent ces moments qu'il dit lui-même de « ravissement » et dont il donnera une description plus tard : « L'homme est placé dans un état intermédiaire entre veille et sommeil. Pendant ce temps, il ne sait qu'une chose : c'est qu'il est bien éveillé. Dans cet état, j'ai clairement vu et entendu des esprits et des anges ; même, je les ai touchés, chose étrange, mais comme si mon corps n'y avait pas vraiment eu de part. En ce qui concerne le second point, à savoir le ravissement du corps loin de l'esprit et en un autre lieu, j'ai expérimenté cela à deux ou trois reprises. J'ai vu ce que c'est et comment cela se produit. Je n'en donnerai qu'un exemple : j'allais par les rues d'une ville et par les champs et, en même temps, je m'entretenais avec les esprits ; tout ce que je savais, c'est que j'étais éveillé et je voyais toutes choses autour de moi

comme à l'ordinaire ; mais après avoir marché ainsi pendant plusieurs heures, je m'aperçus soudain — et mes yeux de chair le virent aussi — que j'étais en un lieu tout différent. » On voit que nous nous trouvons bien, de toute manière, dans un état de choses où les catégories spatio-temporelles se diluent et qui, à n'en pas douter, renvoie à des expériences bien connues du mysticisme. Alors, nous n'avons plus affaire à de véritables rêves, mais bien à quelque chose de supérieur où l'homme est vraiment « ravi » (voir 1-2 juillet et lendemain) : sortes d'états cataleptiques, éventuellement lévitation et autres phénomènes apparentés.

La vraisemblance, par absence visible de complaisance, prêcherait en faveur de l'authenticité de ce témoignage : Swedenborg, clairement, ne se complaît pas à ces exercices, il évite soigneusement les outrances, se penche sur ses propres états avec l'étonnement ou l'esprit d'examen qu'il a appris chez Descartes ou ses disciples, se refuse à tout pathos ou délayage. Au demeurant, même si l'on est en droit de refuser la plupart des interprétations trop faciles ou immédiates qu'il propose de ses propres songes, on ne peut leur dénier une manière de logique générale, sans parler de bonne foi. D'autant qu'il évoque souvent ses douleurs physiques ou troubles physiologiques si fréquemment associés à ses états seconds : transes, sueurs froides, tremblements (voyez 5-6 avril ou, encore une fois, 6-7 avril). Les alternances froid — grande chaleur, transpirations — frissons que ce clinicien avisé caractérise ensuite d'un œil froid sont assez connues pour être typiques de ces états.

On ira même plus loin : il lui arrive fréquemment de noter la déteinte (peut-on parler de transvasement ?) qui s'établit entre des états physiques ou physiologiques et des états d'esprit ; il y a là quelque chose de fort troublant. Ainsi, pour le 8-9 octobre, il consigne d'abord quelques visions ou rêves particulièrement beaux et délicieux, puis remarque que le lendemain, c'est-à-dire au réveil, son corps est devenu si « clairvoyant » (*klarsynt*) que ses yeux n'ont plus le moindre mal à lire les tout petits caractères d'imprimerie de la Bible. Je décèle là comme une illustration quasi inconsciente de cet état qu'il faudrait dire de transfusion entre réel et surnaturel, état qui, on le sait, sous le nom de correspondances, est un des

dogmes de son système. Pour le reste, tout dit assez que nous évoluons bien dans un univers onirique : couleurs violentes et non naturelles, jaune et rouge surtout ; profusion de gouffres et d'abîmes dans lesquels la chute ou bien paraît imminente ou bien ne cesse d'être redoutée, cette peur malade du gouffre qui, encore une fois et en contexte assez semblable, renverrait à Pascal ; fréquence des manifestations de monstres en tous genres avec tout de même une prédominance marquée du chien (dans une grande variété, il y en a qui parlent, qui embrassent, qui mordent aussi, bien entendu) mais, remarquons-le bien, sans le fatras habituel de créatures soit tératologiques soit obligées du genre (crapauds, vipères, basilics, etc. Je ne trouve qu'une seule véritable mention de dragon) ; et, en tout état de cause, sans qu'il soit loisible de s'étendre sur ce sujet ici, tout l'appareil ordinaire et bien connu des sensations bizarres, déris aux lois naturelles et ambiance mentale caractéristiques du rêve.

Je ne veux, au total, qu'insister sur la nature non malsaine, non fabriquée (à des degrés divers) de ces visions, rêves ou apparitions. Rien qui dénote quelque espèce de complaisance, encore une fois. Au contraire : s'étalent sans pudeur, chez cet homme bien de la terre, une jouissance ingénue du sommeil, un aveu franc de ses délices, de la délectation qu'il prend à avouer sans vergogne qu'il a merveilleusement dormi onze heures d'affilée ou davantage. Sans parler du retour si fréquent de la satisfaction qu'il tire de son sommeil « surnaturel ». On ne saurait dire que ce mystique soit tourmenté, qu'il appréhende la nuit porteuse de songes : ce qui me ramène, une fois de plus, à l'équilibre, il faudrait presque parler de flegme, de cette nature qui, étant sujette à de tels tracassés, n'en tire pas plus d'angoisses !

En revanche, à qui voudrait trouver là quelque relent de ce que le Moyen Âge appelait *tristitia* et qu'il comptait du reste au nombre des péchés capitaux, quelque illustration pour mystique bien-pensante en mal de voie purgative, il faut conseiller de lire lentement et de méditer les notes du 5-6 avril : tout y est en place pour d'effroyables visions cauchemardesques dans la crainte et le tremblement, le bizarre ou le pathologique. Et puis nous débouchons sur de « merveilleux » mouvements et enfin sur l'extase bienheureuse et la délectation

dans la clarté transfigurée, « car tout était céleste ; clair pour moi à ce moment-là ; » et de parler de « vie », de « splendeur », de « délice » pour conclure sur l'« extase céleste ».

Tout cela pour mettre en valeur et ce qui me paraît être l'évidente sincérité de ce témoignage et donc, par conséquent, la qualité des révélations bouleversantes dont il fait part : on remarquera que ce « journal » qui couvre plus d'une année (21-7-1743 à fin octobre 1744, si l'on ne tient pas compte de la toute dernière entrée qui serait de mai 1745) se concentre en réalité sur le mois d'avril 1744 et sur quinze jours du mois d'octobre de la même année, soient les deux moments capitaux de ces révélations. Et alors, on sent dans le style télégraphique, les ellipses, les abréviations, les notations à l'emporte-pièce qui découragent l'interprétation qu'il n'y a rien là de refait ni de surfait. Rien d'anormal non plus. Décidément, étant donné tous les présupposés qu'impliquent les visions de Swedenborg, tout l'univers mental dans lequel il évolue depuis qu'il existe et qu'il pense, on se sent fondé à faire crédit à cet homme, quelque éthéré que soit son mysticisme, quelque obscures que soient (que ne peuvent pas ne pas être) ses révélations.

Car, c'est là que je veux en venir, n'importent les conclusions de la psychologie des profondeurs ou la malveillance de qui entend se défier forcément des abstracteurs de quintessence quels qu'ils soient, il faut impérieusement se demander pourquoi Swedenborg a entendu consigner ainsi, systématiquement, ses rêves et ses visions, sans la moindre intention de leur donner une quelconque publicité (ce qui, bien entendu, n'exclut pas qu'il ait pu s'en servir pour la rédaction de ses travaux ultérieurs). Que ce soit par simple curiosité ne peut apporter une réponse satisfaisante. Force nous est de retomber sur une conclusion assez évidente qui, par contrecoup, relance l'intérêt du *Livre des Rêves* : il y a eu révélations, certes, révélations capitales et bouleversantes. Et de quel ordre ? D'ordre religieux. *Le Livre des Rêves*, qu'on le juge dans son époque ou qu'on le lise indépendamment des temps et des lieux, apporte un témoignage, dont je viens de dire l'honnêteté, sur une expérience profondément, essentiellement religieuse dont le meilleur reste éminemment actuel.

Il est intéressant de constater en effet que tous ces rêves, toutes ces visions reçoivent systématiquement, à de très rares

exceptions près, une interprétation religieuse, chrétienne, presque jamais autre, ou encore, que ce soit à peu près régulièrement une vue moraliste (moraliste, pas moralisatrice) des bizarreries apparentes qui hantent son sommeil, qu'il nous propose. Une sorte de tropisme, de penchant irrésistible finit toujours par ramener la pensée consciente vers ce pôle et il est bien vrai de dire que *Le Livre des Rêves* est finalement l'œuvre d'un homme absolument *passionné de religion chrétienne*, dans une acception de celle-ci que nous sommes en droit de dire fondamentale.

Car elle est au cœur même d'une dialectique ou d'un mouvement bien caractéristiques de Swedenborg. Résumons-les d'une phrase : il s'agit de passer de l'amour propre à l'Amour idéal (celui du Christ) avec l'aide de la grâce. Ainsi, tout est dit. Démarche finalement bien familière — faut-il, une fois de plus, invoquer Pascal ? — qui fait triompher la foi de l'entendement, après aveu d'impuissance de ce dernier (mais non sans un essai honnête de l'exercer) par le moyen de la grâce. Nous sommes en territoire connu mais assurément un témoignage comme celui-ci prend un poids tout particulier, justement parce qu'il est mieux garanti que d'autres de ne pas verser dans l'illumination ou le fanatisme tout en étant une preuve patente et vivante des impuissances de tout gnosticisme. Et quelle attitude est, au sens exact de l'adjectif, plus édifiante que celle-là, plus urgente aussi, aujourd'hui plus que jamais peut-être : aller jusqu'au bout des possibilités du rationnel, en mesurer l'échec et alors attendre de la grâce qu'elle vous aide à prendre conscience de l'Amour infini et de ses ressources !

A vrai dire, un peu de psychologie aurait suffi à nous mettre sur la voie, car l'insistance apportée à broder sur des thèmes militaires ou martiaux, la constance des préoccupations sexuelles ou amoureuses constituent bien autant de transferts ou de relais ! Il y a incontestablement du militant, du prosélyte chez ce fils d'évêque et l'on ne saurait être surpris, en définitive, de l'orientation qu'ont fini par avoir ses réflexions.

Mais reprenons le mouvement de cette dialectique, un peu parce qu'il est exemplaire, beaucoup parce qu'il permet aisément de faire litige des accusations malintentionnées portées contre Swedenborg et déjà évoquées ici. Au point de départ, donc, s'élève la conscience de l'obstacle à toute véritable

montée, cet amour-propre, cet orgueil contre lesquels nous le voyons vitupérer page après page : « j'ai négligé l'humilité, qui est le fondement de tout ».

J'ajouterai un autre obstacle qui n'est pas absolument conscient, lui, de Swedenborg, mais qui me paraît fort important aussi : il provient du puritanisme dont la notion, non seulement n'est jamais perdue, ne serait-ce que de façon diffuse, pour ces natures-là, mais encore doit rester bien éveillée chez nous qui nous intéressons à elles. On trouvera maintes traces, dont certaines sans équivoque, de puritanisme chez Swedenborg : dans l'obsession de l'impureté par exemple, (voyez le 2. du 24-25 mars avec la présence, comme obligée, par contraste, du linge bien blanc opposé à « la vermine »), ou dans le sens bien janséniste de ce qui est délicieux étant permis alors qu'il était exécrable tant qu'il était défendu. Voyez le 9-10 avril, la confession que rien n'égale la joie de l'homme chaste « quand il se trouve dans l'amour véritable et *in ipso actu* avec son épouse légitime ». On sent comment, par opposition surtout, cette joie s'accroît de la conscience des remords, en l'occurrence absents (et tout est là!) que vaudrait à cette phrase le remplacement de n'importe lequel des termes clefs (joie, homme chaste, amour véritable, épouse légitime). Puritanisme encore, l'obsession de la mise négligée, du linge sale, de l'apparence extérieure susceptible de ne pas sacrifier aux normes en vigueur, bref, la volonté de sauver la face ou, pour mieux dire encore, de ne pas prêter le flanc à la critique, de ne pas encourir le jugement défavorable d'autrui qui est le pire opprobre : qu'y a-t-il de plus insupportable que de se voir « vêtu assez communément » (24-25 mars) ? Et le psychologue aura relevé sans peine tous ces appartements mal balayés, mal tenus, mal arrangés, ces gens mal mis qui peuplent les rêves et les visions de Swedenborg. Obsédé de pureté, de propreté : obsédé d'angélisme, de rage de perfection, où le rejoindront tant d'autres grands Scandinaves, au premier rang desquels Ibsen, Strindberg, Kierkegaard, Lagerkvist, les plus glorieux, donc ! Comment rendre compte autrement de cette brutale dichotomie, si surprenante chez un esprit de cette envergure, au demeurant visionnaire, entre esprit et matière, âme et corps. Je trouve déconcertant que ce grand cerveau, non seulement n'ai jamais eu l'idée d'abolir des frontières que tout tendait à

lui faire apparaître sous un jour dérisoire, mais encore de les postuler irréfragables puisque, en somme, tout son système de correspondances s'articule autour de ces antinomies.

Une image deux fois reprise dans deux rêves différents et bien séparés dans le temps, me paraît typique de cette mentalité : c'est ce vagin armé de dents, ce vagin qui mord. Se satisfera-t-on ici d'une banale interprétation psychologique ? Dans le même ordre d'idées, mais sous un autre angle, que pensera-t-on du « dans les choses spirituelles, je suis un cadavre puant » (15-16 avril) ? Tout ce qui est excessif est insignifiant, disait, je crois, Talleyrand. En vérité, il faut que ce puritanisme ait poussé de bien profondes racines pour qu'un homme comme Swedenborg, dont je me suis tant plu à louer les qualités d'équilibre et de mesure, ait ainsi versé dans de telles outrances. Mais en un autre sens, c'est là la condition *sine qua non* qui permet une indispensable régénération. Trop de lucidité rationnelle ne peut qu'entraîner ou le désespoir le plus noir ou la certitude bien rationnelle que la solution ne peut être rationnelle et dès lors s'amorce le mouvement de catharsis qui est si caractéristique de tous ces hyperpassionnés que sont les génies mystiques, et dont les principales propositions sont trop connues pour que je fasse autre chose que les rappeler très succinctement : grossière, « sale », imparfaite, la vie terrestre n'est en fait qu'une préparation au monde des esprits car c'est là seulement, que seront définitivement accomplies nos destinées individuelles ; et comme tous les « esprits » ne sont que des êtres humains morts, il faut qu'il y ait eu transfiguration lors de ce passage d'un monde à un autre ; ainsi : lorsqu'il « meurt », l'homme est transporté dans un état spirituel ; s'il fut bon ici-bas, le voici devenu ange ; s'il fut mauvais, c'est la conscience implacable de sa méchanceté qui le précipitera de lui-même en enfer car Dieu n'est juge de personne, la créature humaine est seule arbitre de son propre sort ; il s'ensuit que seule une considérable différence de degré sépare le monde des esprits du nôtre, non de nature : la matière attend d'être spiritualisée car les « esprits » ont des corps, des vêtements, des demeures, etc. comme nous. Tout est dans ce travail de sublimisation.

Mais cela ne peut se faire de soi-même. La grâce est indispensable et j'apprécie que ce point paraisse d'une telle évi-

dence à Swedenborg que c'est à peine s'il éprouve le besoin de le détailler, de l'expliquer. En revanche, presque tout l'esprit de son œuvre est dans une citation comme celle-ci (7-8 avril) : « la seule chose à faire est de se remettre humblement à la grâce de notre Seigneur, de concevoir sa propre indignité et de remercier humblement Dieu de sa grâce ». Il peut appeler cela Providence, n'importe : le moteur de toute la réflexion est dans une indéfectible confiance en Dieu. Ailleurs, référence sera faite à l'Esprit Saint : c'est toujours la même chose, que d'ailleurs on voit transparaître de mieux en mieux au fur et à mesure que progresse *Le Livre des Rêves* — le sentiment croissant de n'être qu'un « instrument » aux mains de Dieu.

En vérité, on pourrait aisément prendre cela pour une abdication, un constat d'échec et d'impuissance avec reversement conséquentiel dans l'illuminisme, le fatras, la bigoterie, que sais-je ? N'oublions pas que les années 1743-1744 où sont consignées les notes du *Livre des Rêves* sont les années décisives où va s'arrêter la carrière scientifique pour faire place à l'œuvre mystique. La « crise » qui est rapportée ici est capitale, ne serait-ce que parce qu'elle décide de toute une destinée. Or cette crise, je viens de le dire, vient aussi d'un constat de faillite : la raison, la science rationnelle sont impuissantes à donner le chiffre de la condition humaine.

Mais, il faut y insister, nulle résignation, nulle déploration dans ces pages. Au contraire : une allégresse, une sérénité et pour tout dire une passion nouvelle. D'où la récusation ferme du soupçon qui m'effleurait quelques lignes plus haut : non, Swedenborg, n'abdique strictement rien en s'en remettant à la grâce, ou à la Providence, ou à l'Esprit Saint. Car il a trouvé (au pis, il a eu l'intuition) beaucoup plus et mieux que ce que pourrait donner tout raisonnement, toute découverte logique : il a trouvé l'amour, il a eu le sentiment de l'amour de Dieu et cela suffit pour que sa vie en soit complètement bouleversée. Celui qui confie (le 3-4 avril, avec un *NB* significatif) : « Fus pris d'un sanglot parce que je n'ai pas aimé » découvre tout à coup qu'il suffit d'être à Dieu et non pas à soi-même, et il va désormais le répéter de mille façons. Cela risquera même de verser dans les excès bien connus d'un certain mysticisme, cet excès d'amour-passion qui se fait désir de martyre, par exem-

ple. Il ne développera pas, Dieu merci, ce thème mais il convient d'imaginer ce savant, habitué des doctes sociétés et des entretiens que nous dirions hautement techniques, maintenant saisi de ces ardeurs !

Je ne sais si la conscience brutale de ce passage radical, la découverte bouleversante d'un amour absolu n'est pas, en dernière analyse, responsable de l'érotisme marqué de tant de ces rêves, voire même de la tendance étrange à l'inversion : comment justifier tous ces hommes déguisés en femmes, où je verrais volontiers une première approximation de ce qui sera un jour son idéal mystique, cet androgyne à la fois né de lointaines racines païennes (Fjörgynn-Fjörgyn, Njördr-Nerthus, Freyr-Freyja) et assuré de trouver de tels prolongements (Almqvist, Strindberg) dans la littérature suédoise moderne.

Oui, Swedenborg a découvert, a entretenu l'Amour Parfait et c'est cela la raison d'être, à la fois incitateur et, proprement, message du *Livre des Rêves*. Mieux encore : cet Amour, et c'est là l'essentiel de la révélation du 4-5 avril, il a découvert qu'il n'existait pas à l'état abstrait, mais qu'il s'était incarné en une Personne, celle du Christ, « car c'est Christus seul, en qui toute divinité est parfaite, qu'il faut adorer [...]. C'est lui le tout-puissant et l'unique médiateur ». (7-8 avril). Il y a quelque chose de profondément actuel dans cette façon de voir et, pour ne prendre qu'un exemple, je trouve remarquable de constater l'existence de la même attitude chez la Suédoise Brigitta Trotzig, le Bernanos suédois, à l'heure actuelle.

Swedenborg n'envisageait évidemment pas la publication des notes du *Lives des Rêves*. Cela va de soi, mais il eût été bien dommage que ce texte fût perdu. Après tout, peu banale et, comme je l'ai déjà dit, exemplaire est cette expérience : le génie mathématique qui découvre un jour que l'Amour est plus que tout, qui se voit obligé par ses rêves mêmes et ses visions d'en convenir, jusqu'à l'obsession, et qui s'appliquera désormais avec une conscience semblable à celle qu'il apportait à l'étude des étoiles, à proposer une sorte de progression rationnelle qui fera passer de notre état à celui de pur esprit, ce génie-là a beaucoup à nous apprendre. Il est au cœur même d'une démarche qui est celle exactement du modernisme et qui

découvrir, après les extases faciles et courtes de l'entendement et leur inévitable contrepartie, les affres et les moues de mépris de l'absurde, que seul compte l'absolu de l'amour divin. *Ubi caritas et amor, Deus ibi est !*

Régis Boyer

Le 21 juillet 1743, je quittai Stockholm, arrivai le 27 à Ystad après être passé par les villes de Tälje¹, Nyköping, Norrköping, Linköping, Gränna, Jönköping. Rencontre à Ystad la comtesse de la Gardie² avec ses deux demoiselles et deux comtes, le comte Fersen³, le major Lantingshausen⁴, maître Klingenberg⁵. Le 31 arrivèrent le général Stenflycht⁶ avec son fils et le capitaine Schieckta⁷.

A cause du vent contraire, nous ne mîmes pas à la voile avant le 5 août, nous étions dans la suite du général Stenflycht. Le 6, nous entrâmes dans Stralsund, le 7 de bonne heure, dans la ville; le même jour, la comtesse et le général s'en allèrent.

A Stralsund je visitai de nouveau les fortifications depuis la Badentore⁸ jusqu'aux portes Franken, Triebsee et Knieper, ainsi que les maisons où le roi Charles XII

1. Tälje : Söderby. Swedenborg traverse la Suède depuis Stockholm jusqu'au sud de la Scanie, à Ystad, en longeant le litor Väner.

2. La comtesse de la Gardie (1695-1745), femme — veuve au moment où Swedenborg écrit, d'un des hommes politiques les plus importants de Suède à l'époque, Magnus Jakob de la Gardie. Elle résidait à Paris après le mariage de son mari. Les « deux demoiselles » sont les dames de compagnie.

3. Il s'agit du comte Axel von Fersen, ami de Marie-Antoinette (1719-1794), qui était alors officier français; il sera ensuite membre du Conseil et président de la Diète en Suède.

4. Jakob Albrecht von Lantingshausen (1695-1768), baron, lieutenant général en 1735, gouverneur général en 1739. En 1743, il était au service de la France depuis une vingtaine d'années.

5. Carl Klingenberg (mort en 1737) était un intellectuel suédois, connu pour avoir été l'un des propriétaires et amis de Madame Nordenskiöld, la « Muse du Nord ».

6. Johan Stenflycht (1683-1758) à la fois colonel suédois et lieutenant général français, avait combattu contre le royaume de Suède, avait été banni puis, après amnistie, était revenu en Suède en 1742.

7. Schieckta, Hérig Peltz (1695-1719), marquisse de la Garde Royale en 1717, officier d'infanterie en 1743.

8. Badentore : Fortification, ici : nom des portes de la ville fortifiée de Stralsund.

1743

- 1 — Le 21 juillet 1743, je quittai Stockholm, arrivai le 27 à Ystad après être passé par les villes de Tälje¹, Nyköping, Norrköping, Linköping, Gränna, Jönköping. Rencontré à Ystad la comtesse de la Gardie² avec ses deux demoiselles et deux comtes, le comte Fersen³, le major Lantingshausen⁴, maître Klingenberg⁵. Le 31 arrivèrent le général Stenflycht⁶ avec son fils et le capitaine Scheckta⁷.
- 2 — A cause du vent contraire, nous ne mîmes pas à la voile avant le 5 août, nous étions dans la suite du général Stenflycht. Le 6, nous entrâmes dans Stralsund, le 7 de bonne heure, dans la ville ; le même jour, la comtesse et le général s'en allèrent.
- 3 — A Stralsund je visitai de nouveau les fortifications depuis la Badentore⁸ jusqu'aux portes Franken, Triebsee et Knieper, ainsi que les maisons où le roi Charles XII

1. Tälje : Södertälje. Swedenborg traverse la Suède depuis Stockholm jusqu'au sud de la Scanie, à Ystad, en longeant le lac Vätter.

2. La comtesse de la Gardie (1695-1745), femme — veuve au moment où Swedenborg écrit, d'un des hommes politiques les plus importants de Suède à l'époque, Magnus Julius de la Gardie. Elle résidait à Paris après la mort de son mari. Les « deux demoiselles » sont ses dames de compagnie.

3. Il s'agit du célèbre Axel von Fersen, aimé de Marie-Antoinette (1719-1794), qui était alors officier français ; il sera ensuite membre du Conseil et président de la Diète en Suède.

4. Jakob Albrekt von Lantingshausen (1688-1769), baron, lieutenant-général en 1757, gouverneur général en 1759. En 1743, il était au service de la France depuis une vingtaine d'années.

5. Carl Klingenberg (mort en 1757) était un intellectuel uppsalien, connu pour avoir été l'un des inspirateurs et amis de Madame Nordenflycht, la « Muse du Nord ».

6. Johan Stenflycht (1682-1758) à la fois colonel suédois et lieutenant-général français. Avait conspiré contre le royaume de Suède, avait été banni puis, après amnistie, était revenu en Suède en 1742.

7. Scheckta, Börje Philip (1699-1770), mousquetaire de la Garde Royale en 1717, officier d'état-major en 1743.

8. Badentore, Frankentore, etc. : noms des portes de la ville fortifiée de Stralsund.

logea, le *palais* Meijerfeldt⁹, les églises St Nicolai, St Jacobi — qui fut démolie lors du siège^{9 bis} — Ste Maria. Rendis une visite au colonel et gouverneur Schwerin¹⁰, au surintendant Löper, au maître des postes Criwitz. Dans l'église St Nicolai, on montre une pendule sur laquelle la foudre est tombée en 1670, 1683, 1688, à 6 heures précises, sur l'aiguille. Visité ensuite le nouvel ouvrage à l'extérieur de la Kniepertor : rencontré Carl Jesper Benzeli¹¹. Visité les ouvrages hydrauliques qui alimentent la ville, consistent en tuyaux doubles¹².

- 4 — Le 9 août, j'ai quitté Stralsund et traversé Damgarten ; dans le Mecklembourgeois passé Rimnitz jusqu'à Rostock, où se visitent 8 églises, 5 grandes et 3 petites, un cloître de femmes pour 8 personnes, mais étaient en liberté.

- 5 — De là, j'allai jusqu'à Weimar, où il y avait 6 églises, les meilleures sont Ste Maria et St Georges.

Parti de là le 11, en cours de route on visite Gadebusch où a eu lieu la bataille¹³ entre les Suédois et les Danois ; ensuite jusqu'à Ratzeburg qui est entourée d'un marécage, passé en conséquence sur un long pont.

- 6 — Le 12 arrivai à Hambourg, logé à Keiserhof où résidait aussi la comtesse de la Gardie ; rencontré le baron Hamilton¹⁴, Reuterholm¹⁵, Triewald¹⁶, König¹⁷, l'asses-

9. La résidence du gouverneur général suédois Johan August Meijerfeldt (1664-1749).

9^{bis}. Il s'agit du siège de Stralsund par les Prussiens et les Danois en 1715 : la ville, réduite aux abois, se rendit le 22 décembre.

10. Claus Filip von Schwerin (1689-1748), baron, colonel de la garnison de Stralsund en 1737, commandant de la place en 1743.

11. (1714-1793), neveu de Swedenborg, professeur à l'Université de Lund en 1750, évêque de Strängnäs (près de Stockholm) en 1776.

12. On sait l'intérêt que manifesta toujours Swedenborg pour la mécanique.

13. Le 20 décembre 1712 : elle marque la fin de la puissance suédoise aux XVII-XVIII^e siècles.

14. Carl Fredrik Hamilton (1705-1753), maréchal de Cour.

15. Nils Esbjörnsson Reuterholm (1676-1756), baron, gouverneur des provinces du Närke et du Värmland en 1739.

16. Marten Triewald (1691-1747), ingénieur et constructeur de fortifications. Un des fondateurs de l'Académie des Sciences de Suède où Swedenborg sera élu, sur proposition de Linné, en 1740.

seur Awerman, été présenté au prince Augustus, frère de son Altesse Royale, qui parlait suédois, puis par le grand maréchal du palais Lesch, à Son Altesse Royale Adolf Fredrik¹⁸; ai remis mon abrégé¹⁹, ce qui va en être imprimé, ainsi que certaines recensions du précédent.

7 — Le 17 je quittai Hambourg, me rendis à Buxtehude en traversant le fleuve où pendant un mille on voit la plus charmante *campagne* que j'aie vue en Allemagne, traversé un jardin ininterrompu de pommiers, poiriers, pruniers, noyers, châtaigniers ainsi que des tilleuls et des ormes.

8 — Le 18 à Brême, où il y a de bons remparts et des faubourgs dont le meilleur est Neustadt; près du pont qui y mène il y a 11 moulins à eau les uns à côté des autres. Visité l'Hôtel de Ville sur la place ainsi que le Gross Roland²⁰ qui est l'emblème d'une ville libre, puis l'église St Nicolai et la cathédrale; me rendis à l'hospice, il s'y trouve aussi quelques statues.

9 — Le 20, de Brême à Leer, par Oldenburg qui est un comté appartenant au roi de Danemark²¹; bons remparts avec de l'eau en abondance autour. Traversé également Neuschants; près de Leer, il y a une redoute que l'on appelle Leerort, elle appartient à la Hollande. De là à Groningen, qui est une grande ville, elle est au prince d'Orange. A Leeuwarden, on voit le *palais* qui lui est réservé, à lui et à sa mère, que l'on appelle *palais* de la princesse, de même que l'Hôtel de Ville et autres; on arriva là en trekschuit²².

10 — De Groningen, on a le choix entre deux routes, c'est-à-dire jusqu'à Harlingen et jusqu'à Lemmer; on se

17. Johan Fredrik König (1690-1747), maître des postes et agent diplomatique de Suède à Hambourg.

18. Il venait d'être désigné pour la succession du trône, le 23 juin de cette année-là.

19. C'est l'abrégé du *Regnum animale*.

20. Statue célèbre au début du xve siècle en signe de la liberté et de la franchise de la ville de Brême.

21. Appartint en effet au Danemark de 1667 à 1773.

22. Sorte de barcasse à fond plat, utilisée sur les canaux de Hollande, et halée par des chevaux.

rend à Harlingen en trekschuit, à Lemmer en voiture ;
mais on prit la route de Harlingen par Leeuwarden.

De Harlingen, qui est une grande ville...²³

1. De la jeunesse et de la famille gustavienne.

2. De Venise et du beau palais.

3. De Suède, sur les blancs nuages du ciel.

4. De Leipzig, sur celui qui était dans l'eau bouillante.

5. Sur celui qui dégringola avec la chaîne dans l'abîme.

6. Sur le roi, qui fit des dons si précieux dans une chaumière.

7. Sur le valet qui voulait que je m'en aille.

8. Sur mes jouissances nocturnes.

— M'étonnai de ne rien avoir de reste à faire pour mon propre honneur, en sorte que je m'en ressentis ; de ne plus être porté sur le sexe, comme je l'ai été toute ma vie.

9. Comment je fus *in exstasibus vigilibus*²⁴ presque tout le temps.

10. Comment je m'opposai à l'esprit et comme j'appréciais alors ce que j'avais écrit, pour découvrir ensuite que ce n'avait été que folies, sans âme ni suite ;

et qu'il doit en être de même pour une quantité de choses que j'ai écrites, puisque, dans la mesure où j'ai négligé la force de l'esprit, car toutes les fautes sont miennes propres, mais les *veritates* ne sont pas miennes.

23. La suite manque. Il semble que quatre feuilles aient été arrachées du manuscrit. La suite de la relation du voyage de Swedenborg n'a pas dû être de nature à donner lieu à commentaire. Il s'est rendu à La Haye où il est resté jusqu'au 1^{er} mai 1744, mis à part une excursion à Leyde et à Amsterdam du 23 au 25 avril 1744. L'énumération chiffrée qui suit, a donné lieu à commentaires différents. Il semble que Swedenborg ait d'abord voulu (numéros 1 à 7 inclus) noter brièvement ses rêves étranges, entreprise à laquelle il aura renoncé quand il se sera décidé à noter en détail les rêves en question. Les numéros 8 à 11 inclus, en revanche, paraissent vouloir consigner les modifications curieuses que Swedenborg ressent dans ses dispositions physiques et psychiques. Certaines de ces indications sont notées de façon obscure et difficile à interpréter.

24. En état d'extase, bien qu'éveillé.

Oui, je me mettais parfois en état *d'impatience* et j'avais, me semblait-il, des exigences quand les choses n'allaient pas aussi facilement que je le voulais, puisque je ne faisais rien pour l'amour de moi ; je voyais davantage mon indignité et remerciais pour la grâce.

- 14 - 11. Comment je découvrais que depuis que j'étais arrivé à La Haye, mes penchants et l'amour-propre que j'ai pour mon travail étaient passés, chose dont je m'émerveillais tout seul.

Comment mon penchant pour les femmes, qui avait été ma passion principale, cessa si rapidement.

Comment, tout le temps, pendant les nuits, j'ai eu le meilleur sommeil, plus que nécessaire.

Comment mes extases, avant et après le sommeil ; mes pensées claires sur ces choses.

- 15 - Comment je m'opposai à la force de l'Esprit Saint, et ce qui arriva ensuite ; comment je vis des spectres *hideux*, inanimés, affreusement enchevêtrés, et quelque chose qui bougeait dans tout cela, avec une bête qui *m'attaqua*, et pas l'enfant.

- 16 - Me semblait être étendu sur une montagne, en dessous de laquelle il y avait un abîme ; il y avait des saillies là où j'étais étendu, je voulais me relever en me tenant à une saillie, sans appui pour le pied, il y avait un abîme en dessous. Signifie que je voulais me sauver de l'abîme tout seul, ce qui n'était pas réalisable.

- 17 - Comment une femme se coucha à mon côté, comme si je veillais ; je voulais savoir qui elle était, elle parlait doucement mais elle dit qu'elle était vierge, alors que moi, je sentais mauvais ; qui était, je crois bien, mon ange gardien, car alors commença la tentation.

1744, Martii 24-25.

1744

- 18 — 1. Me tenais tout près d'une machine qui était mue par une roue, dont les rayons s'enchevêtraient à moi de plus en plus et me soulevaient sans que je puisse m'échapper. Me réveillai. Ou bien que je resterai encore plus dans l'embarras, ou bien que cela concernait *pulmones in utero*¹, sujet sur lequel j'écrivis aussitôt après ; ou bien l'un et l'autre.
- 19 — 2. J'étais dans un jardin qui avait beaucoup de planches, belles, dont je souhaitais posséder une, mais je cherchais s'il se trouvait là quelque chemin pour se promener, chose qu'il me semblait bien voir aussi, et j'en envisageai un autre. Il y avait quelqu'un qui ramassait une quantité de bêtes invisibles et les tuait, il disait que c'étaient des punaises que quelqu'un avait lâchées et jetées ici et qui les infestaient. Je ne les voyais pas, sinon une autre petite vermine que je laissai tomber sur un linge blanc tout près d'une femme : c'était l'impureté qu'il faut extirper de moi.
- 20 — 3. Descendais un grand escalier, à la fin il y avait une échelle, complètement ballante et risquée, tout en bas il y avait un trou qui s'enfonçait dans un très profond abîme ; c'était difficile de passer de l'autre côté sans tomber dans ce trou. De l'autre côté, il y avait des personnes, je leur tendais la main pour traverser. Me

1. On notera d'abord que les notations de rêves à proprement parler commencent à ce chapitre. La disposition 24-25 (dans le manuscrit 24 × 25) signifie évidemment nuit du 24 au 25. Le principe de Swedenborg est de noter d'abord son rêve puis d'en proposer une interprétation plausible, à ses yeux. Il prendra par la suite l'habitude de souligner l'interprétation. Ou, comme c'est déjà le cas ici, d'accoler à la relation du rêve une phrase qui commence par « Signifie » ou « signifiait ». Ce n'est toutefois pas toujours le cas. Ainsi, ici, il faut, pour ne pas commettre d'erreur, intercaler un « signifie » entre « Me réveillai » et « Ou bien que je resterai... » *Pulmones in utero* : les poumons dans l'utérus (la matrice). Swedenborg traite du développement du fœtus dans le sein maternel, dans son *Regnum Animale* (imprimé à Amsterdam en 1744-1745) : c'est de cela qu'il doit s'agir ici.

réveillai. C'est le danger dans lequel je suis de tomber dans l'abîme, si je ne reçois pas de secours.

21 — 4. Parlais à notre prétendant au trône² en Suède, qui était transformé en femme, assez familière aussi ; ensuite, avec Carl Broocman³ pour lui dire qu'il devait prendre garde à lui, et qui répondait quelque chose ; avec Erland Broman⁴, pour dire que j'étais revenu ici. Ne sais pas ce que cela signifie, s'il ne s'agit pas de ce qui suit.

22 — 5. Entrais dans une chambre *magnifique* et parlais à une femme qui était Grande Maîtresse de la Cour ; elle voulait me raconter quelque chose. Alors, la reine entra et passa dans un autre cabinet, semblait être celle-là même que représentait notre prétendant au trône. Je sortis parce que j'étais vêtu assez communément, étant arrivé de voyage, d'un long et vieux *surtout* sans chapeau ni *perruque* ; je m'étonnais qu'elle daignât me venir chercher ; elle racontait qu'il y avait quelqu'un qui avait donné à sa *maîtresse* tous les bijoux, mais il les avait récupérés de telle sorte qu'elle avait appris qu'il ne lui avait pas donné le plus beau : alors, elle avait jeté les bijoux. Elle me pria de rentrer, mais je m'excusai d'être si négligemment vêtu, n'ayant pas de perruque, il fallait d'abord que j'allasse chez moi. Elle dit que cela n'avait pas d'importance. Concerne ce que je devrais écrire alors, et commencer l'*Epilogum* de la seconde partie⁵, celle à laquelle je voulais ajouter un prologue, mais ce n'était pas nécessaire ; comme aussi cela s'est passé. Ce qu'elle racontait sur les bijoux, ce sont les *veritates* qui se révèlent à vous mais qui sont reprises du fait qu'elle se soit offensée de ne pas avoir eu tout. Je vis ensuite les bijoux dans ses mains, et un gros rubis au milieu.

2. Donc le prince Adolf Fredrik, voir chapitre précédent, note 18.

3. 1709-1761. Imprimeur bien connu à l'époque, installé à Norrköping, et auteur d'une énorme compilation géographique sur la province d'Östergötland.

4. 1704-1757, maréchal de la Cour. Un des esprits les plus corrompus de son temps, encourageait activement les frivolités du roi Fredrik I.

5. Soit un épilogue à la seconde partie du *Regnum animale*.

25-26 Mars 1744

- 24 — Il me semblait prendre une clef, entrai, le gardien examina quel genre de clefs j'avais ; les lui montrai toutes, si je devais en avoir deux, mais je pensais que Hesselius¹ en avait une autre. Je fus mis aux arrêts, on me surveilla, beaucoup de gens vinrent à moi en voiture, je considérai n'avoir rien fait de mal, me rappelant pourtant que l'on verrait d'un mauvais œil comment il avait pu se faire que j'eusse pris cette clef. Me réveillai. Beaucoup d'interprétations : que j'ai pris la clef de l'anatomie, l'autre, celle qu'avait Hesselius, était pour la médecine ; comme aussi que la clef des *pulmones* est l'*arteria pulmonaris*, et de la sorte, la clef de tout *motum corporis* ou *spiritualiter*².
- 25 — Je réclamai un médicament pour ma maladie, on me donna une quantité de guenilles pour payer, j'en pris la moitié et choisis dans l'autre moitié, mais rendis toutes les guenilles ; il dit qu'il voulait personnellement m'acheter ce qui pourrait amener une guérison. C'étaient les pensées de mon corps qui étaient des guenilles, c'est d'elles qui n'étaient bonnes à rien que je voulais me guérir.
- 26 — Sortis ensuite et vis beaucoup d'images noires, une de ces images noires me fut jetée, je vis qu'elle ne pouvait pas s'adapter à la base. C'était que la *ratio naturalis* ne pouvait pas s'adapter à la *spirituali*, je crois³.

Le 30-31 Mars 1744

- 27 — Vis une quantité de femmes, il y en avait une qui écrivait une lettre ; la pris, mais ne sais où elle passa. La

1. Johan Hesselius (1687-1752), docteur en médecine, assesseur au Collegium medicum ; membre de l'Académie des Sciences.

2. *Pulmones* : poumons ; *arteria pulmonaris* : artère pulmonaire ; *motum corporis* : mouvement du corps ; *spiritualiter* : le spirituel.

3. *Ratio naturalis* : raison naturelle par opposition à la raison spirituelle, *spiritualis*.

femme était assise et un homme jaune la frappait dans le dos, elle eût voulu être rossée davantage, mais c'était assez. Concerne, je crois bien, ce que j'écris et ai écrit, notre *philosophie*.

28 — Vis une femme d'une extrême beauté comme à une fenêtre où un enfant posait des roses ; me prit par la main et me conduisit. Signifie ce que j'écris et ma souffrance, qui devraient me conduire, je crois bien.

29 — Vis une procession d'hommes qui était *magnifique*, si bellement parée que je n'ai rien vu de plus beau, mais disparut bientôt. C'était, je crois bien, *l'expérience* qui est à présent en pleine floraison.

Avril, 1-2. 1744

30 — Chevauchais dans l'orage ; entrai dans toutes les pièces, cuisine et ailleurs à la recherche de quelqu'un, mais ne trouvai pas ; les pièces étaient mal balayées. Enfin je fus conduit dans l'orage dans une salle où je reçus deux beaux pains, et alors je le retrouvai ; il y avait pas mal de gens, et la salle était balayée. Signifie la Sainte Table.

31 — Le roi Charles était assis dans une pièce sombre et disait quelque chose, mais assez indistinctement, demanda ensuite à quelqu'un qui se trouvait à table s'il n'avait pas compris ce qu'il demandait, celui-ci répondit que si. Ensuite, il ferma violemment les fenêtres et je l'aidai à arranger les rideaux ; puis je montai à cheval, ne pris pas le chemin que je pensais, mais par monts et par vaux, chevauchant grand train ; m'accompagnait toute une voiturée, je ne pouvais m'en débarrasser, pourtant, le cheval se fatiguait sous cette charge et voulut l'apporter chez quelqu'un ; il entra, et le cheval devint comme une bête rouge sang que l'on a abattue, et resta couché. Signifie que j'ai eu tout ce que je voulais pour mon instruction et que je prends peut-être un mauvais chemin ; le chargement, c'était le travail qui me reste et qui

m'accompagnait : c'est lui qui, sur ce chemin-là, se fatigua tant et mourut.

- 32 — Sortais d'une voiture, laquelle fut conduite dans un lac, en y pénétrant, le cocher cria à l'autre voiture de prendre garde à soi ; il faut dire que quand il y entra, il y avait du danger. Je regardai l'autre voiture, on y voyait, sur l'arrière, un écran que l'on déployait, comme un écran ; pour ma part, en même temps que celui qui se trouvait derrière, je pris cet écran, entrai et le repliai. C'était que le début de mon travail était dur, on avertissait l'autre voiture de prendre garde, et que je dois me limiter et ne pas faire de si longues annotations.

2-3. Avril 1744

- 33 — Arrivèrent deux personnes qui entrèrent dans une maison qui n'était pas encore aménagée, quoique construite, elles en firent le tour mais ne semblaient pas bien disposées ; nous voyions que notre puissance était partie et les craignons. L'une d'elles vint à moi et dit qu'ils me destinaient une punition pour le prochain jeudi saint si je ne m'enfuyais pas, je ne savais où sortir, elle dit qu'elle voulait me montrer le chemin. Me réveillai. C'était que, dans une cahute non aménagée et non balayée, j'avais invité chez moi les personnes les plus éminentes et qu'elles avaient trouvé tout en désordre ; aurais dû être puni, mais on m'avait miséricordieusement montré le chemin pour échapper à leur courroux.
- 34 — Il y avait un mendiant qui criait qu'il voulait de la viande de porc, on voulait lui donner autre chose, mais il s'obstinait à demander de la viande de porc. Me réveillai ; même signification, je crois.
- 35 — Vis deux groupes de soldats, en bleu, qui passèrent en deux corps au pas cadencé devant ma fenêtre, laquelle était entrouverte ; je voulais regarder dehors, la première

marche, qui me semblait *magnifique*. Me réveillai ; c'est la garde divine, pour que je ne périsse pas.

NB - - - 3-4 avril 1744, qui était la veille de Pâques.

- 36 — Ne trouvai rien de toute cette nuit-là, quoique je me réveillasse souvent, croyais que tout était parti et résolu, et moi, abandonné ou emporté au loin. Le matin, il me sembla que je chevauchais, et on me montra vers où, mais quand je vis, il faisait noir ; découvris que dans les ténèbres je m'étais égaré mais alors la lumière se fit, je vis que je m'étais égaré, vis la route ainsi que des bois et des bosquets où je devais aller, et derrière eux, le ciel. Me réveillai ; alors me vint comme d'elle-même une pensée sur la *prima vita* et, à la suite, sur l'*altera vita*, et il me semblait que tout était empli de grâce. Fus pris d'un sanglot parce que je n'ai pas aimé, mais presque davantage encore parce que j'étais fâché que l'on m'eût mené et montré le chemin du royaume de toutes grâces, et que j'eusse, moi indigne, été pris en grâce.

Avant

4-5, suis allé à la Sainte Table.

- 37 — Il était dit qu'un courrier était encore venu, je disais que ce devait être que...

On chantait une mélodie et une ligne dont je me souviens, du psaume : « Jésus est mon meilleur ami »¹.

Il me semblait que les bourgeons étaient verts, qu'ils avaient éclaté.

1. C'est le psaume 245 dans l'édition suédoise du Psautier de 1695.

5-6. Avril 1744

Le 5

- 38 — Le jour de Pâques était le 6 avril. Lorsque j'allai à la Sainte Table, la tentation durait encore, presque tout l'après-midi, jusqu'à 6 heures ; quoique non assurée, il y avait une angoisse comme si l'on eût été damné et en enfer, encore qu'il y eût toujours l'espoir que donnait l'Esprit Saint, espoir très fort, selon Paul. *ad Rom. Cap. V : 5*¹. Pouvoir a été donné au Méchant de répandre l'inquiétude au plus intime de nous par diverses pensées.
- 39 — Le jour de Pâques, après la Sainte Communion, je connus un contentement intérieur, bien que je fusse extérieurement affligé ; la tentation vint l'après-midi, d'une tout autre façon, mais forte, car j'étais assuré d'avoir obtenu le pardon de mes péchés, mais toutefois, je ne pouvais gouverner mes pensées volantes pour m'exprimer avec plus d'intelligence, chose qui venait du Malin. Par permission, mes prières les apaisèrent ainsi que la parole de Dieu, la foi était présente, entièrement, mais consolation et amour semblaient être partis. Je me couchai à 9 h, la tentation, accompagnée de tremblements, dura jusqu'à 10 h 30 ; alors j'eus un sommeil où toute ma tentation me fut représentée : comment Er.B.² me sollicitait de diverses façons pour me mettre de son côté et m'entraîner dans cette *partie* (luxure, richesse, vanité), mais il ne put m'y amener ; je m'y opposais avec d'autant plus d'obstination
- 40 — qu'il se moquait de moi. Ensuite, je m'unissais à un serpent, gris foncé, qui était le chien de B., je lui assénai maints coups avec un gourdin, ne pus jamais le toucher à la tête, entreprise vaine. Il voulait me mordre mais ne le put pas, je lui attrapai la gueule, il ne put pas me mordre, je ne pus pas non plus lui faire du mal. Finale-
- 41 —

1. *Épître de saint Paul aux Romains*, V : 5, dans l'ancienne traduction suédoise : « Mais l'espérance ne trompe pas notre attente ; car l'amour de Dieu est insufflé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous est donné. »

2. Er.B. : ou bien Erland Broman, ou bien Eric Benzélius, voir note 4 du 24-25 mars et dernière note à 26-27 juin plus loin.

ment, je le pris par les mâchoires et le serrai brutalement, par le nez que je serrai de telle sorte qu'il en jaillit comme du venin ; dis que ce chien ne m'appartenait certainement pas mais que, comme il voulait me mordre, il fallait que je le châtie. Sur ce, on sembla dire qu'il n'avait pu m'amener à lui dire un seul mot, disputai ainsi avec lui ; quand je me réveillai voilà ce que je dis : « Ferme ta

42 — bouche ». On peut voir par là, sans développer, ce qu'avait été la tentation, mais en revanche combien la grâce de Dieu avait été grande, par les mérites du Christ et l'action de l'Esprit Saint, honneur à lui dans les siècles des siècles. Immédiatement me vint la pensée de l'immensité de la grâce du Seigneur, qui nous suffit à faire face à la tentation qui nous est destinée, uniquement par la grâce et l'œuvre de Dieu toutefois ; c'est Son œuvre et non la nôtre, et elle ne tient pas compte par là, des faiblesses que nous avons eues et qui, pourtant, ont dû être multiples ; également, combien est grande la splendeur que Notre Seigneur nous donne, après un bref moment de vicissitudes.

43 — Puis je m'endormis, et il apparut toute la nuit comment, d'abord, je m'étais joint à d'autres, de diverses façons, en tout ce qui avait été péché ; puis comment j'étais mêlé à tout par de merveilleux et indescriptibles mouvements circulaires, en sorte que, toute la nuit, je fus initié d'étrange manière, et puis il fut dit : « Se peut-il qu'un jacobite³ soit plus probe ? » Puis, vers la fin, on m'accueillit par une étreinte, ensuite il fut dit : il n'y a pas à l'appeler ceci ou cela — on mentionna des noms — mais ainsi : je ne me rappelle pas si ce n'était pas « jacobite » ; cela, je ne puis le décrire, c'était une *series mystica*⁴.

44 — Puis je me réveillai et me rendormis maintes fois, et tout était réponses à mes pensées, mais de telle manière qu'en toutes choses il y avait une telle vie et une telle splendeur

3. Jacobite : jacobin, religieux de l'ordre de saint Dominique.

4. Une série mystique.

que je ne peux le décrire le moins du monde, car tout était céleste ; clair pour moi à ce moment-là, mais impossible ensuite d'en rien exposer. En un mot, c'était dans le ciel, et j'entendais des paroles que nulle langue humaine ne saurait exprimer avec cette vie, cette splendeur qui en découlait et ce *délice* profond.

En outre, j'étais éveillé comme dans une *extase* céleste, chose qui est également indescriptible.

45 — Je m'étais mis au lit à 9 h, je me levai entre 9 et 10, je suis resté au lit de 12 à 13 heures. Louange, honneur, gloire au Très-Haut, que Son nom soit sanctifié, Saint, Saint, Seigneur Dieu Sabbaoth.

46 — Comment j'appris par expérience ce que cela veut dire de ne pas aimer les anges plus que Dieu, les anges qui avaient pour ainsi dire renversé toute l'œuvre ; mais eu égard à Notre Seigneur, il ne faut y prêter aucune attention, seulement à l'aide qu'ils apportent quand l'amour est loin en dessous.

47 — Je découvris en moi avec une rayonnante clarté que le plus grand bonheur serait d'être martyr car cette indescriptible grâce jointe à l'amour pour Dieu fait que l'on désire subir cette souffrance qui n'est rien à côté des tourments éternels ; et la moindre des choses serait de sacrifier sa vie.

48 — J'avais aussi en mon esprit et dans mon corps comme un sentiment d'indescriptible joie, en sorte qu'eût-elle été plus haute, le corps se fût pour ainsi dire dissous de pure joie.

Cela eut lieu la nuit entre le premier et le second jour de Pâques ainsi que le second jour de Pâques tout entier.

28

— 6-7 avril. NB. NB. NB.

49 — Le soir, je fus soumis à une autre sorte de tentation, c'est-à-dire entre 8 et 9 h du soir, quand je lisais les miracles que Dieu fit par l'intermédiaire de Moïse. Je

pensais que quelque chose de mon entendement se mêlait à cela, en sorte que je ne pouvais avoir la foi forte comme il se devait. Je croyais et ne croyais pas, pensais que c'est pour cela que les anges et Dieu se montrent aux bergers et pas au philosophe qui fait intervenir son entendement dans le jeu, comme il se trouve toujours que l'on demande pourquoi il eut recours au vent quand il rassembla les sauterelles¹, pourquoi il endurcit le Pharaon sans agir immédiatement, et d'autres choses de ce genre, dont sans doute je riaais en esprit, mais faisais tant toutefois que ma foi n'était pas ferme. Je regardais le feu et me disais à moi-même : Ainsi, je ne devais pas croire non plus que le feu existe, comme aussi que les sens extérieurs sont plus *fallaces* que ce que Dieu lui-même dit et qui est *ipsa veritas* ; je dois croire plutôt cela que moi-même. Dans de telles pensées et d'autres encore, je passai une heure ou une heure et demie, riant en esprit du Tentateur ; il est à remarquer que ce même jour j'allai à Delft et toute la journée, j'eus la grâce d'être dans de profondes pensées spirituelles, profondes et belles comme je n'en ai jamais eu, et tout ce jour-là, qui était l'œuvre de l'Esprit, que je découvrais en moi.

A 10 h, je me mis au lit, me sentant un peu mieux. Mais une demi-heure après, j'entendis du bruit sous ma tête ; je pensai alors que c'était le Tentateur qui s'en allait ; aussitôt, je fus pris de frissons, fortement, dans la tête et dans tout le corps, avec un certain fracas, et ce, plusieurs fois ; je découvris qu'il y avait sur moi quelque chose de sacré. Sur ce, je m'endormis, et vers minuit, ou vers 1 h, ou 2 du matin, je fus saisi d'un très grand frisson de la tête aux pieds, avec un fracas comme si nombre de vents s'affrontaient, qui me secoua de manière indescriptible et me prosterna sur le visage. Tandis que j'étais prosterné, j'étais complètement éveillé à ce moment-là et vis que j'étais jeté à bas, me demandant ce que cela voulait dire.

1. Voyez Exode, X : 13.

Et je parlais comme si j'étais éveillé, mais découvris toutefois que les mots m'étaient mis en bouche, et dis : « O tout-puissant Jésus-Christ, Toi qui par si grande grâce daignes venir jusqu'à un si grand pécheur, rends-moi digne de cette grâce ! » Je joignis les mains et priai et alors apparut une main qui pressa fortement les miennes, immédiatement après, je poursuivis ma prière et dis : « Toi qui a promis de prendre en grâce tous les pécheurs, Tu ne peux rien faire d'autre que de tenir Ta parole. » Au moment même, je me trouvais dans son sein et le vis face à face ; c'était une face de contenance sacrée, aux traits indescriptibles, et souriante, comme je crois qu'avait aussi été son visage pendant qu'il était vivant. Il me parla et me demanda si j'avais un certificat de santé². Je répondis : « Seigneur Tu le sais mieux que moi. » « Eh bien ! agis ! », dit-Il. — C'est-à-dire, comme je trouvais dans mon esprit que cela signifiait : Aime-moi réellement, ou fais ce que tu as promis ; Dieu m'en donne la grâce ! Je découvris que cela n'était pas à la mesure de mes forces, me réveillai en frissonnant, me retrouvai dans un état tel que j'étais absorbé dans mes pensées, ni dormant ni veillant, et pensant : Qu'est-ce que cela peut être, est-ce Christus, le fils de Dieu, que j'ai vu, mais c'est péché d'en douter. Mais comme il est prescrit que l'on doit éprouver les esprits, je réfléchis à tout cela et découvris, à propos de ce qui s'était passé la nuit précédente, que j'avais été toute la nuit purifié, entouré et gardé par l'Esprit Saint, et de la sorte, préparé à cela ; comme aussi que je fusse tombé sur la face, et que les paroles que je prononçais ainsi que la prière ne venaient pas de moi-même, mais que ces paroles avaient été mises dans ma bouche quand bien même c'eût été moi qui parlais, et que tout était sacré. Puis je découvris que c'était le Fils de Dieu lui-même qui était descendu dans un tel fracas et qui

2. La traduction de *sundhetspass* est malaisée : il s'agit d'un certificat de non-contagion délivré à un bateau après passage en quarantaine.

56 - m'avait prosterné sur le sol, de lui-même, et avait fait la prière puis avait dit être Jésus lui-même. Je demandai grâce d'avoir dû douter si longtemps de cela ; de même que d'avoir eu la pensée de réclamer un miracle, chose que je trouvais inconvenante. Sur ce, je me mis en prières, uniquement pour demander grâce, davantage, je n'y parvins pas, toutefois j'y ajoutai ensuite et demandai d'obtenir l'amour, qui est l'œuvre de Jésus-Christ et non la mienne. Entre-temps, j'étais souvent saisi de frissons.

57 - Ensuite, vers l'aube, je me rendormis et alors, tout était dans mes pensées : comment Christus s'unit aux hommes ; me vinrent de saintes pensées, mais de telle nature qu'elles sont insondables car je ne peux pas le moins du monde les rendre sous ma plume, non plus que ce qui se passa ; car la seule chose que je sache, c'est que j'ai eu des pensées de la sorte.

58 - Puis je vis mon père, dans un autre *habit*, presque rougeâtre, il m'appela à lui et me prit les bras, où j'avais de fausses manches, mais sans manchettes au bout, il prit ses deux manchettes et les attacha avec mes rubans, pour que j'en eusse ; qui signifiait que je ne fais pas partie du clergé, mais que je suis et dois être un fonctionnaire civil. Puis il me demanda dans quelle mesure il me plaisait de débattre la question qu'un roi eût donné la permission à environ trente personnes qui avaient été ordonnées en l'état spirituel, de se marier et, de la sorte, de modifier leur état. Je répondis que j'avais pensé et écrit quelque chose là-dessus, mais que cela n'avait pas de *rapport* en l'occurrence ; sur quoi je me trouvai répondre immédiatement, selon ma conscience, que l'on ne doit pas permettre de changer son état, ni à celui-ci ni à celui-là, état auquel il a souscrit. Il dit également qu'il était du même avis, mais je dis : « Si le roi en a décidé, qu'il en soit pourtant ainsi. » Il dit qu'il déposerait son vote par écrit ; et s'ils étaient 50, il en resterait. Je remarquai une chose notable : c'est que je ne l'appelai pas mon père, mais mon frère ; je demandai ensuite comment il se faisait, pensai que

59 -

mon père était mort, et que celui-là qui est mon père doit en fait être mon frère.

60 — A ne pas oublier : il me vint aussi en pensée que l'Esprit Saint voulait me présenter à Jésus et me montrer à lui, comme une œuvre qu'il avait exécutée de telle sorte que je ne devais rien m'attribuer, mais que tout était à Lui, quoique, par grâce, il nous accorde la même chose.

Puis je chantai le psaume que j'avais alors choisi : *Jésus est mon meilleur ami*, numéro 245.

61 — Voici ce que j'ai appris dans le spirituel : qu'il n'y a rien d'autre à faire que de s'humilier, et qu'il n'y a rien d'autre à demander — et ce, en toute humilité — que la grâce du Christ ; j'ajoutai de mon propre cru : d'avoir l'amour, mais c'est téméraire, car quand on a la grâce de Dieu, on se remet au gré du Christ et l'on fait selon Son gré ; c'est quand on est dans la grâce de Dieu que l'on est le plus heureux. Il me faut, par les prières les plus humbles, demander d'obtenir le pardon avant que ma conscience puisse être mise en paix, car j'étais tout de même en tentation avant que cela ne se passât ; le Saint Esprit me l'enseigna, mais dans mon stupide entendement, j'ai négligé l'humilité qui est le fondement de tout.

↑ tout
"cela"
qui
précède
?

Le 7-8. Avril

62 — Toute la nuit, ce fut comme si je descendais profondément, par des échelles et autres, mais en toute confiance et sécurité, en sorte que le gouffre n'était pas dangereux pour moi ; me vint alors aussi en rêve le verset :
Que ni le gouffre ni autre chose, que ce soit à venir ou...

63 — Ensuite, il me sembla me trouver en compagnie de plusieurs personnes chez un prêtre pour le repas, je payai pour ce même repas un *louis d'or* environ, plus donc que ce que j'eusse dû ; mais alors que je repartais de là, j'avais emporté deux vaisseaux d'argent que j'avais pris sur la

table. Cela me fit du mal et je cherchais à les renvoyer, comme il me semblait qu'on me le proposait aussi ; qui signifie, je crois, que, dans la tentation, j'ai payé du mien (c'était la grâce de Dieu) et plus encore que je devais (grâce de Dieu), mais qu'en outre, j'ai appris beaucoup dans le spirituel, que représentaient les vaisseaux d'argent que je voulais renvoyer au prêtre ; c'est rendre, pour l'honneur de Dieu, à l'église universelle de quelque façon, chose qui doit avoir lieu aussi, me semblait-il.

64 — Ensuite, j'étais avec une grande compagnie chez un autre prêtre où il me semblait avoir été naguère ; quand nous sortîmes, je trouvai que nous étions si nombreux que nous allions importuner ce prêtre, il ne me plaisait pas que nous fussions si nombreux et que le prêtre fût embarrassé. Cela signifiait que j'avais tant de pensées indociles quand cela ne doit pas être, pensées que je ne pouvais gouverner ; ceux que je venais de voir, ils ressemblaient aussi à des Polonais, des hussards errants, mais ils parurent pourtant s'en aller.

65 — J'éprouvai aussi cette tentation, que me vinrent des pensées que je ne pourrais gouverner, oui, si brutalement que je cessai d'avoir toute autre pensée, sinon que de leur laisser libre carrière, de résister à la force de l'esprit qui vous mène sur un autre chemin ; si brutalement que si la grâce de Dieu n'avait été plus forte, j'eusse dû y tomber ou devenir fou. Parfois, je ne pouvais amener mes pensées à contempler Christ que j'avais vu, encore que cela ne fût qu'un petit moment seulement ; le mouvement et la force de l'Esprit fondirent sur moi de telle sorte que j'eusse préféré devenir fou. Cela se rapportait à l'autre prêtre. Je peux comparer cela à deux plateaux de balance, sur l'un il y a notre volonté et notre mauvaise nature, sur l'autre la force de Dieu, et Notre Seigneur les induit de telle sorte en tentation qu'il laisse parfois cette balance atteindre un point *d'aequilibrium*, mais dès qu'elle veut pencher d'un côté, il l'aide à remonter ; voilà ce que j'ai découvert selon la façon séculière de parler, d'où il suit que c'est bien peu

1 notre force qui tire tout vers le bas, tout opposée plutôt
2 qu'auxiliaire qu'elle soit de la force de l'esprit ; et qu'ainsi
c'est uniquement l'œuvre de Notre Seigneur, qui dispose
les choses comme il l'entend.

67 — Donc je découvrais que ces choses se passaient dans les
pensées qui longtemps auparavant avaient été instituées,
en sorte que par là je découvrais la vérité de la parole de
Dieu qu'il n'est pas la moindre parole ou pensée que Dieu
ne sache et que si nous n'obtenons pas la grâce de Dieu,
c'est nous qui en sommes responsables.

68 — J'ai appris que c'est l'unique chose dans cette situa-
tion ; pour le reste, je ne sais rien d'autre que de remercier
humblement Dieu de sa Grâce et de prier pour qu'Il nous
l'accorde, et de considérer notre indignité ainsi que la
grâce infinie de Dieu.

69 — Il était étrange que je pusse avoir deux pensées totale-
ment différentes en même temps, celle pour moi qui — 1
occupait absolument les pensées des autres et en outre les — 2
pensées de la tentation que rien n'avait pouvoir de
chasser ; me tenaient si bien prisonnier que je ne savais
où fuir, car je les portais en moi.

70 — Par la suite, quand il m'advint diverses choses que
j'avais pensées longtemps auparavant et qui étaient enra-
1 cinées, ce fut comme si l'on me disait de trouver des
2 raisons de me disculper, ce qui était aussi une grande
tentation, ou de porter à mon crédit le bien que j'avais fait
ou, pour dire mieux, qui avait eu lieu par moi, mais
l'esprit de Dieu élimina cela aussi, m'engageant à trouver
autre chose.

71 — En ce sens, cette dernière pensée fut plus forte que les
précédentes, par ce qu'elle allait plus profondément et
que j'avais en revanche des gages plus forts de l'esprit ;
car de temps à autre j'étais pris de transpirations. Ce qui
se produisait n'était pas de nature à me réprover da-
vantage car j'avais fortement confiance qu'il m'avait été
pardonné, mais que je devais me disculper et me libérer.
Je fondais fréquemment en larmes, non pas de chagrin,

mais de joie intérieure que Notre Seigneur eût voulu faire une si grande grâce à un aussi indigne pécheur ; car de tout cela ensemble je concluais que la seule chose à faire est de se remettre humblement à la grâce de Notre Seigneur, de concevoir sa propre indignité et de remercier humblement Dieu de sa grâce, car s'il y a en cela quelque *glorification* qui aille à votre propre honneur, que ce soit la *glorification* de la grâce de Dieu ou de toute autre chose, c'est une impureté.

72 — Comme j'étais en train de penser, comme il m'arrivait souvent, s'il se ferait que quelqu'un me tînt pour un saint homme et fît, par conséquent, cas de moi, oui, comme il arrive chez certaines gens simples qui non seulement vénèrent mais encore adorent un prétendu bienheureux ou saint, je découvris alors que, dans le zèle où j'étais, je voudrais faire tout le mal possible à cette personne, afin que ce péché ne l'accable en rien ; et que je devais, par de fermes prières, apaiser Notre Seigneur afin de n'avoir

73 — aucune part dans un péché si répréhensible qui me serait imputé. Car c'est Christus seul, en qui toute divinité est parfaite, qu'il faut adorer, car il prend en grâce les plus grands pécheurs et ne tient pas compte de notre indignité, aussi ne devons-nous pas adresser nos prières à d'autres qu'à lui. C'est lui le tout-puissant et l'unique médiateur ; ce qu'il fait pour l'amour d'autrui, ce qui fait que certains sont saints, cela lui revient et pas à nous, et nous devons...

74 — Je me trouvais plus indigne que d'autres, et très grand pécheur, moi à qui Notre Seigneur avait donné d'aller plus profond que beaucoup d'autres en certaines choses par mes pensées, et je découvrais que là gît la source du péché : dans les pensées qui sont mises en œuvres, en sorte que de cette façon, mes péchés venaient de fondements plus profonds que ceux de beaucoup d'autres personnes ; en quoi je trouvais mon indignité et mes péchés plus grands que chez d'autres ; car il ne suffit pas de se faire indigne, cela peut être dit sans que le cœur y

soit et provenir de dissimulation, mais savoir ce que l'on est, c'est la grâce de l'esprit.

75 — Or tandis que j'étais dans l'esprit, je pensais, je cherchais de quoi je pourrais avoir connaissance par les pensées pour éviter tout ce qui était impur ; mais je remarquai tout de même qu'en toutes circonstances, ce qui émergeait, c'était ce que la pensée retirait de ce fond d'amour-propre, comme il se faisait que quand quelqu'un ne prenait pas égard à moi selon la haute idée que je me faisais de moi-même, je pensais toujours : si tu savais quelle grâce j'ai reçue, tu procéderaï différemment ; chose qui était aussitôt impure et avait pour base l'amour-propre. Finalement, je compris et priai Dieu qu'il me pardonne ; et souhaitai que d'autres puissent avoir la même grâce, qui peut-être l'ont eue ou la recevront ; en sorte que je remarquais clairement en moi encore quelque chose de l'horrible pomme, quelque chose qui n'était pas converti, qui est la racine et le péché originel d'Adam, oui, l'autre éternelle racine de mon péché.

76 — A table, j'entendis quelqu'un poser à son voisin la question de savoir si quelqu'un qui a surabondance d'argent pouvait être *mélancolique*. Je ris en esprit et voulus répondre, si cela avait été séant de ma part dans cette société ou si ç'avait été à moi que la question eût été posée, que celui qui a tout en surabondance n'est pas seulement exposé à la *mélancolie* mais à ce qui est plus grave encore, qui est la *mélancolie* du cœur et de l'âme, ou que c'est celle de l'esprit qui en cela opère, et je 77 — m'étonnais que cet homme abordât ce sujet ; ce dont je peux d'autant plus témoigner, moi qui, grâce à Dieu, ai pu obtenir que me soit accordé en surabondance tout ce dont j'ai besoin dans l'ordre temporel, moi qui puis vivre uniquement de mon revenu et accomplir ce que j'ai dans l'idée tout en ayant du surplus de mon revenu, ce dont je peux témoigner, donc, c'est que cette affliction ou *mélancolie* qui vient d'un manque de *soutien* est corporelle, et des pires qui soient, mais n'équivaut en rien 1 —

2 — l'autre. Mais que la force de l'esprit soit en l'un, on ne peut rien en savoir en l'autre, car il peut sembler que l'autre soit fort d'un point de vue corporel ; toutefois, ce sont là choses dans lesquelles je n'entre pas.

78 — Vis une étagère chargée de livres, pensai aussitôt que mon travail ferait plus que celui d'autres, mais me ravisai immédiatement, car l'un sert l'autre, et Notre Seigneur a mille et mille expédients pour préparer quelqu'un, en sorte qu'il faut laisser à chaque livre sa valeur, comme un *medium proximum* ou *remotum* selon l'état de l'intelligence de chacun. Toutefois, l'orgueil voudrait se manifester sur-le-champ, que Dieu le guide, lui qui détient la puissance entre ses mains.

79 — J'avais la grâce du Seigneur en telle abondance que lorsque je voulus me résoudre à tenir mes pensées en *puritate*, je découvris que j'avais une joie intime, avec toutefois une souffrance dans le corps qui ne pouvait supporter la béatitude des âmes célestes car je m'abandonnais en toute humilité à la grâce de Dieu pour qu'il fît de moi à son gré. Que Dieu m'accorde l'humilité, comme je vois ma faiblesse, mon impureté et mon indignité !

80 — Pendant tout cela, j'étais dans toutes les sociétés comme avant, et nul ne pouvait le moins du monde... me changer de quelque façon, chose qui était la grâce de Dieu, mais je savais ce que... n'osant dire que je sais que me concernait la grâce éminente, car je découvrais que cela ne pouvait aboutir à rien d'autre qu'à ou bien penser sur mon compte une chose ou une autre, selon l'accord ou l'opposition de chacun, ou bien n'en tirer aucun profit, en privé... de la *glorification* de la grâce de Dieu qui... par *amour propre*.

81 — Je ne trouvais pas de comparaison me concernant plus proche que si un paysan était fait prince ou roi, en sorte qu'il pût posséder tout ce dont son cœur aurait envie, mais pourtant, qu'il y eût en lui chose qui lui fit vouloir apprendre ce que lui-même ne saurait pas. Mais de cette

comparaison, on conclut que c'est... Ta main miséricordieuse qui cause la grande allégresse. Toutefois, j'étais anxieux qu'il ne pût s'accommoder de cette grâce.

8-9. Avril 1744

82 — Il me semblait avoir un chien sur les genoux, dont je m'émerveillais qu'il sût parler, et qui s'enquérât de son précédent maître, Swaben¹ ; il était noirâtre, qui plus est, il m'embrassa. Je me réveillai et implorai la miséricorde du Christ, car grand orgueil habite en moi, qui me flagorne.

Ensuite, je pensai que mon jour de pénitence, qui était le jour précédent, on a fait beaucoup de paquets pour l'armée.

83 — Ensuite entra une jeune femme vêtue de noir qui dit que je devais aller à... Alors m'arriva dans le dos et me tint si ferme, tout le dos, avec la main et tout, que je ne pouvais bouger ; j'appelai au secours un homme qui se trouvait auprès et qui aida cette femme à s'en aller, mais je n'étais pas en mesure de remuer le bras. C'était la tentation de la veille et que je ne suis pas capable de faire de moi-même quoi que ce soit de bon. Ensuite on entendit comme un sifflement, qu'il aurait chassé, et je fus pris de frissons.

84 — Ensuite je vis dans l'église St Pierre quelqu'un qui entrait dans la crypte, là où gît Pierre² : et on le portait au dehors, disant qu'il y en a encore un qui se cache là.

Il me semblait être libre d'entrer et de sortir ; que Dieu me guide !

85 — Ensuite je vis tout ce qui était impur, et me reconnus

1. Anton Antonsson Swab (1702-1768) maire et membre de l'Académie des Sciences.

2. L'archéologie vient de confirmer la vieille tradition selon laquelle l'église Saint-Pierre de Rome aurait été érigée sur l'emplacement même de la tombe de l'apôtre.

impur de la tête aux jambes ; implorai la miséricorde de Jésus-Christ.

Puis il me sembla que me venait à l'esprit « Moi pauvre pécheur », texte que je lus d'ailleurs le lendemain.

9-10 *Avril*

86 — Je passai toute la journée du 9 en prières, en chants de louanges, lisant la parole de Dieu, jeûnant, excepté le matin où je m'occupai un peu aussi d'autres affaires ; jusqu'à ce que vienne la même tentation qui fit que je fus comme forcé de penser à ce que je ne voulais pas.

87 — Cette nuit-là, je dormis tout à fait tranquillement. De 3 à 4 h du matin, je me réveillai et restai éveillé, mais comme dans une vision ; je pouvais lever les yeux et rester éveillé quand je voulais, si bien que j'étais en état de veille et non autrement, quoique ce fût en esprit. C'était une joie intérieure et sensible dans tout le corps, je voyais de façon ineffable comment tout s'ouvrait, tout s'envolait pour ainsi dire et se cachait en quelque chose d'infini, comme un centre où se trouvait *amor ipse*, s'étendant de là alentour pour redescendre, donc *per incomprehensibilem circulum, a centro*, lequel était *amor*, alentour puis de nouveau là. Cet *amor* en un corps mortel, dont j'étais alors empli, ressemblait à la joie que ressent un homme chaste quand il se trouve dans l'amour véritable et *in ipso actu*¹ avec son épouse ; car un *amoenitas extrema* était répandu sur tout mon corps², et cela, longtemps, surtout juste avant de m'endormir et une demi-heure, sinon une heure après le sommeil. Or tandis que j'étais parmi les esprits, quoiqu'éveillé, car je pouvais lever les yeux et rester éveillé et y rentrer, je vis et remarquai que la joie réelle et intime venait de là et qu'autant on pouvait s'y

1. C'est-à-dire « dans l'acte même » (de procréation).

2. *Amoenitas* : bien-être.

- 89 — tenir, autant de bien-être on éprouvait ; et que dès que l'on entra en un autre amour qui ne se concentrât pas là — comme un quelconque amour pour soi ou qui ne se concentrât pas là — on sortait aussitôt de la bonne voie, on en était exclu. Un petit froid me saisit et une sorte de petit frisson, ainsi que des nausées, en quoi je découvris d'où mon tourment provenait, et découvris alors d'où provient la grande torture lorsque l'esprit vous afflige et que finalement il n'est plus qu'une torture éternelle et entre en enfer, lorsque l'on reçoit indignement le Christ dans l'eucharistie, car alors l'esprit est comme une plaie pour votre indignité. Dans l'état même où j'étais, je m'enfonçais encore plus profondément dans l'esprit et, bien que je fusse éveillé, je ne pouvais me gouverner moi-même, mais il y eut comme un instinct irrésistible de me jeter sur la face, de joindre les mains et de prier pour mon indignité, et, avec la plus profonde humilité et révérence, demander la grâce d'obtenir, moi le plus grand des pécheurs, le pardon de mes péchés ; je remarquai alors que j'étais dans le même état que l'avant-dernière nuit, mais je ne pus voir plus outre, étant donné que j'étais éveillé. Je m'en étonnais, et alors il me fut montré en esprit que l'homme qui se trouve dans cet état est comme un homme qui a les pieds en l'air et la tête en bas ; et je compris pourquoi Moïse avait dû enlever ses chaussures³ quand il dut aller au Très-Haut, et pourquoi Christus lava les pieds des apôtres et répondit à Pierre que quand les pieds sont lavés, il suffit⁴. Ensuite, je découvris en esprit que ce qui part du *centrum* lui-même, qui est *amor*, c'est l'Esprit Saint, représenté par l'eau, car on le nomme aussi *aqua* ou *unda*. Pour résumer : lorsque l'on se trouve en l'état de n'avoir aucun amour qui se concentre en soi-même, mais qui se concentre dans le bien commun représenté ici-bas, *seu mundo morali*⁵, lorsque l'on a
- 90 —
- 91 —
- 92 —

3. cf. Exode, III : 5.

4. Evangile selon saint Jean, XIII : 9-10.

5. *Seu mundo morali* : ou selon la morale du monde.

l'amour *in spirituali*, c'est-à-dire celui qui ne va pas à soi-même ou à la société, mais au Christ, en qui l'amour constitue également le centre, alors on se trouve dans le juste état ; Christus est *finis ultimum*, les autres sont *fines medii*, ces dernières menant à la première⁶.

- 93 — Ensuite, je m'endormis et vis à une table, une de mes connaissances qui me salua, mais je ne m'en rendis pas compte tout de suite pour lui rendre son salut. Il s'en affecta et m'adressa quelques rudes paroles, je voulus m'excuser, le fis enfin et dis que j'avais coutume d'être dans mes pensées et de ne pas voir lorsque l'on me saluait, de même qu'il arrive parfois que je croise mes amis dans la rue sans les voir ; pris à témoin une connaissance qui se trouvait là et qui acquiesça, et je dis que nul ne voudrait (Dieu veuille qu'il en fût ainsi) être plus poli et plus humble que moi ; chose qui était provoquée par la nuit précédente où j'avais été dans d'autres pensées que celles que j'eusse dû avoir : veuille Notre Seigneur, dans sa grâce infinie, m'excuser. Mais mon ami ne fit pas de réponse, quoique paraissant convaincu, croyais-je.

10-11. Avril.

- 94 — Entrai dans une pièce minable, il s'y trouvait beaucoup de monde, ne voyais pourtant qu'une femme, était en noir, pas vilaine ; elle entra dans une chambre, loin, je ne voulais pas l'accompagner, elle me mit à la porte. Ensuite je sortis et me trouvai retenu à plusieurs reprises par un fantôme qui me maintenait tout le dos ; enfin il disparut, je sortis, arriva un laid fantôme qui fit de même, c'était un vieillard laid ; finalement, je leur échappai. C'étaient les pensées que j'avais eues la veille, quand je me voyais sans doute trop indigne, et que je ne le supporterais pas pendant le cours de ma vie ; toutefois, je me consolais en

6. *Finis ultimus* : la fin ultime, *fines medii* : les moyens.

me disant que Dieu est puissant en toutes choses et que c'est Sa force qui en est cause, cependant il y avait quelque chose en moi qui faisait que je ne me soumettais pas comme il se fût dû à la grâce de Dieu voulant faire de moi selon Son gré.

96 — Quand je sortis, je vis dans une tribune beaucoup de gens assis, et voyez ! un fort courant d'eau descendit à travers le toit, si fort qu'il transperça tout ce qu'il rencontrait. Il y en avait qui bouchaient le trou pour que cela ne coule pas, comme aussi d'autres qui se tenaient à l'écart pour que l'eau ne les atteigne pas, d'autres qui la dispersaient en gouttes, d'autres qui la déviaient pour qu'elle évite la tribune. C'était, je crois bien, la force de l'Esprit Saint qui s'infiltrait dans mon corps et mes pensées : pour celles-ci, j'en ai obstrué une partie, une partie m'a égaré, j'en ai détourné une partie, car ces gens signifient mes pensées et *voluntatem*.

97 — Ensuite, je sortis de là et dus, comme en pensée, d'une certaine façon mesurer et diviser en parties ce qui allait du centre jusqu'aux périphéries. Il semblait que ce fût le ciel, car il y eut là ensuite un éclat céleste ; là-dessus, je peux sans doute penser quelque chose, mais je n'ose pas encore m'en assurer car cela concerne quelque chose qui doit arriver.

98 — Tandis que j'étais dans ce premier assaut, j'appelai Jésus à l'aide, et cela disparut ; je tins également mes mains jointes sous ma tête, et cela ne revint pas une seconde fois. J'étais pourtant dans des frissons quand je me réveillai et entendais de temps en temps un bruit sourd, ne sais d'où cela venait.

99 — Ensuite, je me mis à penser, lorsque je fus éveillé, si cela ne pouvait être chimères ; alors je remarquai que ma foi chancelait, mais je priai les mains jointes : il faut me renforcer dans ma foi — chose qui se produisit aussi. De même, des pensées me vinrent sur ma dignité devant les autres, priai pareillement, et cela disparut immédiatement, si bien que, si Notre Seigneur détourne si peu que

ce soit Sa main de quelqu'un, celui-ci est hors de la juste voie et de la vraie foi ; ainsi en moi, où cela s'est si visiblement manifesté.

100 — Je dormis cette nuit-là environ 11 heures¹ ; toute la matinée, je fus dans mon habituel *statu iucunditatis internae*², avec toutefois, en outre, un tourment dont je pensai qu'il provenait de la force de l'esprit et de mon indignité.

101 — Me mis finalement à penser, avec l'aide de Dieu, que l'on doit se satisfaire de tout ce qui est agréable au Seigneur, car cela Lui revient, et que l'on ne résiste pas à l'esprit lorsque l'on reçoit de Dieu l'assurance que c'est la grâce de Dieu, qu'elle agit pour notre plus grand bien, car comme nous sommes Siens, nous devons nous satisfaire de ce qu'il Lui sied de faire de ce qui est Sien ; toutefois, il faut prier Notre Seigneur à ce propos, car cela n'est pas le moins du monde en notre pouvoir. En cela, Il me donna Sa grâce, j'y appliquai tant soit peu mes pensées et voulais comprendre pourquoi les choses ont lieu de la sorte ; ce qui était péché, les pensées ne doivent pas aller jusque-là, mais il faut prier Notre Seigneur de pouvoir les gouverner. Il suffit qu'il lui agrée de la sorte, et en toutes choses, on doit l'invoquer, le prier, le remercier et reconnaître humblement notre indignité.

102 — Je suis encore fatigué de corps et de pensées, car il n'est rien que je ne sache comme mon indignité et que je suis une misérable créature ; cela me tourmente de voir combien je suis indigne de la grâce reçue.

103 — Remarquai également que le courant d'eau qui tombait transperça les vêtements d'une personne qui se trouvait là quand elle se retira ; peut-être que sur moi est tombée une goutte et c'est elle qui m'accable si durement ; que serait-ce si ç'avait été le courant tout entier ; car je pris le *Symbolum*² : Que la volonté de Dieu soit faite, je suis

1. Un état de bien-être intérieur.

2. Bien que la citation soit extraite du Notre Père, *Symbolum* désigne le Symbole des apôtres.

Tien et non pas mien. Que Dieu donne la grâce pour cela, cela n'est pas en mon pouvoir.

104 - Je découvris que l'on pouvait éprouver des tourments spirituels bien que, par l'esprit, l'on fût assuré d'avoir reçu le pardon de ses péchés et que l'on eût l'espoir et la consolation d'être dans la grâce de Dieu. Cela enseigne...

105 - Je passai toute la nuit en rêve. Je n'en rappelle pas grand-chose à ma mémoire ; c'était comme si je m'étais instruit toute la nuit, en maintes matières dont je ne me souviens pas, j'ai été endormi presque 11 heures. Ce que

je me rappelle : il me semblait (1) être ce qui se nommait *substantialia* ou *essentialia*, ce à quoi l'on doit s'appliquer et chercher. (2) On disait aussi *thymus* et *glandula renalis*, que j'interprète ainsi : tout comme le *thymus* sépare du sang le sérum impropre et la *glandula renalis* le retourne au sang après l'avoir purifié, cela se passe aussi en nous,

106 - spirituellement, je crois. (3) Apparut ma sœur Cajsä¹ qui se laissait aller à mal faire, puis se couchait et criait ; quand arriva notre mère, elle prit une tout autre mine et tint de tout autres discours, ce dont je donnerai une

107 - interprétation par la suite. (4) Il y avait un prêtre qui prêchait dans une grande assemblée et, à la fin, s'élevait contre un autre, si son nom fut mentionné ou non, je ne sais ; mais alors quelqu'un se leva pour le contredire et dire que cela ne devait pas être. Je me trouvai ensuite avec eux dans une compagnie en privé, et alors, comme la question était posée, il fut dit que la punition d'une pareille chose était infamante, elle était de 3 marcs d'argent², il ne semblait pas savoir que ce fût si répréhensible ; il était dit que l'on commence par ce qui a coûté 1 marc, puis 2 marcs, etc. Ce qui signifie que l'on ne doit pas prêcher contre un autre, non plus que parler ou écrire, car cela est répréhensible et infamant ; car cela concerne

1. Swedenborg avait sept frères et sœurs, dont quatre atteignirent l'âge d'homme. Cajsä (diminutif de Catharina) (1693-1770) avait épousé un pasteur de Lidköping, Jonas Unge.

2. Le marc est une monnaie ancienne qui sera remplacée par les rixdales.

108 - l'honneur et la renommée. 5. Puis mes genoux remuèrent d'eux-mêmes, ce qui doit signifier que j'ai été humilié de quelque façon, comme aussi que c'est la grâce de Dieu, ce pourquoi je remercie d'être humilié.

109 - Puis je découvris en moi, comme peut-être aussi dans le point 3 du rêve, que dans toute pensée, et même dans celle que nous croyons presque pure perce infiniment grand péché et impureté, comme aussi dans notre désir qui va du corps dans les pensées, lesquelles proviennent de très grandes racines ; quand bien même la pensée paraîtrait pure, elle repose pourtant sur le fait que l'on considère cela par pusillanimité, par hypocrisie et par bien d'autres choses, que l'on peut découvrir aussi plus ou moins à la réflexion, en sorte qu'il est d'autant moins possible de se libérer du péché qu'il n'est pas de pensée qui ne soit fortement mêlée d'impureté ; aussi vaut-il mieux se tenir pour coupable, à chaque heure, à chaque instant, des peines de l'enfer, car la grâce et la miséricorde de Dieu, qui sont en Jésus-Christ, daignent ne pas le remarquer. Oui, j'ai remarqué cela aussi, que toute la volonté que nous avons reçue qui est régie par le corps et mène nos pensées, s'oppose à l'esprit, ce qui fait que nous sommes en combat continuel et que nous ne pouvons en aucune façon nous unir à l'esprit sinon par grâce qui nous est faite, par quoi nous sommes comme morts pour tout ce qui est bon, mais pour ce qui est mal nous sommes nos propres maîtres. Car l'on doit se tenir toujours pour coupable de péchés innombrables, car le Seigneur Dieu sait tout, et nous, très peu de chose, de nos péchés qui se produisent uniquement en pensées ; mais uniquement en actes, quand nous en sommes convaincus.

Il est aussi à remarquer que...

12-13. Avril

- 111 — J'ai remarqué que les choses étaient ainsi : par le moyen de la respiration, je pensai le jour précédent — ce qui me fut représenté aussi comme par une sorte d'écrit spirituel lumineux — que c'est la volonté qui a le plus à dire dans l'entendement, en *inspiratione*, c'est-à-dire qu'alors les pensées qui volent entrent dans le corps, et en *expiratione* où elles sont pour ainsi dire chassées ou mises en place, en sorte que les *cogitationes* elle-mêmes ont leur *activitatis vices* comme la *pulmonum respiratio*, étant donné que l'*inspiratio* relève de *voluntatem*, *expirationis ad naturam*, si bien que les pensées ont leurs *vices* en chaque *vice respirationis*¹ ; ainsi donc, lorsque survenaient de mauvaises pensées, il n'y avait qu'à inspirer, et
- 112 — elles tombaient. Par là on voit aussi la cause pour laquelle, dans une forte *cogitatione*, les *pulmones* sont tenus en *aequilibrio*, immobiles, plus *ad naturam*, et qu'alors les *inspirationes* vont plus vite que les *expirationes*, sinon c'est le contraire ; comme aussi que, *in exstasi*, on retient son souffle, et qu'alors les pensées sont comme parties ; de même dans le sommeil, où à la fois l'*inspiratio* et l'*expirationis* appartiennent à *naturam*, est représenté ce qui afflue de plus haut. Ce qui peut aussi être déduit du *cerebro*, à savoir que dans l'*inspiratio* tous les *organa intima* et le *cerebre* lui-même sont en expansion, et les pensées trouvent alors leur origine et leurs cours.
- 113 — Ensuite, j'arrivai là où des moulins à vent merveilleusement grands et hauts marchaient à un rythme terrible. J'entrai alors dans une obscurité telle que je rampais sur

1. A titre d'exemple, j'ai voulu maintenir ici le curieux style macaronique dans lequel s'exprime fort souvent Swedenborg. Le sens du passage reste clair — si l'on se rappelle que l'auteur pratiquait régulièrement des exercices respiratoires pour favoriser ses visions, et qu'en outre, il était passionné d'anatomie : les pensées elles-mêmes suivent la même alternance que la respiration pulmonaire, étant donné que l'inspiration relève de la volonté et l'expiration, de la nature (physiologique), si bien que les pensées changent au rythme du mouvement respiratoire.

le sol ayant peur que quelque aile me prît, qui en eût fini avec moi ; et j'arrivai aussi sous une aile qui s'arrêta alors et je me comportai bien, si bien que cette aile m'aida. C'était que le jour précédent j'avais été en lutte contre mes pensées, que signifient les ailes des moulins et que parfois je ne savais pas où j'irais ; toutefois, avec la grâce de Dieu, elles s'apaisèrent et j'en sortis sain et sauf. Que Dieu en soit donc honoré et loué, lui qui ne tient pas compte de ma faiblesse !

114 — Ensuite il me sembla être en compagnie de quelques personnes qui, pour ainsi dire, cherchaient à faire de l'or. Mais elles voyaient qu'elles devaient escalader, mais elles ne le pouvaient pas, or sans cela il était impossible de faire de l'or. Cela se poursuivit quelque temps, quand enfin je me trouvai avec deux personnes qui assurèrent qu'elles monteraient tout de même, bien que notre Seigneur ne fût pas de la partie. Je dis : « Cela ne se peut faire », et puis je montai devant, j'avais une corde et je tirai, remarquant qu'en dessous il y avait quelque chose qui tirait fortement dans l'autre sens ; finalement je vis que c'était un homme que je parvins à soulever et je me réjouis en disant que les choses étaient comme je le disais.

115 — Signifie, je crois bien, en particulier que l'or signifie ce qui est bien, *aurum quod bonum est* et agréable à Dieu, nous avons à grimper jusque-là pour l'obtenir et que ce n'est pas en notre pouvoir, quoique nous prétendions y arriver par nos propres forces, et que nous découvrons qu'il y a quelque chose qui tire fortement dans l'autre sens, mais finalement nous y parvenons par la grâce de Dieu.

116 — Ensuite, je restai longtemps dans la même pensée, qui devint d'un rouge de plus en plus rosé, clarté qui signifie qu'en cela réside la grâce de Dieu ; et qu'il s'agissait de faire réellement — avec la grâce de Dieu et dans la foi, que Dieu la donne ! — ce qui est bien et de l'exécuter : c'est cela, faire de l'or ; car alors, on obtient de Notre Seigneur tout le nécessaire, tout ce qui nous est utile. Cela

|| était représenté très fortement : qu'il faut effectuer ce qui est bien, et qu'en cela réside l'or.

117 — Ensuite, quand je grimpai, je fus dans une grande crainte de Notre Seigneur, comme dans un froid qui, au moindre signe, à la moindre pensée, dont j'avais peur, me faisait trembler, en quoi je voyais la grâce de Dieu, qui me montrait que je dois rechercher la félicité dans la crainte et le tremblement. Et comme il est dit dans mon *symbolum* : Que Ta volonté soit faite, je suis Tien et non pas mien, me suis donné de moi à Notre Seigneur, qu'il fasse de moi selon Son gré ; et j'avais dans le corps comme quelque chose de mécontent, mais en esprit j'étais content de cela, car c'est la grâce de Notre Seigneur qui provoque cela. Que Dieu me renforce en cela !

118 — J'étais continuellement en lutte contre des pensées doubles, qui combattaient l'une contre l'autre. Je Te prie, ô Dieu tout-puissant, de recevoir la grâce d'être Tien et non pas mien. Pardonne-moi si j'ai dit que je suis Tien et non pas mien, cela ne m'appartient pas, cela appartient à Dieu, prie pour la grâce de pouvoir être Tien et que je ne sois pas abandonné à moi-même.

13-14 Avril

119 — Pensai comment la grâce de l'esprit toute la nuit travailla en moi ; vis Hedvig¹, ma sœur, avec laquelle je ne voulais rien avoir à faire, ce qui signifie que je ne dois pas toucher *oecon. anim.*², mais le laisser. Sembla ensuite, étant donné que cela dura longtemps, qu'elle disait à ses enfants : « Allez lire » ; ensuite que l'on pouvait jouer au jacquet ou aux cartes, chose à laquelle ils se mirent pour passer le temps, et qui dura aussi au repas. Crois que cela

1. Une autre sœur de Swedenborg, qui vécut de 1690 à 1728. Elle épousa le gouverneur Lars Benzelstierna.

2. Soit : *oeconomiam animalem*. Selon P. E. Wahlund, il doit s'agir de la troisième partie, non imprimée, de *De oeconomia regni animalis*.

signifie qu'il n'est pas répréhensible de le faire, quand on le fait correctement.

120 — J'étais couché avec une femme qui n'était pas belle, mais l'aimais pourtant, et qui avait les mêmes choses que d'autres là où je mettais la main, mais en avant il y avait des dents ; semblait être Arckenholtz³ sous forme de femme. Ce que cela signifie, je ne sais : ou bien de ne pas toucher une femme, ou bien en *policis* que l'on devient *mordant*, ou bien autre chose.

121 — Toute la journée, je fus dans une double pensée, qui voulait détruire le spirituel par calomnie pour ainsi dire, en sorte que je trouvai la tentation extrêmement forte. Par la grâce de l'esprit, je fus amené à fixer mes pensées sur un arbre, regardai la croix du Christ et la crucifixion du Christ ; tant que je fis cela, les autres pensées tombèrent à plat comme d'elles-mêmes. Sur ce, je poursuivis la même pensée si fortement que je pensai mettre sur la croix le Tentateur et le chasser, car je fus libre en un instant ; ensuite, je dus tenir mes pensées si fermement là-dessus que dès que je relâchai mes pensées et ma vision intérieure, je tombais dans des pensées tentatrices. Dieu soit loué, qui m'a donné cette arme ! Que Dieu dans Sa grâce me garde ainsi, que je puisse avoir constamment devant les yeux mon Sauveur crucifié, car je n'osais pas regarder mon Jésus tel que je l'ai vu, car je suis un indigne pécheur, et je devrais tomber sur la face, et c'est Jésus qui me relève pour le regarder ; alors, je vois la crucifixion du Christ.

14-15. *Avant*

123 — Me semblait dégringoler en bas d'escaliers, effleurai à peine chaque marche, parvins heureusement en bas sans

3. Johan Arckenholtz (1695-1777), historien politique qui composa une imposante compilation sur la reine Christine. Dans les années 1740, il fut impliqué dans de graves complots politiques et fut condamné à la forteresse.

danger ; vint la voix de mon cher père : « Tu fais bien du bruit, Emanuel » ; il disait être fâché, mais cela passerait. C'était qu'hier je me suis servi trop hardiment de la croix du Christ, toutefois ce fut par la grâce de Dieu que je m'en tirai sans danger.

124 — Puis je m'accrochai à un gradin, brisai le col d'une bouteille, d'où s'écoula un épais matériau qui emplît le plancher ; s'écoulait vers le bas. A ce que je crois, c'est que par la grâce de Dieu et non par mon pouvoir, quantité de mauvaises choses ont été extirpées hier de mes pensées. M'en tins à ce qui fut écrit, qui est ce que je ferai encore.

125 — Entendis un ours qui hurlait, ne le voyais pas, n'osais pas rester à l'étage supérieur, car il y avait là un cadavre qu'il aurait pu éventer. Je descendis ensuite dans la chambre d'un certain docteur Morsus, fermai les fenêtres : qui signifie *tentation*, aussi bien par avarice que peut-être par autre chose et que je suis dans mes spéculations anatomiques.

126 — Ce Docteur Morsus semblait faire la cour à une belle fille, il obtint son consentement, eut la permission de l'emmener où il voulait. Je plaisantai avec elle, de ce qu'elle eût dit « Oui, volontiers » et autres choses ; c'était une belle fille, elle grandissait et embellissait. C'était que je devais m'instruire sur les *musculis* et réfléchir.

127 — J'eus pendant 12 heures un sommeil surnaturel, bon et long ; quand je me réveillai, j'avais la crucifixion de Jésus et Sa croix devant les yeux. L'esprit parvint si haut avec sa *vita caelesti quasi exstatica* et pour ainsi dire me laissa y monter de plus en plus haut, en sorte que fussé-je monté plus haut, j'eusse été dissous par la même véritable *vita gaudii*.

128 — Me vint ensuite en esprit que j'étais allé trop loin lorsque, dans mes pensées, j'avais étreint le Christ en croix, quand je lui avais baisé les pieds puis m'en étais allé de là, comme tombé à genoux et priant pour sa crucifixion ; pensais que, tant que je fais cela, les péchés

de ma faiblesse me sont pardonnés. Me vint à l'idée que je pourrais avoir en image la même chose devant mes yeux corporels, mais cela, je découvris que c'était bien éloigné d'être juste et que c'était grand péché.

Le 15-16. *Amig* 1744

- 129 — Il me semblait que je grimpais à une échelle pour sortir d'un grand abîme, après moi, venaient d'autres femmes que je connaissais ; je me tenais immobile et les effrayais, exprès, puis montais, rencontrai un talus vert et me couchai. Les autres suivirent, je les saluai, c'étaient des femmes, elles se couchèrent à côté de moi, une jeune et une un peu plus vieille, je leur baisai les mains à toutes deux, ne sachant pas laquelle j'aimerais. C'étaient mes pensées et *ouvrage d'esprit*, de deux sortes, qui émergèrent enfin, je les reprenais et les saluais.
- 130 — Ensuite, j'arrivais là où beaucoup d'hommes étaient rassemblés, une grande quantité de beaux jeunes gens en groupe en un endroit, il en arrivait de nouveaux, comme Henning Gyllenborg qui arrivait à cheval¹ ; j'allais jusque là et l'embrassais et restais près de lui. Signifie que je reviens à mes *res memoriae* et *imaginationis* et de nouveau les salue ; *ergo*, je reviens à la faculté supérieure et inférieure.
- 131 — Puis j'arrivai chez moi et restai dans ma maison, beaucoup de gens venaient me voir, je savais que j'avais caché une belle petite femme et un garçon, je les cachais tout de même ; au demeurant, je n'avais guère de provisions pour tout un groupe, je ne voulais pas encore sortir mon argenterie avant d'avoir régalé tout le monde, pas plus que de les mener dans une chambre *magnifique*, bien équipée au dedans. Signifie que je suis revenu chez moi et que j'ai acquis la science qui est à présent consignée

1. Henning Gyllenborg (1713-1775), politicien et arriviste célèbre.

ici, et qu'avec le temps j'apprends à pouvoir m'en servir, et apporter l'argenterie et les mener dans la belle chambre.

- 132 — Semblait que j'accusais quelqu'un, mais ne me rappelle pas comment, toutefois je retirai mon accusation pour finir et m'excusai tant soit peu, étant donné que lui-même avait dit cela, mais les mots étaient oubliés. Signifie que je me suis accusé mais me suis excusé toutefois, étant donné que j'ai moi-même tout avoué.
- 133 — Il était dit *nicolaïtes* et *Nicolaus Nicolaï*² ; si cela signifie mon nouveau nom, je ne sais. Le plus remarquable, c'était que je représentais maintenant l'homme intérieur, et comme s'il se fût agi d'un autre que moi-même, je rendais visite à mes pensées, les effrayant, à mes *res memoriae* accusant un autre être, en sorte que maintenant tout est inversé : je représente quelqu'un qui s'oppose à quelqu'un d'autre, ou l'homme intérieur ; car j'ai prié Dieu pour que je ne puisse être mien, mais pour que Dieu me donne la grâce de me laisser devenir Sien.
- Voilà maintenant 21 jours que cela dure.
- 134 — Je découvris par la suite que la plus grande partie s'interprétait autrement. (1) Les deux femmes signifiaient que je préférerais m'adonner à des études philosophiques plutôt qu'à des spirituelles, qui montraient plutôt mon *inclination*. (2) Que j'aie embrassé Henning Gyllenborg et que j'aie vu tant de monde signifiait que non seulement je me réjouissais d'être au monde, mais aussi que je voulais me vanter de mon travail. (3) Nicolaus Nicolaï était un *philosophe* qui envoyait chaque année à Augustus du pain, d'abord pour payer ses dettes, comme je trouvais qu'il était de mon devoir de me réconcilier avec Notre Seigneur, étant donné que dans les choses spirituelles je

2. Les nicolaïtes sont des hérétiques du 1^{er} siècle de notre ère. Il est question d'eux dans l'Apocalypse. Quant à Nicolaus Nicolaï, il semble que ce soit une invention de Swedenborg : tous les efforts d'identification sont insatisfaisants.

135 — suis un cadavre puant. Car j'allai chez l'envoyé Preis³ et il se rendait chez le pasteur Pombo pour que de nouveau je puisse recevoir l'eucharistie, chose qui m'était accordée ; je le rencontrai chez l'envoyé et entrai avec lui, ce qui était la *providence* de Notre Seigneur. Le même jour, je mangeais chez l'envoyé Preis mais n'avais aucun *appétit*. — Le 17, reçus l'eucharistie du Seigneur chez le pasteur Pombo.

17-18. *Avril*

136 — Rêves terrifiants, comment le bourreau faisait rôtir les têtes qu'il avait coupées et faisait rôtir longtemps une tête après l'autre dans un four vide, qui jamais ne s'emplissait ; on disait que c'était là sa nourriture ; c'était une grande femme, elle riait, elle avait une petite fille avec elle.

137 — Ensuite comment le Malin m'emmenait dans divers gouffres et m'attachais, je ne me rappelle pas tout ; des gens ligotés étaient jetés partout dans l'enfer.

138 — Comment fut faite une grande procession, dont j'étais exclu, et que j'aurais dû venir de là ; mais je voulais y aller avec du travail, m'y assis, mais on me conseilla de m'en aller de là, je m'en allai. Toutefois, j'avais un autre lieu pour pouvoir voir la procession, laquelle n'était pas encore arrivée.

139 — Pourtant, comme je suis certain que Dieu fait grâce et miséricorde à tous les pauvres pécheurs qui veulent se convertir et avec une foi constante cherchent refuge en son incompréhensible miséricorde et par le mérite de Jésus-Christ notre sauveur, je m'assure de Sa grâce et je me remets en sa protection, étant donné que je crois assurément avoir reçu le pardon de mes péchés ; ce qui

3. Joakim Fredrik Preis (1667-1759), diplomate, envoyé à La Haye à partir de 1725.

est ma consolation, que Dieu veuille la fortifier pour l'amour de Jésus-Christ.

- 140 — Ce jour-là, je fus de temps à autre dans une angoisse intérieure et parfois dans le désespoir, fus assuré pourtant du pardon des péchés. Subis de la sorte une forte épreuve jusqu'à 10 h, où, avec l'aide de Dieu, je m'endormis : dans mon sommeil, il me sembla que l'on disait que quelque chose allait être offert de l'intérieur. Dormis 1 h et demie, bien que pendant la nuit j'eusse dormi plus de 10 heures ; ai eu, avec la grâce de Dieu, un sommeil surnaturel, comme tout ce demi-semester aussi.

Le 18-19. *Avril*

- 141 — Pensais que nous travaillions longtemps à rentrer une cassette dans laquelle il y avait des choses précieuses, et ce longtemps, comme si c'était à Troie ; finalement on passa en dessous et on la poussa, fut portée à l'intérieur comme vaincue, et l'on sciait sans arrêt. Signifiait comment l'on doit travailler pour gagner le ciel.
- 142 — Me semblait avoir une méchante montre sur moi, mais à la maison, de coûteuses pendules que je ne voulais pas changer contre des pendules en or. Signifie que je dois avoir les connaissances qui sont précieuses pour pouvoir employer mon temps au mieux.
- 143 — J'avais l'empresion d'être encerclé vers le bas de *stratis lamellatis* qui se développaient de diverses façons, et au même instant vint comme... Signifie que je suis protégé davantage pour rester sur le droit chemin.
- 144 — Il y avait un chien très gentil, brun foncé, qui me suivait ; quand survenait quelque bête, il se dressait, quand c'était une étendue d'eau, il s'y rendait pour en voir la profondeur : peut-être cela signifie-t-il le chien de Tobie¹.

1. Swedenborg fait allusion à un passage de *Tobie* (VI : 1).

- 145 — Vis une étrange bête à une fenêtre, mais vive, brun foncé aussi, qui entra par une autre fenêtre, et celle qui était sur le dos fut enlevée en râclant et enroulée dans un mouchoir. J'examinai et le vis encore un peu, mais je ne pus lui en montrer un autre, au dedans il y avait une pharmacie ; je demandai s'il fallait que je l'abatte. Doit signifier qu'il faut que l'on m'enseigne ce qui sert à mon amélioration et davantage.
- 146 — Me sembla ensuite certain que l'on me disait ou que l'on me faisait comprendre quand je m'égarais.
- 147 — Vis König² et le prof. Winbom³ qui arrivaient, savoir, que j'allais vivre avec eux, les jours ouvrables avec ceux qui ne sont pas chrétiens, car on disait que K. n'était pas chrétien ; Winbom arrivait à pied, ce qui signifie les dimanches.
- 148 — Ce jour-là, j'eus le cœur tant soit peu inquiet, étant donné que mes pensées, pour et contre, volaient contre mon gré et que je ne pouvais les retenir. Fus au service religieux et trouvai que les pensées sur les choses de la foi, sur le Christ, ses mérites et choses semblables, comme celles qui les accompagnent et les confirment, provoquent pourtant de l'inquiétude et donnent carrière à des pensées contraires que l'on ne peut prévenir lorsque l'on veut croire par son propre entendement et non par la grâce du Seigneur. Finalement il me fut donné par la grâce de l'Esprit d'avoir la foi, sans *raisonnement*, d'être assuré en elle, quand je voyais mes pensées qui confirmaient le fait, comme en dessous de moi ; en mon cœur, je riais d'elles, beaucoup plus encore, de celles qui les ébranlaient et leur étaient contraires ; la foi semblait être loin au-dessus des pensées de mon entendement. Alors seulement j'eus la paix ; que Dieu m'y fortifie, car c'est Son œuvre et d'autant moins la mienne que mes pensées, fussent-elles

2. Christian König (1678-1762), juriste connu, auteur d'*Exercices scientifiques*.

3. Anders Winbom (1687-1745), professeur de théologie à l'Université d'Uppsala.

les meilleures, la détruisent plus qu'elles ne la favorisent. Alors, on rit de soi-même, aussi bien quand on s'élève en pensée contre ce que l'on croit que quand on veut le confirmer par son entendement. C'est aussi chose plus haute — je ne sais si c'est la chose suprême — que l'homme reçoive la grâce de ne pas mêler son entendement aux choses de la foi, bien que semble-t-il, Notre Seigneur admette chez certains que cela découle, sans assurances, de l'entendement, bienheureux ceux qui croient et ne voient pas. Cela, je l'ai clairement écrit dans mon prologue, numéros 21 et 22⁴, quoique n'ayant pu me le rappeler de moi-même ou y arriver sans la grâce de Dieu, à mon insu, semblait-il, quand par la suite, par l'effet même et le changement dans tout mon être intérieur, je le trouvai ; car c'est la grâce et l'action de Dieu, honneur à lui éternellement. Car je déduis de cela quelles difficultés les lettrés, plus que les illettrés, ont à parvenir à cette foi, et que de la sorte, sur leur propre compte, qu'ils rient d'eux-mêmes, car c'est avant tout l'adoration de son propre entendement qu'il faut élever pour la précipiter à terre ; ce qui est l'œuvre de Dieu et non celle de l'homme. De même, c'est l'œuvre de Dieu que de garder un homme en cet état. Ainsi, cette foi est séparée de notre entendement et se tient au-dessus de lui. Voilà la *pura fides*, l'autre est impure aussi longtemps qu'elle se mêle à notre entendement ; il faut tenir notre entendement prisonnier sous l'obéissance à la foi. Ce que l'on croit doit en conséquence être ce qu'Il a dit, Lui qui est un Dieu, en tous lieux la vérité elle-même. C'est-à-dire, et c'est ce qu'il faut comprendre par là, que nous devons être comme des enfants ; quantité des choses que j'ai vues s'accordent à cela et peut-être aussi le fait que tant de têtes étaient rôties et jetées dans le four, qui était le fourneau du Malin.

4. C'est-à-dire le prologue à son *Regnum animale*.

- 153 — Que les justifications assombrissent la foi, cela se voit aussi au fait que l'entendement ne va pas plus loin que jusqu'aux probabilités, c'est en cela que réside toujours pour ainsi dire la *probatio majoris* ou *minoris* ; car les justifications venues de notre propre entendement sont toujours soumises au doute qui obscurcit la lumière de la foi. Mais la foi est uniquement un don de Dieu, que l'on reçoit si l'on vit selon les commandements de Dieu et en conséquence si on le prie constamment pour cela.

Le 19-20. Avril

- 154 — Ai eu un tout autre sommeil, rêvai beaucoup, après quoi je fus pris de frissons, mais ne pouvais rien me remettre en mémoire, car chaque fois les rêves se dérobaient à moi.
- 155 — J'avais les mains jointes au réveil, il me sembla qu'elles étaient serrées par une main ou un doigt, ce qui, avec l'aide de Dieu, signifie que Notre Seigneur a entendu mes prières.
- 156 — Ensuite, en vision — qui n'est ni sommeil, ni veille, ni extase — il me vint à l'idée que le roi Charles avait combattu, la première fois, vainement, puis que dans l'autre bataille contre les Saxons, il avait remporté la victoire et était plein de sang. Ensuite, que les muses ont gagné ; ce qui signifie que, avec la grâce de Dieu, j'ai gagné la bataille et que, dans mes études, j'atteindrai mon but.
- 157 — Je me levai alors, grâces et louanges soient à Dieu rendues ! Je ne veux pas être mien, je suis sûr et je crois que Toi, ô Dieu, me laisseras être Tien tous les jours de ma vie et ne m'ôteras pas Ton esprit saint qui me fortifie et me soutient.
- 158 — Ce jour-là, je fus dans la plus forte des tentations, en sorte que quand je pensais à Jésus-Christ, s'immisçaient immédiatement des pensées impies dont je ne pouvais

répondre, selon moi. Je me donnai la correction mais je puis confesser n'avoir jamais été de cœur aussi léger que ce jour-là et pas le moins du monde intimidé ou affligé comme les autres jours, quoique la tentation fût au plus extrême, pour la raison que Notre Seigneur m'a donné la foi forte et la consolation qu'Il m'aidera pour l'amour de Jésus-Christ et selon Sa promesse, en sorte que je découvris alors quel effet avait la foi.

- 159 — J'étais aussi dans une telle humeur que, par colère contre Satan, je voulais me battre contre lui avec les armes de la foi ; par là on voit quel effet a la vraie foi sans raisonnement ou sans le renfort de ses raisons. Mais c'est la grâce de Dieu seul ; cela fût-il arrivé auparavant, j'eusse été absolument interdit ; toutefois, j'avais peur d'avoir offensé Notre Seigneur par mes efforts pour me disculper, ce dont je lui demandai pardon avec toute l'humilité possible. Le roi tout sanglant, ce doit probablement signifier Charles XII.

21-22. *K. v. n. p.*

- 160 — Me semblait que je m'égarais dans les ténèbres et ne sortais pas avec les autres, je tâtais les murs et parvins enfin dans une belle maison où se trouvaient des gens qui s'étonnèrent que je fusse venu par ce chemin-là. Ils vinrent à ma rencontre et dirent que ce n'était pas le chemin ; je dis : « On dit qu'il y a une ouverture ici » ; ils nièrent. Signifie que je me suis complètement égaré ce jour-là.
- 161 — Puis il y eut un gros chien qui se glissa sous la couverture là où j'étais couché et me lécha le cou. J'avais peur qu'il me morde, mais cela ne se produisit pas, et il fut dit qu'il ne me mordrait pas. Signifie les pensées secondaires que j'ai eues et qui m'empêchaient de penser à ce qui est saint.
- 162 — Ensuite, j'étais avec des comédiens ; l'un dit qu'un

Suédois était arrivé, qui voulait me voir. Nous entrâmes, dressâmes un grand escalier devant lui ; c'était un chien, qui était enveloppé [d'une couverture], avec un chiot qui tétait. Signifie mes affreuses pensées. A une canne à pêche pendait quelque chose de semblable, ne voulait pas s'en aller, fut enfin arraché dans une autre pièce ; signifie que j'en serai libéré.

- 163 — En vision, il me sembla que l'on arrachait quelque chose en l'air ; doit signifier que mes pensées doubles seront mises en pièces.

Quand je me réveillai, j'entendis les mots : Tout est grâce ; ce qui signifie que tout ce qui est arrivé est grâce, et pour mon plus grand bien.

- 164 — Ensuite je vins à douter, étant donné qu'il me semblait être tellement séparé de Dieu, si je pouvais encore penser à lui comme à une personne vivante, si je ne devais pas modifier mon voyage et revenir chez moi. Arriva un groupe d'âmes et de corps en mouvement et enchevêtrés, mais je repris courage et je découvris que j'étais venu faire le plus grand bien possible et promouvoir l'honneur de Dieu ; reçu un talent, tout mis en œuvre pour cela, l'esprit a été avec moi depuis la jeunesse dans ce but. Je me tenais pour indigne de vivre si je faisais autre chose que suivre la juste voie ; de la sorte, me moquai des autres pensées suborneuses.

- 165 — Ainsi de la volupté, de la richesse, de la grandeur, que je négligeais, trouvant vain tout cela et que celui-là est plus heureux qui n'est pas en possession de ces choses ; il est satisfait et plus heureux que celui qui les possède ; car je me moquais de toutes les raisons qui étaient invoquées et, de la sorte, avec l'aide de Dieu, arrêtai ma décision. Que Dieu m'aide !

Pensai que la poule chante, chose qui arrive juste après qu'elle a pondu l'œuf.

- 166 — En outre, je remarquai que la foi consiste sans doute en une consolation assurée que l'on reçoit de Dieu, mais qu'elle consiste aussi en notre œuvre : faire ce qui est

bien, chacun selon son talent, pour son prochain, et ce, d'autant plus qu'on le fait parce que l'on croit que Dieu l'a ordonné ainsi, sans raisonner davantage, mais que l'on fait œuvre d'amour, par obéissance à la foi, quoique ce soit contre la concupiscence du corps et ses efforts pour nous convaincre de n'en rien faire ; en sorte qu'une foi sans œuvres n'est pas une vraie foi ; et doit résolument s'ignorer elle-même.

Anglais : De plus,
ce que le v.-l. m. s'efforce
entre deux personnes
mais sans y parvenir

22-23. Avril

- 167 — Rêves pénibles : de chiens qui disaient être mes compatriotes et qui me tetaient le cou sans me mordre ; de plus, comment je voulus copuler avec deux d'entre eux sans parvenir à éjaculer. Le matin, je sombrai dans d'affreuses pensées, comme le jour précédent : le Malin m'avait pris, avec la consolation toutefois qu'il restait au dehors et me lâcherait bientôt. Alors que j'étais dans des pensées condamnables, les pires qui se pussent trouver, au moment même Jésus-Christ s'imposa fortement à mes yeux intérieurs et je fus investi de l'action du Saint-Esprit, si bien que je pus en déduire que le diable était parti. Le jour qui suivit je fus de temps à autre assailli par de doubles pensées et en lutte, après le dîner j'eus l'esprit calme pour la plupart et pensai à Dieu, bien que ce fût dans l'ordre temporel ; je voyageai alors jusqu'à Leyde.

- sans
sans

Avril

23-24, à Leyde.

- 169 — Il me semblait que nous volions, une femme et moi, et que je me battais contre elle : elle m'entraînait dans la mer puis en l'air ; finalement, je la frappais au front, avec une assiette aussi brutalement que possible et lui coinçais la face en sorte qu'elle semblait être vaincue. C'étaient mes

assauts et mon combat contre mes pensées, pensées que j'ai vaincues.

170 — Il me semblait que l'on disait *interiorescit, integratur*, qui signifie que, par mes assauts, je suis purifié intérieurement.

171 — Ensuite, toute la nuit, on me dicta quelque chose de saint qui se concluait par *sacrarium* et *sanctuarium*¹. Je découvris que j'étais au lit, couché avec une femme qui disait : « Si tu n'avais pas dit *sanctuarium*, nous aurions fait la chose. » Je me détournai d'elle, elle, de sa main, toucha mon [membre] qui devint grand, grand comme il ne l'a jamais été, je me retournai, l'appliquai, il se plia mais se fraya pourtant un passage dedans ; elle dit qu'il était long, je réfléchissais pendant ce temps qu'il en adviendrait un enfant et éjaculai *en merveille*.

Il y en avait une près du lit qui guettait, mais elle s'en alla tout de suite.

172 — Cela signifie un amour extrême pour le sacré, car tout amour tire de là son origine, est une *series* ; dans le corps, il est en fait dans la *projectione seminis* ; quand toute la semence est là, et pure, cela signifie l'amour pour *sapientia*, la première femme symbolisait *veritate*, toutefois, comme il y en avait une autre qui écoutait, cela ne se fit pas avant qu'elle fût partie. Signifie que là-dessus, il faut se taire et ne pas en parler, car pour l'entendement du siècle, c'est *impurum* alors qu'en soi c'est *purum*.

173 — Ensuite je m'endormis un peu, et il me sembla que coulait pas mal d'huile mêlée d'un peu de moutarde ; qui doit être ma vie à venir où, sans doute, il y aura du plaisir avec quelque désagrément ; à moins que cela ne signifie un médicament pour moi.

Cela se passait à Leyde, le matin du 24 avril.

1. *Sacrarium* : sacristie, *sanctuarium* : sanctuaire.

Avril

24-25 à Amsterdam.

174 —

Toute la nuit, pendant environ 11 heures, je ne fus ni dormant ni veillant, dans une étrange torpeur, je savais tout ce que je rêvais. Je tenais mes pensées attachées, ce qui me mettait parfois en transpiration ; l'état de ce sommeil, je ne puis le décrire, par lequel mes doubles pensées pour ainsi dire se séparaient ou bien étaient mises en pièces. Entre autres choses, je rêvais que je parlais plusieurs fois au roi Charles XII, et tout ce qu'il disait, chose dont je m'étonnais, il le disait avec un fort accent français que je ne comprenais pas. Comme aussi lorsque je parlais à d'autres pensant qu'il n'entendait pas, il était à côté, ce qui faisait que je rougissais de ce que j'avais dit. Signifie que Dieu m'a parlé, et que je n'en ai pas compris grand-chose car ce sont des représentations auxquelles je comprends encore bien peu de chose ; et qu'il entend et remarque tout ce qui se dit et toute pensée que l'on a ; comme aussi qu'il est parfaitement certain que nulle pensée ne lui échappe qu'il ne voie, et au fond toutes choses, mille fois plus que moi-même.

25-26. Avril

176 —

Il me semblait que des femmes et des hommes étaient installés dans un bateau en partance, il y en avait un qui tenait mon chien, que je lui enlevai ; il me montra le chemin pour aller à la maison, dans une belle chambre où il y avait aussi du vin. Signifie peut-être que je dois envoyer mon travail en Angleterre ; et que ce jour-là il faudra me mener à l'endroit où je devrais m'amuser, comme il arriva aussi à H. Hinr. Pesch.

Avril

25-26, à La Haye.

- 177 — Un précieux et beau sommeil, pendant environ 11 heures, avec diverses représentations. Comment une femme qui était mariée me persécutait, mais j'étais sauvé ; signifie que le Seigneur me délivre des tentations et des persécutions.
- 178 — Une femme mariée voulait m'avoir, mais j'en aimais une qui n'était pas mariée ; la première se fâchait et me persécutait, mais je parvins tout de même à obtenir celle qui n'était pas mariée et fus avec elle, et l'aimai. Doit signifier mes pensées.
- 179 — Il y avait une femme qui avait une très belle propriété autour de laquelle nous marchions, une femme avec laquelle je devais me marier. C'était *pietas* où, je crois, également *sapientia* qui possédait ces biens ; je fus aussi avec elle, lui fis l'amour de la façon habituelle, qui semblait avoir lieu pour le mariage lui-même.
- 180 — Comme aussi il me fut représenté d'une certaine façon que je ne devais pas me contaminer par d'autres livres qui concernent des propositions théologiques et autres ; car cela, je le tiens des paroles de Dieu et de l'Esprit Saint.

Le 28-29. Avril

- 181 — La nuit dernière, il me sembla voir le roi Charles XII, auquel j'ai naguère dédié mon travail, mais il me semblait maintenant qu'il était ressuscité des morts et que je sortais et que je voulais le lui dédier, tout comme à un autre.
- 182 — Je pris un chemin, c'était un chemin de traverse, on m'indiqua de monter, je le fis mais pensai qu'il ne restait que quelques jours. Revins ensuite en terrain plat, il y avait là beaucoup de gens, je voulus sortir et fus fortement bousculé par la presse.
- 183 — Je donnais quelques fruits à un jardinier pour qu'il les

vendit ; il les vendit et me rendit deux carolins¹, mais on dit qu'il avait gardé pour lui 13 rixdales, ce dont je n'avais cure.

184 — Il me semblait que j'urinais, une femme dans le lit regardait cela, elle était grasse et rouge ; ensuite, je la prenais par les seins, elle ne se déroba pas beaucoup, elle me montrait ses parties intimes et quelque chose de laid ; je ne voulais rien avoir à faire avec elle.

185 — Tout cela montre, il me semble, que je dois employer, dans l'ensemble, mon temps à écrire sur ce qu'il y a de plus élevé et non sur le temporel qui est loin en dessous, c'est-à-dire sur ce qui concerne le *centrum* lui-même de tout et ce qui concerne le Christ. Que Dieu soit assez miséricordieux pour m'éclairer davantage sur ce qu'est mon devoir, car je suis encore dans certaines ténèbres, d'où il faut que je me détourne.

186 — Il semblait qu'il y en avait un qui avait écrit une carte au roi Fredrik. Il pensait que c'était une carte, ordonna à quelques-uns d'aller voir une personne qui d'abord était une femme, ensuite un petit homme, pour la tourmenter de diverses façons par de l'amour et choses semblables. Ils faisaient de leur mieux ; toutefois, je ne vis pas qu'ils lui eussent fait *tort* ou qu'ils l'eussent meurtri. Il dit alors, entre le 36^e et le 37^e jour (qui était le jour de ma tentation) qu'il voulait emprunter à une foule de gens et aller au ciel sans payer ceux auxquels il avait emprunté ; je dis à Swaben² qu'il devait raconter cela au roi. Tout cela semble signifier que si je continue avec les autres choses que je me suis proposées, j'ai emprunté une quantité de choses au spirituel pour aller par ce moyen au ciel, choses que je ne voulais pas payer, sinon en dernier ressort.

1. Le carolin était une monnaie d'argent qui valait deux marcs.

2. Pour Swaben, voir note 1 au 8-9 avril.

30 avril-1^{er} mai. 1744

- 187 — Je vis un homme avec une épée qui montait la garde, l'épée était acérée et pointue et dépassait un peu de la manche de son manteau ; je craignais pour lui, je voyais qu'il était un peu ivre et aurait pu, par conséquent, faire du dégât. Signifiait que la veille, j'avais bu un peu plus que je n'eusse dû, chose qui n'est pas *spiritus*, mais *carnis*, et donc fautive.
- 188 — Ensuite, j'étais avec Eléasar¹, mon frère défunt, à ce qu'il me semblait ; celui-ci fut attaqué par un sanglier qui l'attrapa et le mordit, je voulais abattre le porc avec un croc mais ne pouvais pas. Ensuite, je montai et vis qu'il était couché entre deux sangliers qui lui mangeaient la tête ; ne trouvai personne qui l'aidât, passai là en courant. Signifiait, je crois bien, que la veille j'avais bien *curerat pelliculam*² et mangé excessivement ; chose qui est également *opus carnis* et non *spiritus*, car ce sont là des vies de cochons et elles sont interdites par Paul, elles s'appellent *commissationes*³.
- 189 — Le lendemain, je me tins en conséquence tant soit peu sur mes gardes, mais subis une tentation assez forte, si bien que désormais il me faudra faire violence à mon *appétit*. Connus une situation étrange, et pour ainsi dire un *chagrin*, mais en fus pourtant rapidement délivré après avoir prié et chanté un psaume ; surtout que je ne veux pas être mien, mais vivre comme un *novus homo in Christo*.
- 190 — Pendant plusieurs jours de file ensuite, je connus ordinairement quelques heures une angoisse spirituelle sans pouvoir en dire la cause, bien que je semblasse assuré de la grâce de Dieu ; toutefois, après le dîner, je connus une très forte satisfaction et la paix de l'esprit.

1. Eléasar était mort dans sa petite enfance, comme deux autres des frères de Swedenborg, Albrecht et Daniel.

2. « Soigné mon jabot », fait ripaille. L'expression vient d'Horace.

3. Débauche.

- 191 — Quand je partais de La Haye par le caboteur de Maasland⁴, c'était le 1^{er} mai, il me sembla que mon frère Jesper⁵ était en prison à cause de moi, de même qu'une autre personne ; j'ai aussi mis dans la voiture et emporté quelque chose dont j'estimais être responsable ; les juges qui devaient statuer sur son cas arrivèrent, ils avaient deux papiers tout écrits dans les mains ; pendant ce temps je voyais des oiseaux qui venaient en volant jusqu'à moi, et moi, avec un couteau pointu, je les frappais au cou de telle sorte qu'ils mouraient. Ensuite, les juges arrivèrent et déclarèrent libre mon frère Jesper, que j'embrassai alors en me réjouissant. Signifiait que j'ai eu des pensées insensées, qu'avec l'aide de l'esprit j'ai toutefois exterminées ; et qu'en conséquence j'ai été déclaré libre.
- 192 — A Hardwich⁶, en arrivant en Angleterre, je ne dormis que quelques heures, et alors il m'apparut beaucoup de choses qui doivent concerner mon travail ici ; c'était le
- 193 — 4-5 mai selon le style anglais⁷. De quelle façon je perdis un billet et celui qui le trouva ne reçut pour cela que 9 liards⁸ ; de même qu'une autre personne qui avait trouvé un billet semblable, et que l'on acheta pour neuf liards seulement ; et je disais en plaisantant que c'était de la bigoterie. Probablement, comment on est disposé en
- 194 — Angleterre, en partie honnête, en partie malhonnête. Il y en avait qui s'émerveillaient de mes estampes, qui étaient bien faites, et qui voulaient voir ma conception, comment aussi je pouvais les concevoir comme elles

4. Sans doute un trekschuit (voyez note 22 au premier chapitre) partant de Maasland.

5. Jesper Swedenborg (1694-1771), le plus jeune frère d'Emanuel, lieutenant et homme de lettres. Il passa une grande partie de sa vie en Amérique et revint en Suède en 1724.

6. Le manuscrit, difficilement lisible comme on sait, porterait, semble-t-il Hardewi(j)k, qui était une ville hollandaise universitaire bien connue des Suédois. Il ne peut guère s'agir de d'un lapsus puisqu'il est dit aussitôt ensuite « en arrivant en Angleterre ».

7. L'Angleterre n'adopta le calendrier grégorien qu'en 1752.

8. Liard : styver, piécette d'argent.

- 195 - étaient faites. Doit signifier que mon travail obtient *ap-
probation*, et que l'on croit que je n'ai pu le faire.⁹ 3) Me fut remise en mains une petite lettre, pour laquelle je payai 9 liards ; quand je l'ouvris, il y avait dedans un gros livre avec du papier blanc et dedans beaucoup de beaux dessins, tout le reste n'était que papier blanc. Il y avait une femme qui était assise à main gauche, qui se transporta sur la droite et feuilleta le livre, et les dessins apparurent. Je pensai que cette lettre voulait dire qu'en Angleterre je devrais faire exécuter une quantité de dessins ou d'épures de ce genre ; la femme avait une très vaste gorge, elle était sur les deux côtés toute nue jusqu'en bas, sa peau était luisante comme si elle avait été glacée, et sur le pouce elle avait une peinture miniature. Ce qui doit signifier qu'avec l'aide de Dieu, je suis censé exécuter en Angleterre une quantité de jolis dessins dans mon travail ; et que la spéculation qui d'abord s'était postée *in posterioribus* se tournerait ensuite *ad priora*, ce
196 - que semblait signifier le changement de places.⁹ 4) Il me semblait que l'on me donnait l'ordre d'aller avec Bergens-
tierna¹⁰ à une commission où l'on attribuait des sommes d'argent ; cela paraissait se passer au-delà de la Sicile ; commission dont j'étais tout à fait satisfait, considérant toutefois que là, il allait falloir prendre garde aux scorpions. Doit signifier quelque chose que je suis censé recevoir *i commissis*, après que mon travail sera terminé, si peut-être je suis amené à l'exécuter en quelque autre lieu ; et peut-être en quelque autre chose.

- 197 - Le 5-6 mai, à Londres.

Je fus rossé par un homme de grande taille, chose que je pris en bonne part ; puis je devais monter à cheval pour

9. *In posterioribus* : sur les derniers ; *ad priora* : sur les premiers.

10. Johan Bergensstierna (1668-1748) était l'un des collègues de Swedenborg au Collège des Mines.

aller avec la voiture, mais alors, le cheval tordit le col, m'attrapa à la tête et me tint. Ce que cela signifie, je ne sais ; j'ai dû me rendre coupable de quelque chose envers un cordonnier craignant Dieu qui m'avait accompagné en route et chez lequel je logeais alors ; ou bien que je n'ai pas pensé à mon travail.

- 198 — *Summa summarum* : ① Il n'y a rien d'autre que la grâce pour nous rendre bienheureux. ② La grâce est en Jésus-Christ qui est siège de toute propitiation. ③ L'amour de Dieu dans le Christ est ce qui amène à la félicité. ④ Et qu'alors on se laisse mener par l'esprit de Jésus. ⑤ Tout ce qui vient de nous-mêmes est mort, ce n'est rien d'autre que péché et digne de la damnation éternelle. ⑥ Car rien de bon ne peut venir, hormis du Seigneur.

Mai 1744

Le 19 et le 20, à Londres.

- 199 — Le 20 je devais aller à la Sainte Table à l'église suédoise, après avoir cédé à maintes pensées dépravées, ayant remarqué que mon corps se rebelle continuellement, chose qui m'était représentée par de l'écume qu'il fallait enlever. Le matin du dimanche, il me vint par l'esprit tout à fait clairement à la bouche que c'est cette manne qui vient du ciel, de telle sorte que ce n'était ni dans le sommeil ni à l'état de veille, mais tout à fait clairement que cela me vint en pensée et en bouche ; qui signifiait le Christ dans l'eucharistie. La veille, j'étais dans de telles dispositions que j'avais calme et paix intérieurs dans la volonté du Seigneur, tout comme je sentais tout le temps l'action forte de l'Esprit Saint, ce contentement et ce royaume des cieux sur la terre, qui emplissaient tout le corps.

- 200 — Ne pus pourtant pas me tenir tranquille, pas m'empêcher de rechercher le sexe, et dans le dessein de bien faire¹, d'autant qu'il me semblait en rêve que cela n'était

1. Swedenborg emploie ici un plaisant euphémisme pour dire : accomplir l'acte sexuel.

f.s. Voir traduction en anglais.

aucunement contre la volonté de Dieu. En compagnie du prof. Oelreich² en plusieurs lieux, ce dont je n'étais jamais averti, tout comme pour d'autres choses que j'ai faites ; toutefois il m'arriva ce qui, quelques jours auparavant, m'avait été représenté en rêve, à savoir qu'en un seul jour je serais mis deux fois en péril de ma vie, ce qui arriva également, en sorte que si Dieu n'avait pas été ma défense, j'eusse perdu la vie dans les deux endroits ; quant aux détails, je ne veux pas les décrire.

201 — Toutefois, ce bien-être intérieur était si fort, surtout lorsque j'étais tout seul, sans compagnie, le matin, le soir, pendant le jour, qu'il peut se comparer à une joie céleste ici-bas ; et j'espère bien le conserver, aussi longtemps que, par la grâce seule de Notre Seigneur, je peux marcher dans la voie pure et avoir la juste compréhension, car si je m'en écarte et cherche mon contentement dans le temporel, cela disparaîtra. Si nous disposons toujours du principe interne qui est l'influx de l'esprit de Dieu, c'est Dieu qui le sait le mieux. C'est, pour le moins, par l'exultation que cela est sensible ; car je pensais que lorsque j'ai le contentement céleste, qu'irais-je chercher le temporel, qui, en comparaison, n'est rien, est inconstant, nuisible, luttant là-contre et destructeur.

202 — Par diverses volontés, je fus amené à l'église qui est aux Frères Moraves³, ceux qui disent être les véridiques luthériens et sentir l'action de l'Esprit Saint, ainsi qu'ils se le disent les uns les autres, et ne considérer que la grâce de Dieu, le sang et les mérites du Christ, et se mettent ingénument à l'œuvre. J'en parlerai mieux une autre fois, mais il ne doit sans doute pas encore m'être permis de me lier de fraternité avec eux ; leur église me fut représentée

2. Niklas von Oelreich (1699-1770) était surtout connu comme *censor librorum*, fonctions officielles qu'il assura de manière scandaleuse, se laissant volontiers corrompre par les écrivains.

3. Les Frères Moraves représentent une fraction de l'Eglise luthérienne évangéliste. Ils ont exercé une influence fort profonde sur les pays scandinaves.

il y a trois mois, telle que je la vis ensuite, et tous ceux qui s'y trouvaient étaient vêtus comme des prêtres.

11-12 juin. 1744

203 — Je portais mes pensées sur ceux qui résistaient à l'Esprit Saint et sur ceux qui se laissaient mener par Lui. M'apparut un homme en blanc avec une épée, un autre marcha contre lui mais fut blessé par son épée, il réitéra le même combat et fut touché près de l'oreille et aux tempes, bien durement. En arriva encore un autre qui combattit contre lui, il fut de même transpercé de telle sorte que le sang apparut. J'avais une longue lance ; je pensais, pour le cas où il marcherait sur moi, que je la tiendrais devant moi et au moment même, il n'était pas loin de moi, je vis qu'il jetait son épée et s'en allait. Et comme je m'en étonnais, je remarquai qu'il y en avait un qui marchait devant moi, qui avait retourné son épée et voulait la lui donner et se rendre à merci, ce qui était la cause pour laquelle il avait retourné son épée.

Le 15-16 juin, le 16 était un dimanche.

204 — Me fut représentée ma vie passée, et comment ensuite j'allais là où il y avait des gouffres de tous côtés, et que je faisais demi-tour. Alors, j'entrai dans un petit bois très magnifique, planté partout des plus beaux figuiers de belle taille et bien en ordre, sur l'un d'eux il semblait rester des figues flétries ; le petit bois était enclos de tombes, mais pas du côté où j'étais. Je voulus traverser une passerelle sur laquelle il y avait une épaisse couche
205 — de terre et d'herbe, mais je n'osai à cause du danger. Je vis à quelque distance de là un grand et très beau *palais* flanqué de deux ailes, où je voulus prendre mon *logement* ; il me semblait avoir toujours vue sur le petit bois

et les tombes, il y avait aussi sur une aile une fenêtre loin au bout qui était ouverte, où il me semblait vouloir avoir ma chambre. Signifie que le dimanche, je devrais être dans le spirituel que signifie le magnifique petit bois ; le *palais* doit être le *dessin* de mon travail qui renvoie au petit bois, j'ai l'intention d'y aller voir par ce moyen.

20-21. *Junin*

206 — Me semblait que l'on délibérait pour savoir si je serais admis dans la société qu'il y avait là ou dans leur conseil.

{ Mon père sortit pour me dire que ce que j'avais écrit sur la providence était ce que j'avais écrit de plus beau ; je me rappelai que ce n'était qu'un petit traité. — Ensuite, une nuit, je me trouvais à l'église, mais tout nu, uniquement avec ma chemise, si bien que je n'osais avancer ; ce qui doit être que je ne suis pas encore vêtu et prêt comme il se doit.

26-27. *Junin*

207 — J'étais en un lieu avec beaucoup de gens ; passai devant mon jardin qui avait très vilain air, c'était sans aucun doute en comparaison avec le jardin céleste. — Puis j'entendis longtemps comme des coups de canon que l'on tirait en tous sens contre l'ennemi ; l'imaginai que l'ennemi était battu, arriva également un message disant que le Danois attaquait avec 10 000 hommes, cela se passait surtout à la poignée de l'épée, il fut complètement battu. J'étais aussi en un autre lieu, voulais m'en aller visiter le champ de bataille. A l'endroit où j'étais, il y en avait beaucoup qui voulaient s'enfuir étant donné qu'ils étaient du parti danois, mais je leur conseillais de rester, disant qu'ils ne couraient aucun danger, hormis un soldat danois. — Vis ensuite comme un grand écran qui me

protégeait. — J'avais quelque chose qui n'allait pas au pied gauche qui était bandé, sans que je sache de quoi il s'agissait, mais cela serait remis en état bientôt. — Un petit oiseau dans une grande cage qui avait longtemps été caché, il vivait pourtant, il avait à manger et à boire, entra et sortait dans la cage. — Vis Eric Benzélius avec une perruque et deux boucles par derrière, il allait vieux et fatigué ; le suivais et voyais qu'il entra dans une église où il s'asseyait au tout dernier rang.

1-2 juillet. 1744

- 209 — Il m'arriva des choses bien étranges ; je fus pris de forts frissons — comme lorsque le Christ me fit la grâce divine — l'un après l'autre, et jusqu'à 10 à 15 de file. J'attendais d'être jeté sur la face comme la fois précédente, mais cela n'eut pas lieu ; lors du dernier frisson, je fus élevé en l'air et je sentis de mes mains (un dos que je palpai tout entier ainsi qu'en dessous, la poitrine ; aussitôt il se coucha et je vis par devant le visage également, mais très sombre. Alors je me mis à genoux, me demandant si je devais me coucher à côté, mais cela ne se fit pas, comme si cela n'eût pas été permis ; tous les frissons remontaient du bas du corps jusqu'à la tête. Cela se passait au cours d'une vision où je n'étais ni veillant ni dormant, car j'avais toute ma tête ; c'était l'homme intérieur, séparé de (l'extérieur), qui ressentait cela. Quand je fus tout à fait réveillé ces frissons me reprirent plusieurs fois ; cela devait être un saint ange puisque je ne fus pas jeté sur la face. Ce que cela veut signifier, c'est Notre Seigneur qui le sait le mieux ; me semblait m'être entendu dire auparavant que je recevrais quelque chose pour mon obéissance ou pour autre chose. La grâce de Dieu se manifeste à l'homme intérieur et à l'homme extérieur en moi, à Dieu seul louange et honneur.
- 210 — De tout cela et d'autre chose, je déduis que cela veut

dire que je devrais découvrir *veritates de sensationibus internis*, mais de dos, et obscurément de face ; tandis qu'avant que cela n'arrive, il m'avait semblé que l'on présentait cela comme une communication de ce sur quoi j'ai travaillé jusqu'ici, il m'apparut aussi que j'étais en train de changer mes méchants liards contre de la meilleure monnaie, et l'on me donna alors un peu d'or ; toutefois, il y avait à côté aussi de la monnaie de cuivre.

3-4 juillet. 1744

212 — Je prenais pour ainsi dire congé d'elle avec une *tendresse* toute particulière, l'embrassant, quand une autre apparut un peu à l'écart. Comme j'étais éveillé, l'effet fut que je me trouvais *in continuo oestro amoris* ; toutefois on disait, ou plutôt on se plaignait que cela ne fût pas compris davantage. Qui signifie que j'ai maintenant terminé ce que j'ai écrit *de sensibus in genere et operationi facultatum interiorum*, ouvrage qui, dans l'état où il a été jeté sur le papier ne peut être compris ; et que j'arrive à la seconde partie, qui est *cerebrum*.

Le 7-8 juillet.

213 — Je voyais comment, depuis un globe oblong, tout se concentrait vers tout en haut, car tout en bas du globe il y avait comme une langue qui, ensuite, s'éparpillait à partir d'elle-même. Signifie, je crois bien, que tout au centre il y avait le *sanctuarium* qui constituait comme le *centrum* du globe situé en dessous et qu'il faut inventer des choses de ce genre, comme il était montré par la langue. Je crois que je suis destiné à cela, et c'est la signification infaillible du *sanctuarium* auquel j'avais affaire, ce que renforce le fait que tous les *objecta scientiarum* se présentent à moi par l'intermédiaire de femmes ;

il en va de même de cette libération pour savoir si je serais admis dans la société où se trouvait mon père.

- 214 — J'eus aussi la pensée assurée que le Fils de Dieu était l'amour, lui qui, pour faire le bien pour l'espèce humaine, se chargea de ses péchés et ce, jusqu'au supplice le plus dur ; car si *justitia* régnait, *misericordia* devrait avoir lieu *per amorem*.

Le 9-10. *Juillet*

- 215 — Il y avait un groupe qui parlait avec le roi qui se trouva ensuite dans une chambre, puis avec ses princes dont je fis la connaissance ; entre eux, ils parlaient de moi ; je disais que j'étais discret en matière d'*amour* et de *vénération*. Quand je voulus m'en aller, je vis que la table de la reine était mise ; je n'étais pas vêtu comme il se fût dû car, ayant auparavant ôté précipitamment mon casaquin blanc, je dus monter le mettre. Parlai à mon père, qui m'embrassa, et lui rappelai de ne pas jurer ; sur ce, la reine arriva avec sa suite. Signifie que je ferai la connaissance des enfants de Dieu, car la veille, je me suis choisi un autre logement.

Le 14-15. *Juillet*

- 216 — Parlais à Brita Belm¹ qui, me sembla-t-il, mettait au monde un fils, mais comme Schweden² était mort bien avant cela, je me demandais comment cela pouvait se faire ; mais l'enfant était mort, à sa place il y avait les deux Rosenadler³. Elle me fit monter dans un grand carrosse

1. Brita Belm (1670-1755) était la tante de Swedenborg, veuve du professeur Schwede. Swedenborg esta maintes fois contre elle pour une affaire de propriété en Gästrikland qu'ils avaient en commun.

2. Mari de la précédente et professeur à l'Université d'Uppsala.

3. Johan Adrian Rosenadler (1715-1774) et son frère Carl Albrekt (1717-1799) étaient fils d'un professeur et d'une cousine de Swedenborg, Ewa Schwede.

217 — superbe, dont la *magnificence* passait toute mesure, et me conduisit chez le comte Horn⁴. Là, on prépara un repas. Je m'en allai, je devais venir là ensuite, je volais régulièrement mais arrivai à une belle ville que je vis ; remarquai que je m'égarai dans mon vol, fis demi-tour. Signifie mon travail sur *sensibus internis et cerebre* qui ressemble à l'enfant de Brita Belm ; que je sois allé dans un superbe carrosse chez le comte Horn en tant que président du Cancellicollegium et *primas regni*⁵, pour aller ailleurs : peut-être trop loin pour *animam*.

218 — Traversai de l'eau sur une passerelle, un bateau à côté, arrivai à un fossé ; pensai alors à du pain, que chaque jour on amenait là des pains, des grands et des petits. Doit être la communauté luthérienne ; on compare le Christ au pain spirituel.

Le 21-22. *T. H.*

219 — Vis une communauté où chacun avait une petite couronne sur la tête, et deux personnes qui se tenaient devant les autres, avec de très grandes et magnifiques couronnes ; l'une d'elles parlait avec joie, moitié en français, moitié en allemand. Signifiait ceux qui ont reçu la couronne du martyr et auxquels je pensais le jour précédent ; mais qui étaient ces deux-là, si c'était Hus¹, je ne sais.

220 — Un petit enfant voulait s'attacher à moi, m'attirait vers lui, mais finalement il me sembla lui refuser. Signifiait que l'on doit être comme des enfants envers Notre Seigneur, pensées dans lesquelles je tombais ensuite tandis que l'enfant se représentait deux fois, comme la

4. Arvid Horn (1664-1742) était président du Cabinet du roi de Suède.

5. L'homme le plus éminent du royaume.

1. Il s'agit de Jean Hus (environ 1370-1415) célèbre réformateur de Bohême, qui fut brûlé comme hérétique.

{ nuit précédente aussi. C'est que l'on ne s'inquiète pas soi-même du spirituel comme de ce qui vient de nos propres forces, et qu'il n'y a pas non plus à s'inquiéter du temporel, mais que, comme un enfant, il faut remettre tous soucis à Notre Seigneur.

221 — Me frayais un passage dans une assemblée, pensai être sorti à temps, mais tout était plein, m'avançai tout de même à grand-peine, parvins à un banc vide sur lequel il y avait un linge dont je voulais me recouvrir. Signifiait que je voulais entrer dans cette communauté par mes propres soins et que je voulais ne pas me faire connaître des autres, chose que j'avais faite aussi le jour précédent ; mais ce souci-là, il faut le remettre à Notre Seigneur.

222 — Quand je me réveillai, je vis dans une vision beaucoup d'or devant moi, l'air en était plein. Signifie que Notre Seigneur, qui dispose de tout, me donne pour le spirituel et le temporel tout ce dont j'ai besoin lorsque, comme un enfant, je me remets à lui de tous mes soucis.

Le 22-23. Juillet

223 — Me semblait prendre un vol très haut, mais en un cercle tel que je retombais comme il faut lorsque j'étais épuisé.
— Vis une belle salle avec une précieuse tapisserie sur les murs, d'un seul tenant. Signifiait ce que, la veille, j'avais dans l'esprit et le cœur, que le tout est de laisser le Christ pourvoir à nos besoins tant dans le spirituel que dans le temporel.

224 — Vis qu'un gamin s'enfuyait avec une de mes chemises et que je courais après lui. Doit être que je ne me suis pas lavé les pieds. *à côté d'une chose non réparable*

Le 24-25. Juillet

225 — Entre autres choses, il me semblait être en compagnie de beaucoup de gens dans une société et nous nous

amusions, il semblait que nous fussions invités chez quelqu'un ; partions de là pour voyager, semblait que nous dussions revenir ; mais lorsque je m'en allai, je partis d'un endroit auquel je n'avais pas pensé. Me rencontra quelqu'un qui dit avoir taillé pour moi de quoi faire un rideau de lit, encore que c'eût été tant soit peu à mon insu. Si, pour mon travail, je dois prendre une autre voie et le préparer pour autre chose, je ne sais ; cela m'est obscur.

Le 27-28. *Juillet*

- 226 — Vis mon père en beaux atours devant une communauté, il me parla aimablement et voulut me conduire à quelqu'un dans une pièce intérieure, quelqu'un qui semblait dormir, pour lui parler de moi ; je sortis doucement de là, ayant peur de le réveiller. C'était que je m'étais mis à lire la Bible le soir, et que j'avais peur, le samedi soir, de ne pas m'être préparé comme il eût fallu.

Le 29-30.

- 227 — Vis une grande bête, avec des ailes, qui avait parfois l'air d'un être humain, quoique avec une grande gueule. Elle n'osait me toucher, je lui courais sus avec une épée, sans espoir et sans force dans les bras pour l'atteindre ; finalement, je la vis se tenir devant moi avec une arme à feu et quand elle tira il en sortit comme du venin, ce qui pourtant ne me blessa pas car j'étais protégé ; alors, immédiatement après, je lui piquai l'épée dans la gueule, quoique sans grande force ; je montai plus haut, il me semblait entendre dire qu'elle était morte. J'avais pensé la veille à la femme et au dragon de l'Apocalypse¹, souhaitant pouvoir être l'instrument qui tuerait le dragon,

1. Cf. *Apocalypse* XIII : 3-4.

{ chose qui, toutefois, n'est pas le moins du monde en mon pouvoir mais uniquement en celui de Dieu.

30 juillet-1^{er} août. 1744

228 — Fus pris longtemps de saints frissons, en outre toutefois, dans un profond sommeil, me demandais si quelque chose de saint ne se produirait pas ; me sembla que j'étais jeté sur la face, mais ne peux l'assurer avec certitude. Puis je fus enlevé de là et découvris sous mon dos quelqu'un qu'il me semblait connaître, fâché qu'il m'eût arraché à cela, il dit aussi, quand il s'éloigna de moi, qu'il ne le ferait plus ; les frissons durèrent, mais je ne vis rien de plus. C'était que le sacré venait à moi et me touchait, et je rapportais à cela mon travail que j'avais commencé ce jour à écrire sur *sensibus*, et que je voulais que cela ne me divertît pas du plus important.

229 — Ensuite, j'attendais une procession de chevaux, et il arriva aussi de beaux grands chevaux isabelle en grand nombre, puis d'autres encore, avec de beaux chevaux de volée qui venaient à moi gras, grands, beaux, avec de beaux harnachements ornés. Qui signifie le travail que j'ai commencé maintenant, le dernier, celui sur *cerebro* ; également, que je sais maintenant avoir la permission de Dieu pour cela, dont je crois qu'il m'aide en cela.

4-5 août.

230 — J'en vis un marcher sur moi l'épée tirée ; il me semblait avoir également une épée avec une poignée d'argent, mais quand il arriva, je n'avais rien qu'un fourreau en pièces. Il se coucha sur mon dos et me mordis les mains, j'appelai au secours, mais en vain.

231 — Ensuite, j'eus affaire à une putain en présence d'As.

B.¹, semblais tirer vanité de ce que j'étais si fort. Signifie que je me suis quotidiennement armé contre mon Dieu par des pensées qui ne tenaient qu'à moi, état où personne au monde mais Dieu seul peut m'aider, de même que de m'être vanté devant D.H. de mon travail. J'avais l'intention d'aller le lendemain à la Sainte Table, mais je découvris par là que nul être humain ne peut pardonner les péchés, mais Dieu seul, et je m'abstins ; par quoi il est à remarquer que la contrition m'est ordonnée.

8-9. Août

232 — Arrivai en Suède, vis le royaume divisé en deux états, le plus grand était en Uppland, l'autre au-delà d'Örebro ; deux rois, le second plus petit, disait pourtant qu'il s'étendait jusqu'au Bohus, j'en tombais d'accord et son état augmentait. Je pensais qu'il y avait une procuration pour moi, pour être secrétaire à Java, mais que l'on ne m'avait pas trouvé apte à cela car je ne connaissais pas la langue ; pourtant, j'en convenais. Ensuite, rêvé de petits oiseaux qui se posaient autour de ma tête et que l'on devait plumer. Signifiait que je n'avais pas bien disposé et traité ce que j'ai écrit sur *corpore reticularii malpighii*¹.

= pensées

26-27 août.

233 — Tous ces jours précédents, je fus affligé et comme accablé de mes péchés, dont je pensais qu'ils ne m'étaient pas pardonnés et qui m'empêchèrent, la dernière fois, de

1. Il pourrait être question d'Elias Brenner (1647-1717) assesseur et peintre miniaturiste.

1. Les canaux de Malpighi ainsi baptisés d'après l'anatomiste italien (1628-1694).

m'approcher de la Sainte Table. Alors, hier, il me sembla être soulagé ; la nuit, m'apparut les plantes de mes pieds, elles étaient toutes blanches, ce qui signifie que mes péchés sont pardonnés ; comme aussi une quantité d'autres choses, qui signifient que de nouveau je suis le bienvenu.

Le 27-28. Août

- 234 — Il me semblait sortir un livre de la *bibliothèque* de mon père. Prenais ensuite un bateau, m'asseyais avec une autre personne à l'endroit où, d'habitude, se trouve la barre, à main droite il y en avait un autre ; quand je me levai, un autre s'assit à ma place et qui plus est, quand je voulus la reprendre, il alla s'asseoir plus haut et me donna ma place. Une femme était assise à main gauche, devant moi, une autre ; je montai et la laissai s'asseoir là où elle était assise, mais il n'y avait pas de bergère, mais un *fauteuil*, devant lequel, donc, j'étais. On apporta du vin qui avait l'air d'être du jus de fruit, dans des hanaps ; on me donna un hanap que je vidai d'un seul trait ; c'était la chose la plus suave que je pusse déguster, on l'avalait sans la sentir, comme si ce fût du nectar céleste. L'homme était toujours assis à sa place, tout en haut près de la barre. Signifie comment je reçois de l'aide pour mon travail d'une main supérieure, en sorte que je sers uniquement d'*instrument*, ce pourquoi aussi j'étais accompagné d'une suite dont je disais que l'occupation était de balayer pour que tout fût propre ; signifie moi aussi.

Le 1-2 sept.

- 236 — Envisageais d'aller le 2 sept. à la Sainte Table, étant donné que j'étais assuré, selon mon sens, d'être délivré de mes péchés ; mais alors je vis un gros chien qui bondit sur

moi mais ne me fit aucun mal ; je lui montrai une autre personne qui se trouvait à côté de moi, à elle non plus il ne fit pas de mal. Ou bien c'était que le jour précédent je voulais me vanter d'une de mes visites, ou bien que les autres font des flagorneries autour de moi.

- 237 — Ensuite, il me semblait que Didron¹ avait quitté son roi chez lequel il était en si grande faveur, qu'il se rendait chez les Danois et que là, il était mort. Et que c'était sa femme, qui était fausse, qui avait causé cela, elle attendait son cadavre. J'entends aussitôt, comme il me l'a inspiré aussi, que je ne devrais pas m'éloigner de la communauté du Christ, que je devrais aller y recevoir l'Eucharistie, et que spirituellement je serais mort de nouveau. En outre je ne pouvais comprendre — en sorte qu'il y a là un *mysterium* — de m'être abstenu de cela ; étais embrasé par l'Esprit Saint, comme d'ordinaire quand je me conforme à ses ordres.

Le 16 sept., sur une après-dînée de dimanche.

- 238 — Pendant la nuit du 15 au 16, je vis dans mon sommeil, deux rois, le roi de France et celui de Pologne, qui proposaient des choses sublimes ; puis une petite fille qui chanta pour moi quand je sortis. Signifiait que ce que j'ai écrit était satisfaisant ; qui était la fin du premier chapitre sur *sensu tactus*.

- 239 — Peu après dîner, quand je dormais, m'apparut une femme, mais je ne vis pas son visage ; elle était très grosse, en habits très blancs. Je voulais lui acheter quelque chose à boire, elle me dit qu'il ne lui restait rien, pourtant il y en avait une à côté qui m'autorisa à avoir un verre qu'elle avait caché sous ses habits. Elle y fouilla ensuite, ce qui fit que je vis comme elle était grosse, on l'eût crue

1. Didron, Johan Fredrik (1686-1747), lieutenant-général du royaume en 1746.

enceinte; après avoir cherché dans les ourlets de sa manche, elle retrouva ce qu'il y avait à boire, elle croyait que c'était du chocolat, mais c'était du vin; j'envisageais ne pas en vouloir prendre, si c'était du chocolat, mais alors je me réveillai aussitôt. Il me sembla alors, comme aussi une fois ou une autre auparavant, sentir assez fortement l'odeur du vin. Je m'interrogeais surtout sur ses habits d'une blancheur de neige. Cela, je ne vois pas bien ce que cela signifie, si c'était la femme que j'avais eue quand il avait été dit *sanctuarium*, étant donné que je ne voyais pas son visage; et qu'elle était enceinte, qui doit signifier que je suis en train maintenant d'écrire comme il sied et de donner naissance à ce que je projette; étant donné que, ce jour-là, je me suis trouvé parfaitement éclairé dans les choses auxquelles je m'occupais.

Le 17-18. *Sept.*

- 240 — Vis le roi de Prusse, et quelqu'un qui disait partir susciter l'inimitié entre les rois de Prusse et de France.

Le 18-19.

- 241 — Me semblait traverser un terrain assez inégal, un bâton de fer à la main, avec lequel, par la suite, il n'était pas pénible de marcher. Arrivai au bout de ce même terrain, me couchai dans un lit, arriva là sur moi un très gros bœuf, noir, avec des cornes, qui paraissait vouloir me transpercer; j'avais peur, mais il me fut dit: « Tu devrais passer outre. » Me réveillai; il y a quelque chose qui se prépare pour moi puisque j'en ai terminé avec le premier chapitre sur *sensu tactus*.

Le 21, qui était un dimanche.

242 — Avant de m'endormir, je pensai fortement à ce que j'étais en train d'écrire ; alors, il me fut dit : « Ferme ta bouche ou je te frappe. » Vis alors quelqu'un qui était assis sur un bloc de glace, et j'eus peur. Survint pour ainsi dire dans une vision, j'y maintins mes pensées et fus pris d'un de ces frissons habituels ; qui signifiait que je ne devais pas me tenir si longtemps à la chose, surtout le dimanche, ou peut-être les soirs.

Le 29-30. Sept.

243 — Qui était de samedi à dimanche, je vis le pignon du plus beau palais qui se pût voir jamais, au milieu, il brillait comme le soleil. Il m'était dit que dans la société il serait décidé que je devinsse un *membrum* qui serait *immortale*, ce qu'auparavant nul n'avait été hormis un qui était mort ; d'autres disaient qu'il y en avait davantage. J'en vins à penser si le plus important ne serait pas d'être auprès de Dieu et de vivre de la sorte ; si bien que cela concernait le fait que j'avais alors mené à terme ce que j'ai écrit sur *formis organicis in genere*, et principalement la fin. Ensuite, quelqu'un disait qu'il voulait me rendre visite à 10 h, il ne savait pas où j'habitais ; je répondis alors, comme il me semblait, que j'habitais dans le pignon de ce palais. Qui signifiait que ce que j'ai écrit, avec l'aide de Dieu, sur les *formis* était de telle nature que cela me mènerait encore plus loin, jusqu'à voir ce qui est plus magnifique. Ensuite, j'étais avec des femmes mais ne voulais pas les toucher comme j'ai eu à m'occuper des choses plus saintes précédemment ; en quoi beaucoup de choses m'incombaient, que j'abandonnais au gré de Dieu, étant donné que je suis comme un *instrument* avec lequel il fait selon Son gré, quoique souhaitant être avec les susnommées, toutefois, non ma volonté, mais celle de

Dieu. Que Dieu ne me laisse pas m'engouer de cela, ce que je ne crois pas.

Le 3 oct., après-dîner.

- 246 — je fus pris d'un petit somme. M'était représenté comme tout était intimement *unitatibus, ratio causae, finis*, en sorte que nos pensées examinaient comme les *unitates* en soi n'entraînent aucune autre *finem et rationem* que celle qui en est donnée par *spiritu Dei* ou *corporis* ; de *corpori* provient tout péché le plus intime, car nous ne tendons à rien d'autre qu'à ce qui lutte contre le spirituel. Ce qui gouverne, nous pouvons le remarquer nous-mêmes, si nous cherchons à nous rappeler, par nos *amoribus*, qui marchent également de pair.

Du 3 au 6. Oct.

- 247 — On a remarqué diverses fois qu'il y a des esprits de toutes sortes. Un seul esprit, qui est celui du Christ, a toute béatitude en soi ; par les autres, on est induit de mille façons à faire cause commune avec eux, mais malheur à qui le fait. Me représentai une fois ou une autre Koram et Datan¹ qui apportèrent un feu étranger sur l'autel et l'on ne put faire le sacrifice ; ainsi en va-t-il quand on introduit un autre feu que celui qui vient du Christ ; je vis aussi comme un feu qui vint à moi. Ainsi, il s'agit de discerner entre les esprits, chose que l'on ne peut faire hormis par le Christ lui-même, dont l'esprit seul peut le faire.
- 248 — Dans quel affreux danger je fus la nuit du 29 au 30 cela me fut représenté par la suite en dormant, lorsque j'étais sur un bloc de glace qui était à peine assez fort pour me porter ; arrivai ensuite à un gouffre affreu-

1. Cf. Livre des Nombres, chap. xvi.

sement grand, il y avait quelqu'un de l'autre côté qui ne pouvait venir m'aider ; car j'allai à reculons. Mais Dieu, par l'intermédiaire du Christ, est le seul qui m'ait aidé à sortir de là ; qui est comme mon seigneur et maître, dont je suis l'esclave, honneur et grâces soient à lui rendus, sans qui nul ne peut parvenir à Dieu.

6-7 oct.

- 249 - C'était très grand, quoique gracieux, comme un grand voile ou une peau qui était tiré par-dessus, tout brillant ; pourtant, n'avait aucune stabilité, on disait que ça ne tiendrait pas, car cela se plissait et se promettait de m'éclairer mieux ; apparaissait aussi comme une *lumen* interne, voulais le faire moi-même les dimanches. C'était qu'avec mon entendement et ma fantaisie, j'ai pénétré quelque chose qui ressemble au voile noir, lequel manque de constance. De nouveau vis un gouffre qui est le danger
- 250 - dans lequel je suis avec mes pensées. Sinon, on racontait quelque chose sur le compte de mon livre, on disait que ce serait un *liber divinus de Dei cultu et amore*¹, je crois qu'on disait aussi quelque chose sur *spiritibus*, je pensais avoir dit quelque chose là-dessus dans mon *De Infinito*², mais on ne répondait pas à cela. En pensée, il me vint ensuite le message que tout amour pour quelque chose que ce fût, comme pour mes travaux en cours — lorsque c'est eux que l'on aime et non comme un *medium* vers l'unique *amorem*, lequel va à Dieu et au Christ Jésus — serait un *amor meretricius*³, ce pourquoi aussi de telles choses sont toujours comparées à des *meretricationi*³ dans les paroles de Dieu ; c'est aussi ce qui m'est arrivé ;

1. Un livre divin sur le culte de Dieu et son amour. En 1745, à Londres, fut publié le grand traité de Swedenborg sur la création : *De cultu et amore Dei* mais inachevé.

2. Publié à Leipzig en 1734, titre complet : *Prodomus philosophiae ratiocinantis de Infinito et causa finali Creationis*.

3. *Amor meretricius* : amour de prostituée ; *meretricationi* : prostitution.

mais quand on a l'amour le plus éminent pour Dieu, on n'a par là aucun autre amour que celui que l'on trouve en le confiant à Dieu. Me sembla aussi voir le tsar Pierre et d'autres grands *knesar*⁴, qui me méprisaient parce que j'avais de fausses manches ; ne sais de quelle coterie ils étaient. Diverses fois, il m'a été donné du beau pain et davantage ; Dieu fasse, comme je le crois, que ce soit le pain spirituel !

252 — De cela et de ce qui précède on déduira avec quelle rapidité et quelle facilité un être humain est abusé par d'autres esprits, lesquels se représentent selon l'amour de chacun, car les *amores* sont représentés par des esprits, aussi bien en eux-mêmes que comme des femmes sous formes de dra(gons?)...

LE 7-8. ocf.

253 — Me semblait que je voulais m'avancer dans un chemin, mais voyais un petit garçon qui prenait un petit sentier ; je le suivais, mais il y avait du brouillard. Je pensais qu'il y avait des soldats auprès, je marchai à croupetons et apeuré, tout en pensant toutefois que ce n'étaient pas des ennemis mais des gens de notre propre peuple. Mais je me trouvai ne voir aucun chemin devant moi, fis demi-tour et entraï dans une pièce en désordre ; réclamai une autre chambre, on m'en donna une, réclamai de l'eau, il dit qu'elle était fraîche et trouble, réclamai alors du lait ; me réveillai. C'était que je m'étais égaré et que j'avais suivi mon entendement dans le brouillard, quand on a peur de son propre peuple tout comme si c'étaient des ennemis ; mais quand on marche dans la voie droite, on n'a peur de rien. L'eau signifie que c'est encore trouble, le lait, qu'il faut le fortifier davantage.

4. Les princes russes étaient appelés *knjas*, *knes* (pl. *knjasar*, *knesar*).

- 254 — Vis ensuite en vision un homme qui avait un manteau noir, mais il lui fut enlevé, et il disparut ; ce qui veut dire que ce qui était noir d'abord disparaissait quand on ne marche que dans la voie où l'on n'a confiance qu'en Dieu et en Christ, et pas en soi-même, pas en la force humaine ou en son propre entendement. Autrement, on découvre que nous sommes des soldats pour lutter continuellement contre Satan ; quand on a l'esprit et la vie de Dieu, c'est quotidiennement une *victoria* / mais au contraire, c'est quotidiennement une *clades* / on tombe d'un état dans un autre ; car on ne doit pas désespérer mais avoir confiance en la grâce de Dieu / La nuit dernière, il me semblait avoir vu procuration de *capitaine lieutenant* ou quelque chose de ce genre, mais je cherchais le secrétaire *Bierchenius*¹ pour lui dire que je voulais m'en tenir à mon premier emploi d'assesseur. Qui signifiait que je ne comprenais pas alors ce que cela voulait dire que d'être soldat et de lutter contre Satan, car Dieu envoie des anges avec lui, qui luttent pour lui. Voilà le manteau noir que l'on enlève, et c'est Dieu lui-même qui a daigné m'éclairer en cela.
- 256 — Vis également, en vision, un cœur plein de sang ; c'était l'amour.

Le 8-9. Oct.

le Royaume de l'Innocence

- 257 — Cette nuit-là fut la plus satisfaisante de toutes, étant donné que je vis *Regnum Innocentiae*. Vis en dessous de moi le plus beau des jardins qui se pussent voir, où, sur chaque arbre furent posées après coup de blanches roses. Entrai ensuite dans une chambre longue, où se trouvaient des récipients blancs avec du lait et du pain dedans, si appétissants que l'on ne pourrait rien se représenter de plus appétissant ; j'étais en compagnie d'une femme que

1. Hans Bierchenius (1691-1750), assesseur au Collège des Mines.

- 258 — je ne me rappelle pas particulièrement, puis je me retirai. Vint à moi un beau petit enfant innocent, qui me dit qu'elle — la femme — était partie sans avoir pris congé ; me demanda de lui acheter un livre qu'elle voulait prendre, mais ne me le montra pas. Me réveillai. En outre, il me semblait que je traitais à mon compte une quantité de gens dans une maison ou un *palais* indépendant ; il y avait là des connaissances, parmi lesquelles le Conseiller Lagerberg¹, Ehrenpreus² je crois, et d'autres, tout était à mes frais. Je pensais que cela me coûtait cher, et mes pensées ne cessaient de tourner sur cette *dépense* ; parfois je n'en avais cure car je remarquais que tout était payé par le seigneur de cette propriété, ou bien on me le montrait.
- 259 — J'étais dans le *Regno Innocentiae* et le fait que je régalaï les autres temporellement sans les voir, si cela signifie mon travail, cela signifie de ne pas être semblable à eux, bien que je les réglassse de cela, ou bien autre chose. L'enfant était l'*innocentia* elle-même, j'en étais tout ému et souhaitais me trouver dans un royaume où serait toute *innocence* ; regrettai d'en partir quand je me réveillai. Ce qu'était la femme qui s'en était allée sans adieux, je ne sais ce que cela veut dire.
- 260 — Le jour qui suivit — le 9 — je fus si clairvoyant que je voyais pour lire les tout petits caractères de la Bible sans la moindre incommodité.

Le 9-10. Octobre

- 261 — *In visione*, comme un feu dans la houille, qui brûlait fortement, ce qui signifiait *ignem amoris*. Ensuite, j'étais en compagnie de femmes qui avaient des dents en un

1. Sven Lagerberg (1672-1746), militaire et haut fonctionnaire ; après avoir combattu sous Charles XII, passa à la politique et fut l'un des plus grands hommes politiques de son temps.

2. Carl Didric Ehrenpreus (1692-1760), juriste et homme d'Etat, homme politique très en vue.

- certain endroit où j'aurais voulu pénétrer, mais ces dents m'en empêchaient. Qui signifiait que la veille je m'étais tenu à mon travail qui est tout à fait différent de l'autre et traite d'un tout autre *amour* : savoir si c'est celui-là qui devrait régner et ne devrait pas être tenu pour paroles vaines ou jouet en regard de l'autre. J'étais donc fermement résolu, quand je me réveillai, d'abandonner ce travail, et c'est aussi ce qui se serait passé si ensuite, en dormant, il ne m'avait semblé être envoyé en un lieu avec une lettre. Je ne trouvais pas le chemin, toutefois, Hedvig, ma sœur, vit la lettre, dit que c'était pour Ulrika Adlersten¹ qui se trouva avoir longtemps soupiré après moi ; j'arrivai là, vis aussi Schönström², ensuite, j'eus continuellement le sentiment de la façon dont ils montent au *cerebrum* et en redescendent. En quoi je fus fortifié de continuer ce travail, Dieu veuille que ce ne soit pas contre Son gré, dont je ne peux être détourné par le sommeil, mais de faire l'essai si je voudrais l'abandonner, résolution pour laquelle Dieu m'aide pourtant, à lui seul louange et honneur. Mais un enfant me tomba sur le pied, se cogna et cria, je voulus l'aider à se relever et dis : Pourquoi se précipiter de la sorte ? C'était sans aucun doute que je voulais avancer trop vite en tout cela.

Le 10-11. Oct.

- 264 — Il m'apparut que j'étais dans un lit avec une femme, mais ne la touchais pas ; arrivai ensuite chez un homme auquel je demandais si je pouvais prendre du service chez lui, étant donné que j'avais perdu le mien à cause de la guerre, mais il refusa. Ils jouaient à quelque chose comme la bassette¹, l'argent allait et venait, toutefois, j'étais

1. Pour Hedvig, voir la note 1 au 13-14 avril. Ulrika Adlersten (1694-1757) était la femme de Schönström de la note suivante. Elle fut ensuite Grande Maîtresse de la Cour de la princesse Sofia Albertina.

2. Albrekt Schönström (1684-1740), époux de la précédente, militaire.

1. Une variété de lansquenet, un jeu de cartes donc, importé de France.

toujours chez eux ; demandai à mon valet s'il avait dit que je possédais quelque chose, il dit non, dit qu'il ne le dirait pas. Signifie l'église morave, que je n'y suis pas engagé non plus, et que je dis que je n'ai pas de connaissance en religion, mais que je les ai toutes perdues, et ceux qui jouent à la bassette gagnent à intervalles.

Le 12-13. Octobre

265 — Il m'apparut qu'il y en avait un qui était battu et flagellé aussi bien en haut qu'en bas, après quoi il prêchait avec grande ardeur et continuait de même. Signifie que lorsqu'on est châtié par Notre Seigneur, on acquiert ensuite plus grand zèle et esprit pour continuer en ce vers quoi vous pousse l'esprit, si bien que correction et châtement accroissent ces choses-là. Le jour qui précédait, j'avais été dans des pensées qui m'avaient rendu si content que cela leur avait donné tant soit peu libre cours ; la correction devrait changer cela, et c'était à cela que mon rêve donnait réponse.

266 — Ensuite, il me semblait que je me disais à moi-même que le Seigneur lui-même voulait m'informer, car comme je le découvris, je suis dans la condition de ne savoir de tout cela rien d'autre que le Christ doit être tout en tous, ou bien Dieu à travers le Christ, si bien que nous ne pouvons nous-mêmes pas y faire la moindre chose sinon de nous évertuer ; car le mieux est de se rendre à merci et si même on pouvait en cela se rendre complètement

267 — passif, ce serait parfait. Je vis aussi dans une vision comment de beaux pains m'étaient présentés sur une assiette, ce qui était un présage que le Seigneur lui-même voulait m'informer maintenant que je viens de me mettre dans la condition de ne rien savoir et que tous les *praeconcepta judicia* me sont ôtés, ce qui est le commencement de toute sagesse, à savoir qu'il faut d'abord devenir un

enfant puis être nourri de la science, comme il m'arrive à présent.

Le 13-14. Oct.

- 268 — Entre autres choses, il m'était dit que depuis 14 jours je m'étais mis à avoir beaucoup plus bel air et à être comme un ange. Dieu veuille qu'il en fût ainsi, Dieu m'assiste en cela et ne me retire pas sa grâce.

Le 15-16.

- 269 — Dans une vision, qu'il y en avait un courbé sous un lourd fardeau — il portait des planches — il tomba sous son fardeau et un autre venait à son aide, mais comment il fut aidé, je ne le vis pas. Dans mon sommeil, que je grimpais enfin sur une passerelle et voyais un gouffre et un danger devant moi, ensuite, je me hissais avec une corde, derrière une autre personne, mais n'en voyais pas le bout ni comment je pourrais monter. Signifie que ceux qui veulent s'évertuer tout seuls pour aller au royaume du ciel, ou à ce qu'il y a de plus haut, s'efforcent vainement et en constant péril, alors que c'est facile quand on s'adresse à Dieu qui vous secourt en telles choses, et...

Le 18-19 octob.

- 270 — De quelle manière un gros chien, que je croyais attaché, vola sur moi et me mordit à la jambe ; arriva quelqu'un qui tint son effroyable gueule pour qu'il ne puisse faire davantage de mal. C'était que, la veille, j'avais entendu au Collège de Médecine¹ un discours, et que je m'enor-

1. Par Collège de Médecine, Swedenborg doit vouloir dire Surgeon's Hall, la maison de Londres où se réunissaient les chirurgiens.

gueillissais en pensée d'avoir été mentionné par eux comme celui qui s'entendait le mieux à l'anatomie ; toutefois, j'étais content que cela n'eût pas eu lieu. M'apparut en vision la nuit suivante comment un boiteux partait de moi, qui devait être qu'à cause de cette morsure, je devenais boiteux.

Le 19-20. Oct -

- 271 - Comment je voyais une bête après l'autre, les dernières déployant leurs ailes ; c'étaient des dragons ; je leur échappais en volant au-dessus d'eux, toutefois, je me heurtais à l'un d'eux. Des dragons de ce genre signifient *amores spurios*¹, qui ont l'air de ne pas être des dragons tant que l'on n'a pas pu voir leurs ailes ; j'étais justement en train d'écrire sur ce sujet.

Le 20-21.

- 272 - Ce fut très remarquable et miséricordieux. La veille, je m'étais trouvé indigne de toute la grâce que Dieu daigne me témoigner, étant donné qu'en moi l'amour de moi-même et l'orgueil étaient si profondément enracinés ; en conséquence, priais Dieu d'ôter cela de moi car cela n'est pas en mon pouvoir. Le soir, me trouvai dans une étrange situation, où je ne me suis pas trouvé encore, c'était que je désespérais pour ainsi dire de la grâce de Dieu, quoique je sache bien que Dieu est si miséricordieux et qu'à moi surtout il ait témoigné de plus grandes grâces qu'aux autres ; c'était une angoisse dans l'âme mais non dans les sens, sans la moindre douleur dans le corps. Sur ce, je m'endormis. M'apparurent deux chiens qui me suivaient de tout près, il fallut bien du temps pour

1. Désirs coupables.

spurios = amours fausses, contrefaite, mélangées

que j'en fusse débarrassé, et il me fut dit en pensée que cette étrange douleur était destinée à me guérir de ces chiens ; en sorte que cette douleur survient quand il faut extirper la racine de ce qui est si profondément enraciné, cela mérite que l'on s'en souvienne très bien et qu'on le conserve dans ses pensées.

- 274 — Ensuite, je vis un grand roi, qui était roi de France, qui allait sans *suite* et avait une maison misérable et ne pouvait en rien être tenu pour un roi. Une personne qui était avec moi semblait ne pas vouloir le reconnaître comme roi, je disais qu'il est de nature à n'avoir cure de cela ; était courtois envers tous, sans acception de personne, parla aussi avec moi. Quand il sortit, il n'avait aucune suite non plus, mais il se chargea du fardeau des autres et le porta comme des habits ; de là arriva dans une autre compagnie fort nombreuse, il y avait là très grande pompe. Ensuite, je vis la reine ; quand le chambellan arriva et fit la révérence, elle fit de même une *révérence* aussi profonde, il n'y avait pas d'orgueil en elle. Signifie qu'il n'y a pas le moindre orgueil dans le Christ, mais qu'il se fait semblable aux autres, bien que ce soit le plus grand des rois, et qu'il n'a cure de ce qui est grand, de même qu'il se charge du fardeau d'autrui. La reine, qui est *sapientia*, est de même et n'a pas d'amour-propre et ne se tient pas pour plus haute parce qu'elle est reine.

Le 26-27 oct.

- 276 — Me fut dit précédemment que le 27 oct. reviendrait, quand j'entrepris *Cultum et amorem Dei*. Me sembla être Christ lui-même, que je fréquentais comme un autre, sans *façons*. Il emprunta une petite somme à quelqu'un, quelque chose comme cinq pfennig ; j'étais dépité qu'il n'eût pas demandé cela à moi, j'en sortis deux, dont il me sembla que j'en laissai tomber un, ainsi qu'un autre encore ; il demanda ce que c'était, je dis que j'en avais

trouvé deux, il devait en avoir laissé tomber un, je les donnai et il les prit. C'était dans une *innocence* de ce genre-là qu'il semblait que nous vivions ensemble, c'était *status innocentiae*.

277 — Ensuite, j'étais dans ma chambre avec une autre connaissance ou parent et disais que je voulais lui montrer que j'étais mieux logé, passai d'abord avec lui dans une pièce contiguë qui s'étendait loin, une chambre en dedans d'une chambre, mais qui ne m'appartenait pas ; une personne dans le lit demanda ce qu'il voulait. Je sortis avec lui jusque dans ma salle ; quand j'ouvris la porte, je vis que toute une place de marché s'était installée là, juste devant moi il y avait beaucoup de marchandises. A l'extérieur de là se voyait le flanc d'un grand *palais*, mais il fut abattu ; alors sur le devant et sur les côtés tout apparut rempli de beaux vaisseaux, de la *porcelaine* à ce qu'il me sembla, fraîchement faite, sur le côté, tout était en cours d'installation ; tout comme ensuite j'entrai dans

278 — ma petite chambre, qui brillait aussi. Cela signifie tout le travail que je suis en train de faire au nom de Dieu, sur le devant *De cultu Dei*, sur le côté *De amore*, et que je ne dois pas prendre d'autre marchandise, mais la mienne, comme c'était dans ma salle, celle que j'ai louée, ma chambre ; et à côté il y avait l'autre travail, et les pièces sur le côté, c'était ce qui ne m'appartenait pas. Que Dieu me guide sur la voie droite ; le Christ disait que je ne dois rien entreprendre sans lui.

279 — Montai sur un beau cheval noir, il y en avait deux, il était intrépide, d'abord il s'égara, mais ensuite il retourna. C'était ce que je devais entreprendre, qui m'était obscur encore, mais arrivera finalement sur la bonne voie.

280 — Alors que je prenais avec mon ami un long couloir, arriva une belle fille qui lui tomba dans les bras et, pour ainsi dire, se plaignit ; je demandai si elle le connaissait, ne répondit pas, je la lui enlevai et la menai par le bras. C'était mon autre travail auquel elle s'adressait et d'où je l'enlevai.

- 281 — Le matin m'apparut dans une vision ce marché, qui était un disting¹ dans la maison de mon père à Uppsala, dans la salle d'au-dessus, dans l'entrée et partout ailleurs. Cela signifie la même chose.
- 282 — Le matin, quand je me réveillai, je fus repris de ce genre d'évanouissement ou *deliquium*² qui m'avait pris il y a six ou sept ans à Amsterdam quand je commençais *Oecon. regni anim.*, mais beaucoup plus subtil, en sorte qu'il me sembla être près de ma mort. Survint quand je vis la lumière, me jetai sur la face, passa pourtant peu à peu, tandis que j'étais pris de petits sommes ; si bien que ce *deliquium* était plus profond et plus intime, mais qu'il passa immédiatement. Signifie, comme alors, que ma tête est nettoyée et purifiée réellement de ce qui doit empêcher ces pensées, comme cela se fit aussi la fois précédente, étant donné que cela me donna de la *pénétration*, surtout pour écrire ; tout comme il m'était représenté maintenant que j'écrivais un beau *style*³.

Le 11-12. Mai (?)

- 283 — Me semblait être, avec Oelreich, avec deux femmes. Il se coucha et il me sembla être ensuite chez une femme ; il la devêtit. Il me vint à l'idée, et c'est ce que je racontai, que moi aussi j'avais couché avec une femme et mon père le voyait mais passait sans dire un mot.

1. Swedenborg emploie ici un très vieux mot qui remonte aux temps du paganisme suédois. Il s'agissait d'une sorte de foire qui se tenait près du temple, lors du grand thing (assemblée des hommes libres) annuel.

2. Défaillance, inconscience.

3. Le manuscrit de Swedenborg laisse à partir d'ici plusieurs feuilles blanches. Après quoi, vient la relation du rêve ci-après que P. E. Wahlund propose de dater de mai de la même année en raison de la mention qui y est faite de von Oelreich qu'il semble que Swedenborg ait vu à ce moment-là. Après la relation du dernier rêve — ci-après — quelques feuilles sont couvertes de comptes que Swedenborg a faits à La Haye et à Londres, puis, sur la dernière page, d'une note en latin sur les prostituées et leur taxation élevée.

- 284 — Je quittai Oelreich, et en chemin il y avait de l'eau profonde, mais sur le côté il y en avait très peu, un passage, j'allai là sur le côté, il me semblait que je ne devais pas marcher dans l'eau profonde.
- 285 — Me sembla qu'une fusée explosait au-dessus de moi, qui répandait une gerbe d'étincelles, de très beau feu : amour pour le Très-Haut, peut-être.

Je quittai Oeirelsch, et en chemin il y avait de l'eau profonde, mais sur le côté il y en avait très peu, un passage, j'allai là sur le côté, il me semblait que je ne devais pas marcher dans l'eau profonde.

Me sembla qu'une fusée explosait au-dessus de moi, qui répandait une gerbe d'éclatelles, de très beau feu - salut pour le Très-Haut, peut-être.

Savant de réputation internationale, esprit cartésien et encyclopédique comme en produisit le XVIII^e siècle, Emanuel Swedenborg (1688-1772) allait devenir, à la surprise de ses contemporains, un des grands mystiques de l'Occident.

Après une nuit de visions et de révélations, il appliqua à la pénétration des choses de l'esprit les principes et la méthode qui l'avaient guidé jusque-là dans l'investigation du monde matériel. Il rédigea alors quelques-uns des grands ouvrages de spiritualité qui marquèrent l'Europe moderne. Ses écrits eurent un tel retentissement qu'ils devaient inquiéter les philosophes de son temps, dont Kant qui publiera les *Rêves d'un visionnaire*, et inspirer *Séraphîta* à Balzac. Il annonçait, entre autres, l'avènement d'une Église nouvelle fondée sur ses propres révélations, ce qui lui valut d'être déclaré hérétique.

Il se trouve qu'au moment crucial où se passa sa « conversion », Emanuel Swedenborg nota dans un carnet les rêves qu'il fit, suivis des étranges interprétations qu'il en donna. Ces textes forment la matière du *Livre des Rêves*. Au-delà des explications que pourrait en donner la psychanalyse, cet ouvrage propose une vision poétique et mystique de la Rencontre avec l'Ange. Car, si « le rêve est une seconde vie » ainsi que le disait Nerval, Swedenborg y possédait la clef du Temple Céleste.

ISBN 2-900269-37-7



9 782900 269374

Prix public : 90 F